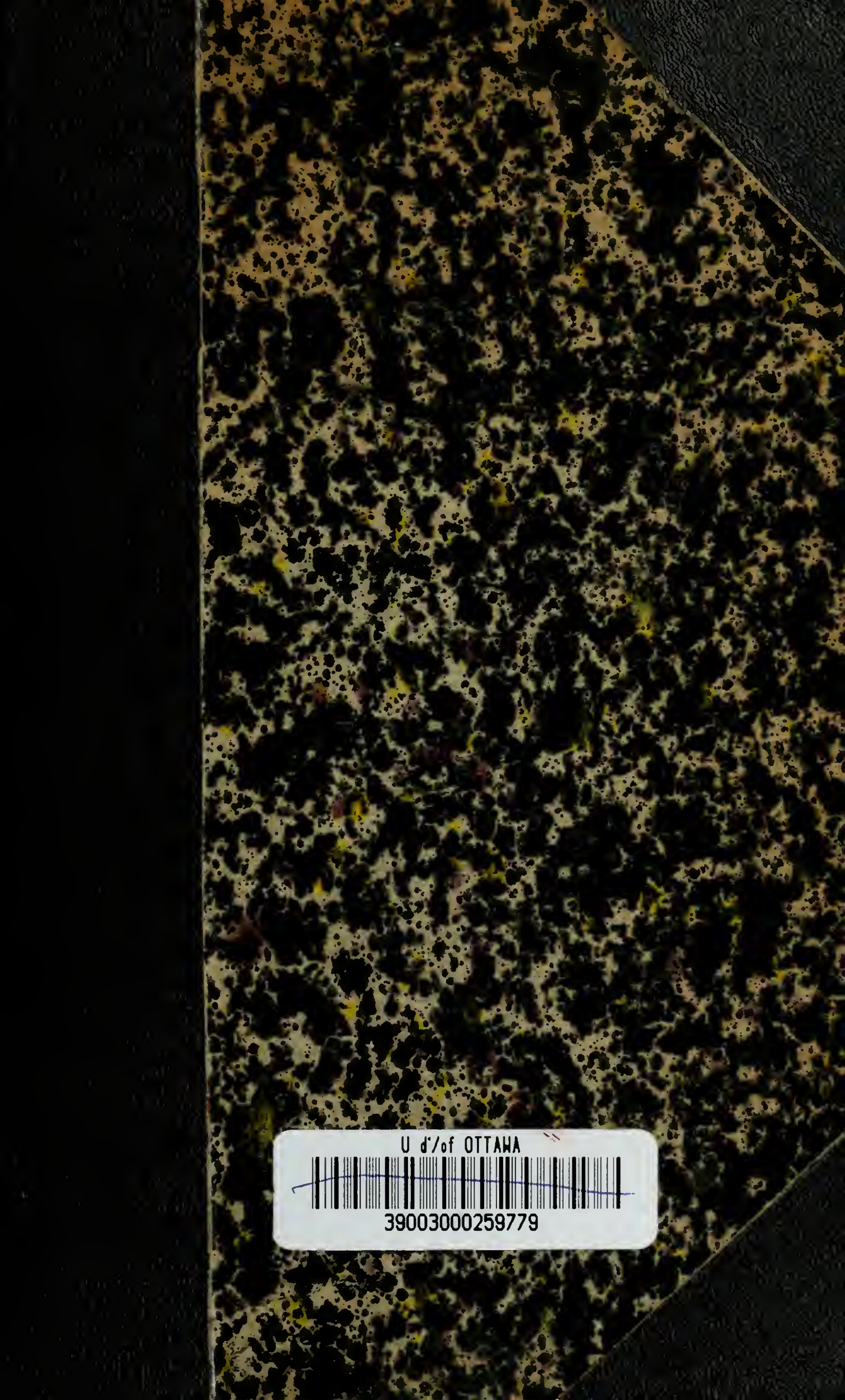

U d'/of OTTAWA
39003000259779

J.-M. A. Missionnaire Apostolique.

Veillées des Adorateurs

du

TRÈS SAINT SACREMENT



PARIS

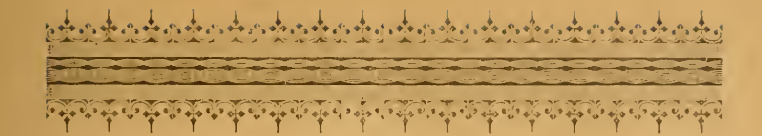
LIBRAIRIE CATHOLIQUE INTERNATIONALE

DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

6, rue Cassette, et rue de Mézières, 14

1889





PRÉFACE

Il y avait, à Béthanie, une famille que Jésus aimait. Elle se composait de trois personnes : Lazare, Marthe et Marie.

Lazare vint à mourir. Jésus était absent; mais quand Il apprit que Lazare était malade, que Lazare était mort, Il se mit en route pour se rendre à Béthanie avec ses disciples.

Marthe et Marie étaient dans leur maison, plongées dans la douleur; et beaucoup de Juifs étaient venus auprès d'elles pour les consoler.

Marthe, cependant, dès qu'on lui dit que Jésus approchait, alla au-devant de Lui. Marie resta assise à la maison.

Mais, un instant après, Marthe est de retour :

— *Le Maître est là*, dit-elle tout bas à sa sœur, *et* Il *te demande :* Magister adest, et vocat te. (Joan., xi, 28.)

A ces mots, Marie se lève promptement et accourt vers Jésus...

Et Jésus ressuscita Lazare, et Il le rendit à ses sœurs...

Ce même Jésus est toujours au milieu de nous, et Il nous aime !... Combien Il nous aime, nul ne pourra jamais le comprendre.

Magister adest ! Il est là, dans l'Eucharistie.

Il est là, sur l'Autel, dans le Tabernacle, sur notre langue, dans notre cœur...

Il est là, pour consoler les affligés.

Il est là, pour nous donner la Vie.

Il est là, pour nous donner le Ciel.

Il est là, pour nous donner l'Amour.

Il est la... Ce sont les paroles que Mgr de Ségur, devenu aveugle, avait fait graver en émail d'azur sur la porte dorée du Tabernacle de sa chapelle :

Hic adest !

Et, au-dessous, sur le seuil :

Vita ! Cœlum ! Amor !

Et puis, au-dessus de la porte elle-même, la parole du Pape Pie IX lui accordant la permission de conserver chez lui la sainte Eucharistie :

Ad Consolationem !

Il est là, et Il nous appelle tous... Elle résonne souvent à l'oreille de notre cœur cette douce parole : Magister adest, et vocat te : *Le Maître est là, et* Il *te demande !* Mais combien, hélas ! qui refusent de l'entendre !...

J'offre ce petit livre à tous les chrétiens, à tous les amis de Jésus-Eucharistie, et particulièrement à tous ceux qui souffrent.

Puisse-t-il rappeler *à tous* que Jésus est là, *tous les jours jusqu'à la fin des siècles ;* qu'Il est là pour nous aimer et pour nous rendre heureux ; qu'Il nous appelle, qu'Il nous attend...

Puisse-t-il contribuer à faire aimer Jésus ; car, quand on aime Jésus, on pense à Lui nuit et jour, on parle de Lui, on travaille pour Lui, on souffre pour Lui, on prie, on espère... partout et toujours ! Et, quand on vient dire à une âme aimante : Le Maitre est la ! comme les sœurs de Lazare, *elle se lève précipitamment et accourt vers* Jésus.

Etre avec Jésus, n'est-ce pas le Paradis ? *Esse cum* Jesu, *dulcis paradisus !...* (Imit. Chr., lib. II, cap. viii.)



FIGURES PROPHÉTIQUES

DE

L'EUCHARISTIE

Le CHRIST, fils éternel de DIEU, apparut au monde, après quarante siècles d'attente, par le mystère de son INCARNATION.

Rentré dans le sein de son Père, après les trente-trois années de son passage sur la terre, IL demeure au milieu de nous jusqu'à la fin des siècles, par le mystère non moins adorable de son EUCHARISTIE.

L'EUCHARISTIE résume, pour ainsi dire, et continue d'âge en âge l'INCARNATION.

Dès l'origine du monde, JÉSUS-CHRIST a voulu que ses Patriarches et ses Prophètes eussent connaissance de l'EUCHARISTIE qu'IL devait un jour donner aux hommes, et pour cela IL institue

plusieurs signes, plusieurs figures prophétiques de ce saint mystère.

L'Arbre de vie.

Le premier de ces signes est l'*Arbre de vie*, planté par le Seigneur au milieu du Paradis terrestre.

Le Paradis terrestre représentait l'Eglise catholique ; — l'arbre de vie représentait le CHRIST, centre de l'Eglise et vie éternelle de tous ses fidèles ; — le fruit de cet arbre mystérieux figurait l'EUCHARISTIE, pain de vie, destiné à alimenter en nous la foi, l'amour de DIEU et la sainteté.

Adam devait, pour demeurer pur, se nourrir fréquemment du fruit de l'arbre de vie, comme nous devons nous-mêmes recevoir fréquemment la sainte EUCHARISTIE pour demeurer fidèles à DIEU et forts contre le démon.

Le Sacrifice de Melchisédech et d'Abraham.

Le second signe prophétique de l'EUCHARISTIE fut le *Sacrifice de Melchisédech et d'Abraham.*

Melchisédech, que l'Ecriture appelle Prêtre du Très-Haut et Roi de Jérusalem, se présenta devant

le saint Patriarche, et offrit à DIEU un sacrifice singulier de pain et de vin ; puis il disparut.

Melchisédech figurait le CHRIST, Roi du Ciel, venant à l'homme par l'Incarnation et offrant pour lui, avant de retourner dans la céleste Jérusalem, le sacrifice de l'EUCHARISTIE, sous les espèces ou apparences du pain et du vin.

Abraham, c'est le chrétien fidèle, c'est l'homme de foi, qui adore JÉSUS-CHRIST, le Pontife éternel, la sainte Victime, la sainte Hostie, immolée sur le Calvaire pour notre rédemption, et demeurant, par amour pour nous, voilée dans le silence de nos tabernacles.

L'Agneau pascal.

L'*Agneau pascal* est une autre touchante prophétie du mystère de la sainte EUCHARISTIE.

JÉSUS est l'Agneau de DIEU, immolé sur la croix pour les péchés du monde, nourrissant de son propre Corps Israël, c'est-à-dire l'Eglise, c'est-à-dire tous ses fidèles.

Par le sacrifice de la Messe, JÉSUS rend présent sur nos autels le sacrifice de la croix ; et par la sainte Communion, il applique à chaque chrétien les fruits de son immolation.

La Manne du désert.

La plus frappante peut-être de toutes ces figures prophétiques de l'EUCHARISTIE est la *Manne du désert*.

Ce grand miracle dura quarante ans. Chaque jour, durant quarante années consécutives, le peuple de DIEU, au nombre de plus de deux millions d'hommes. reçut du ciel une nourriture miraculeuse, un pain quotidien, symbole du véritable pain descendu du ciel qui est JÉSUS-CHRIST lui-même au Saint-Sacrement.

La Manne fut conservée dans un vase d'or, dans l'Arche d'alliance, à l'endroit le plus saint du temple de Jérusalem ; — l'EUCHARISTIE est de même conservée avec amour dans nos églises, dans le secret de nos sanctuaires, mille fois plus vénérables que le Saint des saints de l'ancienne loi.

Chaque jour, à la Messe, le Pain céleste descend sur la terre ; chaque fidèle peut et devrait aller s'en nourrir et puiser ainsi la force nécessaire pour supporter saintement les fatigues du voyage, les ennuis du désert.

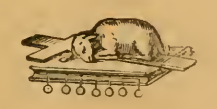
Que serait le monde, grand DIEU, si tous les chrétiens, si tous les hommes allaient ainsi fidèlement communier tous les jours ! — Dès ici-bas, ce serait le Paradis.

Le Pain mystérieux du Prophète Elie.

On pourrait ajouter encore bien d'autres figures de l'EUCHARISTIE, consignées dans les Livres Saints ; entre autres ce *Pain mystérieux* qu'un Ange apporta au Prophète Elie et qui donna à l'homme de DIEU une force divine pour atteindre, après une marche non interrompue de quarante jours et quarante nuits, le mont Horeb où il vit la gloire du Seigneur.

Ainsi le CHRIST, notre Sauveur, nous annonça pendant quarante siècles le plus précieux de tous les dons de son amour, le Sacrement de l'EUCHARISTIE, qui est la nourriture de nos âmes, le soutien de notre faiblesse, notre joie, notre force, notre vraie vie, le gage de notre persévérane et du bienheureux Paradis qui nous attend à la fin de notre laborieux pèlerinage.

MGR DE SÉGUR.





La Promesse du Pain de Vie

~~~~~~

On conserve, en Orient, cette tradition fraîche et charmante :

Par un beau jour d'été, saint Joseph, le bon père, sortit avec son cher petit Jésus, et ils s'en allèrent dans la campagne.

Et tous deux marchaient le long des grands blés qui commençaient à mûrir.

Et le divin Enfant, cueillant un épi et l'ouvrant avec un doux sourire, montre les grains de blé à saint Joseph.

— Père, lui dit-il, le laboureur a jeté le grain de blé dans le sillon ; le grain est mort, mais en mourant il a porté beaucoup de fruit... *En vérité, en vérité, je vous le déclare : si le grain de froment, tombant en terre, ne passe par la mort, il n'a qu'une vie individuelle. Mais qu'il vienne à mourir ! il se multiplie par ses fruits.* Je suis le grain
~~~~~~

de froment... je passerai par la mort... je serai le Pain des âmes....

Et il se mit à lui révéler le grand miracle de l'Eucharistie que méditait son Cœur.

Et le doux Patriarche, en l'écoutant, sentait tressaillir son âme...

Et, quand il eut tout compris, il se mit à genoux, dans une adoration profonde; et, baisant les mains de Jésus et les baignant de larmes, il laissa parler son cœur, car sa bouche ne pouvait s'exprimer, et il chanta, dans une divine extase, sa foi, sa confiance, son amour...

*
* *

Jésus a grandi. L'heure approche où Il va s'immoler pour le salut des hommes. Il annonce le *Pain de Vie.*

Voici comment l'Apôtre saint Jean rapporte cette *promesse*, au sixième chapitre de son Evangile :

« Jésus passa de l'autre côté de la mer de Galilée, que l'on nomme également le Lac de Tibériade. Il était suivi d'un peuple immense, attiré par les miracles qu'on Lui voyait opérer sur les malades.

« Il gravit la pente d'une montagne; puis Il s'assit avec ses disciples.

« C'était aux approches des fêtes juives de la Pâque.

« Ayant levé les yeux, Il considéra cette prodigieuse multitude qui s'assemblait autour de Lui. Et se tournant vers Philippe :

« — Où donc achèterons-nous du pain pour nourrir tout ce monde ? » lui demanda-t-Il.

« Question qu'Il lui posa pour l'éprouver, car, quant à Lui, Il savait parfaitement ce qu'Il allait faire.

« — Pour que chacun en eût tant soit peu, répondit Philippe, deux cents deniers de pain seraient insuffisants. »

« L'un des Disciples (c'était André, frère de Simon-Pierre), donna ce renseignement :

« — Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais, pour une pareille foule, qu'est-ce que cela ?

« — Faites asseoir tout ce peuple », dit alors Jésus.

« En ce lieu-là, l'herbe était abondante. Tous s'assirent par terre. Ils étaient environ cinq mille.

« Jésus reçut les pains, et, après qu'Il eut rendu grâces, on les distribua à ceux qui avaient pris place sur le gazon. Il fit de même avec les poissons, et tous en eurent à discrétion.

« Lorsque la faim de chacun fut apaisée, Il donna cet ordre à ses Disciples :

« — Recueillez, pour que rien ne se perde, les morceaux qui sont restés. »

« Ils les ramassèrent donc ; et, avec ces débris, avec ce superflu des cinq pains d'orge après le repas de tous, ils remplirent douze corbeilles.

« — Oui, vraiment, c'est là le Prophète qui doit venir dans ce monde.... »

« Telle était la parole que faisaient entendre, en face d'un pareil prodige, les hommes qui composaient cette multitude.

« Mais, comprenant qu'ils allaient l'enlever de force pour le faire Roi, JÉSUS se retira absolument seul dans les profondeurs de la montagne.

« Quand vint le soir, les Disciples redescendirent vers le Lac, montèrent à bord de la barque et entreprirent la traversée, dans la direction de Capharnaüm, — selon que JÉSUS le leur avait ordonné.

« Il était nuit et JÉSUS ne les avait pas rejoints.

« Soulevées par un vent violent, les vagues étaient devenues hautes : les Disciples avaient fait, à force de rames, environ vingt-cinq ou trente stades....

« En ce moment, ils aperçoivent JÉSUS, marchant sur les flots et s'approchant de la barque.

« L'épouvante les saisit. Mais JÉSUS leur dit :

« — C'est Moi ! N'ayez point peur. »

« Ils s'empressèrent de le recevoir dans la barque. Et tout aussitôt la barque se trouve à terre, au lieu même où ils se rendaient.

« Ayant remarqué que Jésus n'était pas entré dans l'unique barque qui L'avait précédemment amené, et que ses Disciples seuls étaient partis, les foules étaient restées jusques au lendemain de ce côté de l'eau.

« D'autres bateaux cependant arrivèrent de Tibériade, et jetèrent l'ancre en ce même endroit du rivage, où, à la suite de l'action de grâces, tout ce peuple avait mangé le pain du Seigneur...

« Les multitudes, qui avaient fini par se convaincre que, de même que ses Disciples, Jésus n'était plus là, se précipitèrent dans ces embarcations pour aller Le chercher à Capharnaüm.

« Et L'ayant en effet trouvé sur cette rive du Lac :

« — Maître, lui demandait-on, quand donc êtes-vous venu ?

« — Oui, oui, vous me cherchez, leur répondit-Il, non point, certes, à cause des signes que vous avez vus en Moi, mais bien à cause des pains dont vous avez été nourris et rassasiés.... Travaillez à acquérir, non l'aliment qui périt, mais bien l'aliment qui demeure pour l'éternelle Vie, et que le Fils de l'homme vous donnera, le Fils de l'homme, que Dieu le Père a marqué de son sceau.

« — Que devons-nous faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? »

« Il fit cette réponse :

« — L'œuvre de Dieu, c'est d'avoir foi en Celui qu'Il a envoyé.

« — Mais, lui dit-on, pour que nous ayons en vous une telle foi, quel est l'acte propre, le signe spécial que vous nous présentez ?... Car enfin nos ancètres, eux aussi, ont été également nourris dans le Désert avec de la manne, comme le rappelle ce texte de l'Ecriture : *Il leur donna à manger un pain du Ciel....*

« — *Le Pain du Ciel* ? Non, non ! je vous le déclare, Moïse ne vous l'a point donné !... Mais c'est mon Père, à moi, qui vous donne le vrai Pain du Ciel.

« Il est, en effet, un Pain de Dieu, qui descend du Ciel et qui donne la Vie au monde.

« — Seigneur, s'écrierent les assistants, donnez-nous à jamais ce pain-là ! »

« Jésus répondit :

« — Le Pain de la Vie, c'est Moi. Celui qui vient à Moi n'aura plus faim ; celui qui croit en Moi n'aura jamais soif....

« Toutefois, je vous l'ai déjà dit : bien que vous m'ayez vu de vos yeux, vous ne croyez pas en Moi.

« A Moi viendra cependant tout ce que le Père me donne. Et celui qui vient à Moi, je ne le repousserai point au dehors : car je suis descendu du Ciel non pour agir au gré de ma volonté propre, mais

uniquement pour accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'Il m'a donné, mais que, au contraire, je ressuscite tout : — au jour suprême.

« Oui, la volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui soit mis en possession de l'éternelle Vie, et que Moi-Même je le ressuscite au dernier jour. »

« Des Juifs protestèrent par leurs murmures contre cette parole : *Je suis le Pain vivant qui descend du Ciel.*

« — Est-ce que ce n'est pas là Jésus, le fils de Joseph ? disaient-ils ; Jésus, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc cet homme peut-il émettre cette assertion : *Je suis descendu du Ciel ?*

« — Ne murmurez pas ainsi entre vous, leur répondit Jésus. Nul ne peut venir à Moi, sans être attiré par le Père lui-même qui m'a envoyé. Et celui-là, je le ressusciterai au suprême jour.

« *Tous recevront l'enseignement de Dieu*, est une parole écrite dans les Prophètes. Quiconque a écouté la voix de mon Père et y est docile, vient à Moi. Non pourtant que je veuille dire par là que quelqu'un ait vu le Père, sauf Celui qui est engendré de Dieu, et qui seul a vu le Père.

« Oui, encore une fois, oui, je vous le déclare :

Quiconque croit en Moi est en possession de la Vie éternelle. Je suis le Pain de la Vie.

« Vos pères ont mangé la manne dans le Désert; puis ils sont morts. Mais voici le Pain descendant du Ciel; et celui-là est de telle sorte, que, si quelqu'un en mange, il ne mourra point. Descendu du Ciel, je suis le Pain Vivant. Et celui qui mange ce Pain vivra éternellement.

« *Or le Pain que je donnerai, c'est ma propre Chair que je livrerai pour la vie du monde.* »

« Ce fut alors un débat entre les Juifs, et on les entendait dire :

« — De quelle façon cet homme peut-il nous donner à manger sa chair? »

« Jésus reprit :

« — En vérité, en vérité, je vous l'affirme : *Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la Vie en vous-mêmes. Qui mange ma Chair et boit mon Sang est en possession de l'éternelle Vie. Et je le ressusciterai au jour suprême.*

« *Car ma Chair est vraiment une nourriture, et mon Sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en Moi, et Moi en lui.*

« De même que celui qui est vivant — le Père — m'a envoyé, et que Moi, je vis par le Père, de même aussi celui qui me mange vivra par Moi.

« Le voilà, le pain qui descend du Ciel ! Et il n'en est point de lui comme de la manne dont se nourrirent vos ancêtres, lesquels sont morts ensuite. Celui qui mange ce Pain *vivra à jamais*. »

« Telles furent les paroles de JÉSUS, enseignant dans la synagogue, à Capharnaüm.

« Après les avoir entendues, bon nombre de ses disciples se récrièrent, à part eux :

« — C'est dur à croire, ce qu'IL dit là !... Qui pourrait vraiment prêter l'oreille à de pareils discours ? »

« Sachant en lui-même les murmures que soulevait parmi les siens ce qu'IL venait de formuler, JÉSUS reprit :

« — Cela vous scandalise ?... Et que sera-ce donc si je vous annonce ce que vous verrez, de vos yeux, le Fils de l'Homme remonter en ce lieu même où il était auparavant ?

« C'est l'esprit qui vivifie. La chair, elle, ne sert de rien. Elles sont esprit et vie, les paroles que je vous ai dites. Mais il en est parmi vous qui n'ont pas la foi !... »

« Dès le commencement, en effet, JÉSUS avait toujours su quels étaient ceux qui ne croyaient point et quel était l'homme qui le trahirait.

« — Aussi vous ai-je déclaré, continue-t-IL, que nul ne peut venir à Moi, si mon Père ne lui en fait la grâce. »

« Ce fut à cette occasion qu'un grand nombre de ses disciples se retirèrent, et cessèrent dès lors de marcher en sa compagnie.

« — Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » dit Jésus, s'adressant aux Douze.

« Ce fut Simon-Pierre qui répondit :

« — Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la Vie éternelle. Nous avons reconnu et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.

« — Ne vous ai je point choisis tous les douze ? reprit Jésus. L'un de vous pourtant est un démon. »

« Par ce mot, Jésus désignait Judas Iscariote, fils deSimon. Cet homme, bien qu'il fût l'un des Douze, devait en effet le trahir. »





INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE

C'ÉTAIT la veille du jour solennel de la Pâque. Sachant que pour lui l'heure était arrivée de passer de ce monde à son Père, JÉSUS, après avoir toujours aimé ceux qui étaient siens ici-bas, mit le comble à son amour pour eux.

La Cène pascale était commencée ; et déjà le démon avait jeté dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariote, la volonté de le trahir. JÉSUS alors, JÉSUS qui savait que son Père avait tout remis entre ses mains, JÉSUS qui savait qu'IL était issu de DIEU et qu'IL allait à DIEU, JÉSUS se leva de table, se dépouilla de son vêtement, prit un tablier de toile et se l'attacha à la ceinture. Après quoi, versant de l'eau dans un bassin, IL se disposa à laver les pieds des Disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.

Il s'approcha donc de Simon-Pierre. Mais celui-ci protesta :

« — Me laver les pieds, Seigneur !... Vous ?... à moi ?...

« — Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, répondit Jésus, mais tu le comprendras par la suite.

« — Jamais, non, jamais vous ne me laverez les pieds ! » s'écria Pierre.

« — Si je ne te lave, tu ne m'appartiens plus ! »

Et Simon-Pierre de dire alors :

« — Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête !...

« — Celui que le bain a déjà rendu net, répondit Jésus, n'a besoin que de se laver les pieds : il est pur dans tout son corps. Vous êtes purs, vous aussi,... mais non pas tous cependant! »

Ces derniers mots : « Vous n'êtes pas tous purs », Il les avait ajoutés parce qu'Il savait quel était celui d'entre eux qui devait le trahir.

Après leur avoir lavé ainsi les pieds, il reprit ses vêtements, se remit à table et leur tint ce langage :

« — Ce que je viens de faire, en pénétrez-vous le sens ?...

« Vous m'appelez Maître, vous m'appelez Seigneur ; et vous dites bien, car je le suis.

« Eh bien, puisque moi, le Seigneur et le Maî-

tre, je vous ai lavé les pieds, vous devez également, de l'un à l'autre, agir désormais entre vous comme je viens d'agir à votre égard ; car je vous donne cet exemple pour que, vous aussi, vous fassiez de même.... En vérité, en vérité, vous dis-je, le serviteur n'est pas plus que son Maître, ni l'apôtre plus grand que Celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les pratiquiez.

« Je ne parle pas de vous tous. Ceux que j'ai choisis, je les connais.... Toutefois, ce qui est écrit s'accomplira, et *l'homme qui est mon commensal, l'homme qui rompt avec moi le pain, celui-là lèvera son pied pour marcher contre ma personne*... Je vous l'annonce dès aujourd'hui et avant l'événement, afin que, quand tout sera accompli, vous ayez foi en ce que je suis.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Qui reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. »

Après qu'Il eut dit ces paroles, Jésus fut troublé en son âme. Et Il fit entendre ces mots :

« — En vérité, en vérité, je vous l'affirme : Un de vous me trahira. »

Les disciples se regardèrent, ne sachant duquel Il parlait.

L'un d'eux — celui qu'aimait Jésus — avait en ce moment la tête appuyée sur le sein du Seigneur.

Pierre lui fit un signe d'interrogation pour savoir de qui parlait le Maître.

Ce disciple, se penchant alors sur la poitrine de Jésus, lui demanda qui c'était.

« — C'est celui auquel je vais moi-même présenter le pain trempé. »

Et Jésus trempant un morceau de pain, le donna à Judas, fils de Simon Iscariote.... (S. Jean, chap. xiii.)

*
* *

Après la Cène, Jésus se leva, prit du pain entre ses mains divines et vénérables, et, levant les yeux au Ciel, bénit ce pain, le rompit et le distribua à ses Apôtres, en disant :

« — *Prenez et mangez-en tous, car* Ceci est mon Corps, *qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de Moi.* »

Tenant ensuite le calice dans sa main, Il rendit grâces, le leur donna et dit :

« — *Buvez-en tous ! Car* Ceci est mon Sang, *le Sang de l'Alliance nouvelle, le Sang qui sera répandu en faveur des multitudes, pour la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de Moi toutes les fois que vous le boirez.*

« *Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'Il vienne.* »

« C'est pourquoi, quiconque mangera ce pain, et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du Corps et du Sang du Seigneur, — dit saint Paul.

« Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'il mange ainsi de ce pain, et qu'il boive de ce calice.

« Car quiconque mange et boit ce calice indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement qu'il doit du Corps du Seigneur. » (Ire Epître aux Corinth., chap. XI.)

* * *

Ces paroles sont par elles-mêmes si explicites, si claires, si positives, — dit en les rapportant l'illustre Cardinal Wiseman, — qu'il est impossible d'y rien ajouter par réflexion, ni commentaire.

On ne saurait exprimer la doctrine catholique d'une manière plus simple ni plus catégorique : CECI EST MON CORPS ! CECI EST MON SANG !

Or, que nous enseigne la doctrine catholique ? Que c'est là en effet le Corps du CHRIST, que c'est son Sang.

* * *

L'hérésiarque Luther, quelque désir qu'il eût de nier la présence réelle du Corps et du Sang de

JÉSUS-CHRIST dans l'EUCHARISTIE, en demeura malgré lui si convaincu qu'il ne put jamais abandonner entièrement ce dogme. Il lui échappa, à ce sujet, un aveu infiniment précieux. Nous transcrivons ses propres paroles :

« — Oh ! si quelqu'un pouvait me persuader qu'il ne se trouve dans l'EUCHARISTIE que du pain et du vin, quel service il me rendrait et quelle obligation je lui en aurais ! Souvent déjà j'ai sué, j'ai pâli sur cette matière, dans l'espoir d'y découvrir de quoi jouer au Pape quelque bon tour. Mais je me vois pris ; impossible d'échapper ; le texte de l'Evangile est par trop clair. »

*
* *

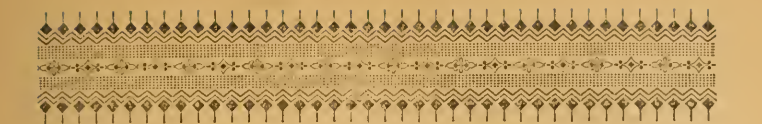
« Mon âme, arrête-toi ici sans discourir, — s'écrie Bossuet, après avoir rappelé les paroles de l'institution de l'EUCHARISTIE ; — crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'IL fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, IL veut dans ta foi la même simplicité qu'IL a mise dans ses paroles. « CECI EST MON CORPS », — c'est donc son Corps ; « CECI EST MON SANG », — c'est donc son Sang.

« Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : « *Le Corps de* JÉSUS-CHRIST », et le

fidèle répondait : « *Amen, il est ainsi* » ; — « *Le Sang de* JÉSUS-CHRIST », et le fidèle répondait : « *Amen ! il est ainsi.* » Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots.

« Je me tais, je crois, j'adore : tout était fait, tout était dit. » *(Méditations sur l'Evangile, XXIIe jour.)*





Le Premier Miracle de l'Eucharistie.

JÉSUS était ressuscité... Le jour même de sa résurrection glorieuse, deux d'entre les Disciples qui s'en allaient à un village, situé à environ soixante stades de Jérusalem, à Emmaüs, s'entretenaient ensemble de tous les événements qui venaient de s'accomplir.

Tandis qu'ils conversaient de la sorte et se communiquaient leurs pensées, JÉSUS, JÉSUS lui-même, s'approcha d'eux et marcha à leur côté... Et en même temps une force pesa sur leurs yeux pour les empêcher de Le reconnaître.

« — Qu'est-ce, leur dit-IL, que ces pensées que vous échangez ainsi, chemin faisant, et pourquoi êtes-vous tristes ?

« — Vous êtes donc le seul, lui répondit l'un d'eux (qui se nommait Cléophas), vous êtes donc le seul, parmi les pèlerins venus à Jérusalem, qui

ne sachiez pas les événements de ces jours derniers ?

« — Quels événements ? leur demanda-t-Il.

« — Ceux relatifs à Jésus le Nazaréen, qui était un Prophète, également puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple. Voilà que les Grands-Prêtres et nos magistrats l'ont fait traîtreusement condamner à mort et qu'on l'a crucifié...

« Nous avions espéré cependant que c'était Lui qui serait le Rédempteur d'Israël !... Mais, à l'heure présente, trois jours se sont écoulés sur ces faits accomplis.

« Quelques femmes de notre entourage étant allées ce matin, avant l'aube, au Sépulcre, sont venues, il est vrai, nous mettre tout hors de nous, prétendant qu'elles n'ont plus trouvé son corps, voire même que des Anges leur sont apparus, et elles soutiennent qu'Il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont accourus au Tombeau et ont, en effet, constaté que les choses étaient bien telles que les femmes les ont affirmées ; mais, pour Lui, ils ne l'ont vu en aucune sorte...

« — O insensés ! leur dit-Il alors, ô cœurs lents à croire ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Ne fallait-il donc pas que le Christ souffrît et qu'Il entrât ainsi dans sa gloire ? »

Et, commençant par Moïse et par tous les Pro-

phètes. Il leur expliqua, dans les Ecritures, tout ce qui concernait le Christ.

Ils approchaient cependant du bourg qui était le terme de leur voyage. Jésus paraissait vouloir aller plus loin. Ils le retinrent :

« — Restez avec nous, lui dirent-ils : voici qu'il se fait tard et que le jour est sur son déclin. »

Il entra donc avec eux.

Et pendant qu'ils étaient à table, Il prit le pain et le bénit. Puis Il le rompit et le leur présenta.

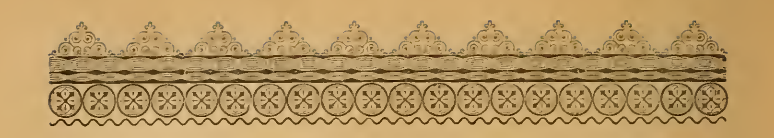
Et soudain leurs yeux s'ouvrirent, et ils Le reconnurent...

Mais Il disparut à leurs yeux...

« — N'est-ce pas, se disaient-ils l'un à l'autre, que notre cœur était tout enflammé en nous-mêmes, lorsqu'Il nous parlait, marchant avec nous, et qu'Il nous découvrait le sens des Ecritures ? »

Aussitôt, ils se lèvent de table, pour retourner à Jérusalem. Ils y trouvent les Onze réunis ensemble et leurs compagnons, qui les accueillent par cette parole : « — Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon ! »

Eux, à leur tour, racontent ce qui leur est arrivé en chemin et comment ils L'ont reconnu à la fraction du pain. (S. Luc, chap. xxiv.)



Les Enfants dans la Fournaise

I

Un enfant juif qui fréquentait une école chrétienne à Constantinople, l'an 552, cédant sans doute à un attrait providentiel, accompagna un jour ses camarades à l'église, et, sans savoir la portée de son action, se présenta avec eux à la Table Sainte. Rentré chez lui, tout souriant d'un contentement ineffable, dont il ne pouvait se rendre compte, il fut interrogé par son père sur la cause de son absence plus prolongée qu'à l'ordinaire. L'enfant l'avoua ingénument. La fureur du père, violent ennemi des chrétiens, fut extrême ; n'écoutant que son aveugle rage, il jeta dans son four ardent (il était verrier) l'enfant qui, dans son ignorance, avait participé à des mystères aveuglément détestés.

Cependant la mère désolée de la jeune victime cherchait partout son fils avec la plus vive inquiétude, lorsque, au bout de trois jours, elle entendit, partant de la fournaise, la voix de son enfant répondant à ses cris. Epouvantée, elle accourt vers ce four dont l'ardeur est insupportable et y retrouve intact son fils qui, de même que les enfants jetés dans la fournaise de Nabuchodonosor, n'avait reçu aucune atteinte des flammes. A peine peut-elle croire à tant de bonheur. Elle le prend dans ses bras et lui demande comment il a pu demeurer un instant dans ce brasier consumant. « Une dame vêtue de pourpre, lui dit l'enfant, m'a souvent apparu, et, jetant de l'eau autour de moi, elle a éteint le feu et m'a nourri pendant ce temps-là. »

Toute la ville de Constantinople fut instruite de ce prodige. La mère et le fils embrassèrent le Christianisme ; mais le père, s'obstinant dans sa haine et se refusant au repentir, fut puni de mort pour son crime, par ordre de l'empereur Justinien.

II

Le vénérable Bède raconte que, le Pape Boniface communiant le peuple, un jeune Juif qui avait communié avec les autres se mit à crier :

— Boniface, hâte-toi de me baptiser : car le pain que j'ai pris me brûle et me tourmente !

Il est entraîné hors de l'église par quelques Juifs, et son père furieux le jette dans un brasier. La mère, épouvantée, invoque tout haut Marie ; le brutal époux la jette à son tour dans le feu.

Boniface, averti, arrive, et, entrant lui-même au milieu des flammes, au nom de Notre-Seigneur, délivre les deux victimes.





VISION D'UN GÉNÉRAL SAXON

WITIKIND, chef des Saxons, idolâtre qui avait combattu contre l'empereur Charlemagne, ayant entendu parler de la beauté des cérémonies de la religion chrétienne, se déguisa, pour ne point être reconnu, et vint, pendant la Semaine-Sainte, à Aix-la-Chapelle où l'empereur résidait. Il assista donc aux offices de l'église principale.

Mais ayant été reconnu par un officier de Charlemagne, ce prince le fit venir en son palais, et lui demanda la cause de son voyage.

Witikind lui en ayant fait connaître le motif, l'empereur l'interrogea sur l'impression qu'avaient produite en lui les cérémonies religieuses des chrétiens.

— Tout, répondit le chef saxon, m'a vivement frappé dans vos cérémonies, mais principalement

une circonstance dont je ne puis me rendre compte. la voici : Lorsque vous étant approchés de l'autel, vous et vos officiers, le prêtre s'est tourné vers vous pour distribuer à chacun un petit pain. je vis aussitôt le pain se changer en la forme d'un enfant d'une beauté surhumaine et ravissante ; je ne pouvais me lasser de le contempler, et plus je le regardais, plus je l'aimais, plus j'aurais été heureux d'être à votre place et de le recevoir. Je le vis alors entrer avec délices dans la bouche d'un grand nombre ; mais aussi je le vis ne se livrer qu'avec peine et répugnance à plusieurs autres.

— Vous êtes heureux, repartit l'empereur, d'avoir pu voir de vos yeux ce que notre foi nous enseigne ; le pain que le prêtre nous distribue se change au Corps et au Sang de Jésus-Christ notre Sauveur, au moment où il est consacré par la parole du prêtre : c'est donc le Corps de notre Dieu qui est distribué à chacun. Ceux à qui Il se donnait avec joie sont ceux dont les cœurs étaient exempts de péchés. Ceux au contraire à qui Il se livrait avec peine sont ceux dont les cœurs étaient encore souillés par quelque tache. Dieu vous a manifesté ce mystère afin d'ouvrir vos yeux à la vérité et de déterminer votre conversion.

Le chef saxon embrassa avec tout son peuple la religion chrétienne.



CHATIMENT DE LA COMMUNION INDIGNE

I

Ecoutez, — dit saint Cyprien, — ce qui s'est passé sous mes yeux, et dont je puis garantir l'authenticité.

« Un père et une mère, dans le trouble d'une fuite précipitée, laissèrent sous la garde de sa nourrice une petite fille au berceau. La nourrice la déposa entre les mains des magistrats, qui la firent porter devant l'idole, autour de laquelle se pressaient des flots de peuple. A défaut de chair que son âge ne lui permettait pas encore de manger, on lui donna du pain trempé dans du vin, restes coupables d'une immolation impure. A quelques jours de là, l'enfant fut rendue à sa mère.

« Moralement et physiquement, elle était incapable de discerner et d'empêcher la profanation

dont elle avait été l'objet ; elle ne le fut pas moins d'user de la parole pour la dénoncer.

« Or, il arriva que, ignorant ce qui s'était passé, la mère l'apporta avec elle à nos saints Mystères. Mais à peine mêlée à la pieuse assemblée, la petite se trouva mal à l'aise dans notre atmosphère de prière. Bientôt elle poussa des cris perçants, puis s'agita en tous sens, avec une expression qui tenait de la frénésie. On eût dit, qu'appliquée à la torture, elle cherchait à révéler, à sa manière, le malheur dont elle était victime.

« La cérémonie terminée, le diacre distribua le calice aux assistants. Arriva le tour de l'enfant. Mue par un respect instinctif de la Majesté divine, elle détourna le visage, serra les dents et les lèvres, et repoussa de toutes ses forces la coupe sanctifiée. Le diacre insista néanmoins, et réussit à lui en faire prendre quelques gouttes. Alors se déclarèrent des spasmes, puis des vomissements ; l'EUCHARISTIE ne put demeurer dans une bouche ni dans un corps violés, le Sang divin sortit avec indignation d'entrailles qu'un breuvage immonde avait profanées.

« Telle fut la conduite du Seigneur à l'égard d'une pauvre petite fille, trop jeune pour dévoiler un crime qui, à proprement parler, n'était pas le sien. »

II

« Une femme d'un certain âge (qui sciemment et volontairement avait mangé de la chair offerte aux démons), parvint à se glisser parmi les fidèles, et à prendre part furtivement aux sacrés Mystères. Son hypocrisie ne tarda pas à être démasquée et punie. Ce n'est pas une nourriture, mais un poison mortel, mais un glaive qu'elle fit pénétrer dans sa gorge et dans ses entrailles. Après s'être tordue dans les convulsions, elle entra dans un accès de frénésie et expira.

« Elle avait trompé l'homme, mais Dieu !.....»

III

« Une autre essayait d'ouvrir avec des mains indignes un meuble dans lequel se trouvait le Saint du Seigneur. Mais tout à coup il en sortit une flamme qui l'épouvanta et l'empêcha de consommer une profanation. »

La punition ne suit pas toujours ainsi immédiatement le crime : mais « le délai d'un châtiment, qu'on le sache bien, n'est pas une amnistie ; c'est, au contraire, un motif de plus pour l'impé-

nitent de redouter ce que lui réserve la justice du Souverain Juge. »

(S. CYPRIEN, *De Lapsis*, cap. IV.)

*
* *

Que l'homme s'éprouve lui-même, nous crie l'Apôtre saint Paul ; qu'il éprouve premièrement s'il n'est point indigne de cette Table Sacrée ; s'il ne vient point au Banquet de l'Epoux sans la robe nuptiale, sans être en état de grâce ; car on lui dirait : « *Ami* infidèle, ami téméraire, *comment avez-vous osé entrer ici sans avoir l'habit nuptial ?* » Et non seulement il sera jugé indigne du banquet, mais encore *on le jettera, pieds et mains liés, dans le séjour des ténèbres, où il y aura pleurs et grincements de dents.*

Le Maître entra dans la salle du festin pour y voir les conviés, et il vit un homme qui n'avait point l'habit nuptial. (S. Matth., XXII,11.) Représentez-vous JÉSUS qui vient lui-même examiner ceux qui sont à sa Table. Pour éviter un si terrible examen, que chacun s'examine soi-même, que chacun s'éprouve soi-même.





Saint Bernard et Guillaume d'Aquitaine

Dans le douzième siècle, nous voyons saint Bernard, une des plus grandes lumières de l'Eglise, obtenir au moyen de la présence réelle du Sauveur une conversion éclatante, que ni ses prières, ni ses menaces, ni les foudres du Saint-Siège n'avaient pu obtenir d'un pécheur des plus endurcis : nous voulons parler de Guillaume, duc d'Aquitaine, célèbre par ses brigandages, et plus encore par sa pénitence.

Non content de mener une vie débordée, de piller les voyageurs et d'insulter sans cesse les barons de son voisinage, Guillaume poussa l'audace sacrilège jusqu'à expulser de son siège l'évêque de Poitiers et usurper les biens de son église. Le scandale alla si loin que le Pape dut user contre lui de l'excommunication. Cette censure était une

arme redoutée dans ces siècles de foi : c'était un remède que l'Eglise n'employait que dans les cas graves, et qui avait ordinairement pour résultat de dompter les natures les plus rebelles. L'espoir de forcer le coupable à changer de vie était donc le mobile de ce châtiment, mais le duc d'Aquitaine n'en persévérait pas moins dans ses désordres.

Saint Bernard, organe du Saint-Siège, faisait de vains efforts pour dissiper un aussi déplorable aveuglement. Guillaume le chassa de sa présence et menaça même de le faire mourir s'il réitérait ses exhortations. Inaccessible à la crainte, le saint Docteur attendait en priant l'occasion de faire de nouvelles tentatives, lorsque le prince vint, en quelque sorte, la lui offrir, en se présentant pour lui parler à la porte de l'église dont l'entrée lui était interdite. Bernard allait monter à l'autel : il fait dire à Guillaume de l'attendre un moment et commence à célébrer le Saint-Sacrifice. Après la consécration, poussé par une inspiration divine, il prend la sainte Hostie, la met sur la patène, descend les marches de l'autel, traverse l'église, s'avance vers le duc d'Aquitaine et lui dit d'une voix imposante ;

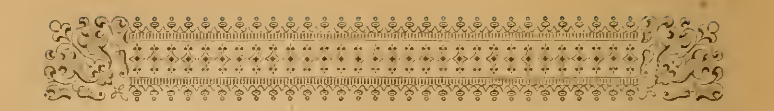
« Nous avons longtemps usé de prières, vous
« les avez méprisées ; de menaces, vous n'en avez
« point tenu compte. Voici maintenant le Fils de
« la Vierge qui vient à vous, le Roi du ciel et de

« la terre, le Maître souverain de cette Eglise que « vous persécutez, votre juge enfin, qui avant « peu vous redemandera votre âme ! Le méprisez-« vous, comme vous avez méprisé ses servi-« teurs ?... »

Bien plus que ces éloquentes paroles, la présence de Celui dont un regard avait absous Madeleine et converti le bon larron, pénètre et fait chanceler ce pécheur que rien n'avait jamais pu faire trembler. Guillaume tombe à genoux et se prosterne la face contre terre sans pouvoir prononcer un mot. Le saint abbé lui commande de se relever et de déclarer publiquement ses intentions. Elles étaient toutes changées : de méchant et de rebelle qu'il était auparavant, ce terrible prince se releva doux et obéissant comme un petit enfant, et pour premier acte de soumission il va réintégrer l'évêque de Poitiers dans ses droits, en demandant pardon à tous ceux qu'il a scandalisés.

A partir de ce moment, Guillaume fut transformé en un homme nouveau, persévérant toute sa vie dans les exercices de la plus sévère pénitence. La grandeur de ses vertus surpassa celle de ses scandales ; et, après sa mort, arrivée en 1166, Dieu fit éclater par de nombreux miracles la sainteté de ce célèbre pénitent.

Quelle éloquence humaine peut valoir un regard du Sauveur et souverain Juge du monde !...



LE MIRACLE DE DOUAI

VOICI un fait d'une authenticité incontestable arrivé en 1254 et rapporté par Thomas de Cantimpré, illustre écrivain, savant docteur, qui après avoir été chanoine régulier d'un couvent de Cambrai entra dans l'ordre de Saint-Dominique et devint suffragant de l'évêque de Cambrai. Ses vertus, sa science, l'autorité dont il était revêtu donnent à son témoignage une valeur particulière. Nous reproduisons son récit traduit du latin textuellement par l'abbé Capelle.

« Douai est une ville grande et spacieuse, située à droite de la route qui réunit les nobles cités d'Arras et de Cambrai. En cette ville, dans l'église des chanoines de Saint-Amé, au temps de Pâques, un prêtre qui avait donné la communion au peuple vit avec effroi qu'une hostie se trouvait sur le sol. Il se mit à genoux et voulut recueillir le Corps de JÉSUS-CHRIST ; mais bientôt, d'elle-même,

l'hostie s'éleva en l'air et alla se placer sur le linge dont les prêtres se servent pour purifier leurs mains consacrées.

« Le prêtre pousse un cri, il appelle les chanoines, et ceux-ci, accourus à sa voix, aperçoivent sur le linge un corps plein de vie sous la forme d'un charmant enfant. Bientôt on convoque le peuple, il est admis à contempler le prodige, et tous les assistants, sans distinction, jouissent de cette vision céleste.

« Instruit de cet événement par le bruit qui s'en répandit bientôt, je me rendis à Douai. Arrivé chez le doyen de Saint-Amé, dont j'étais très particulièrement connu, je le priai de me faire voir le miracle. Il y consent et donne ses ordres pour me satisfaire. On ouvre la boîte : le peuple accourt, et peu après que la boîte fut ouverte, tous s'écrièrent : « Le voilà, je le vois ; le voilà, je vois mon Sauveur ! » J'étais debout, frappé d'étonnement : je ne voyais que la forme d'un pain très blanc, et pourtant ma conscience ne me reprochait aucune faute qui pût m'empêcher de voir comme les autres ce corps sacré.

« A peine m'étais-je occupé de ces pensées, que je vis la face de Jésus-Christ dans la plénitude de l'âge. Sur la tête était une couronne d'épines, et deux gouttes de sang lui découlaient du front sur la figure aux deux côtés du nez. A l'instant, je me

jette à genoux, et, pleurant, j'adore. Je me relevai : sur la tête, plus de couronne ni de sang ; mais je vis une face d'homme, vénérable au delà de tout ce qui se peut imaginer. Elle était tournée à droite, en sorte que l'œil droit était à peine visible. Le nez était très long et très droit, les sourcils arqués, les yeux très doux et baissés ; une longue chevelure descendait sur les épaules. La barbe, que le fer n'avait point touchée, se recourbait d'elle-même sous le menton, et près de la bouche charmante, elle s'amincissait, en laissant de chaque côté du menton deux petits espaces privés de poils, comme cela arrive aux jeunes gens qui ont laissé croître leur barbe depuis leur enfance. Le front était large, les joues maigres, et la tête, ainsi que le cou assez long, s'inclinait légèrement. Voilà le portrait, voilà la beauté de cette face très douce. « En l'espace d'une heure, on voyait ordinairement le Sauveur sous différentes formes. Les uns l'ont vu étendu sur la croix, d'autres venant juger les hommes ; plusieurs et c'est le plus grand nombre, le virent sous la forme d'un enfant. »

Le traducteur de ce remarquable récit assure que « tous les écrivains qui ont traité de l'histoire religieuse de la Belgique racontent ce fait prodigieux d'après Thomas de Cantimpré. Buzelin, dans ses annales de Flandre, ne se borne pas à ce

récit ; il consulta, comme il le dit, les manuscrits de la collégiale, et, sur leurs indications, il nous fait connaître quelques détails que Thomas de Cantimpré passe sous silence. Le miracle, d'après Buzelin, arriva le jour même de Pâques. Le prêtre qui distribuait la sainte communion était le curé de la paroisse, et, au moment de l'événement, les chanoines étaient au chœur. Quand Thomas de Cantimpré demanda à voir l'hostie miraculeuse, on appela le peuple au son de la cloche, et ce fut en présence d'une foule nombreuse entourant l'autel que le ciboire fut ouvert.

« Ajoutons (c'est toujours l'abbé Capelle qui parle) que nous pouvons nous rendre compte de certaines circonstances qui, sans être spécifiées par ces deux auteurs, sont néanmoins clairement indiquées dans leurs récits. Ainsi, nous apprenons que le miracle s'opéra pendant que les chanoines étaient occupés à célébrer l'office, c'est-à-dire vers huit ou neuf heures du matin ; il eut lieu non pas sur le maître-autel, mais dans la chapelle latérale qui se trouvait à droite en entrant par le grand portail, et qui était à l'usage de la paroisse. Il dura plusieurs jours, se renouvelant chaque fois que l'hostie était exposée à découvert ; tous ceux qui entraient à l'église dans ces moments en étaient témoins, mais la transfiguration ne s'opérait pas pour tous sous la même forme. Les traits

d'un enfant doux et gracieux étaient vraisemblablement ceux qui apparaissaient aux âmes pures; la présence du Sauveur crucifié était pour les yeux des pécheurs, et un juge irrité se montrait aux endurcis et aux hérétiques. »

Ce prodige a donné occasion à la confrérie érigée dans cette église en l'honneur du Très-Saint-Sacrement. Une foule de personnes de la plus haute distinction s'y enrôlèrent aussitôt. Plusieurs papes lui accordèrent de nombreuses indulgences. Une procession commémorative fut instituée et eut lieu tous les ans le mercredi de Pâques. Et, tous les cent ans, un jubilé séculaire en l'honneur du Saint-Sacrement du Miracle en rappelle avec encore plus de pompe le précieux souvenir.





LE MIRACLE DE TURIN

En 1453, pendant une guerre entre les Français et les peuples d'au delà des Alpes, la ville d'Exilles, en Piémont, fut saccagée ; l'église subit, hélas ! le même sort ; et le ciboire qui renfermait la sainte EUCHARISTIE fut volé avec d'autres objets.

Le 6 juin suivant, quelques-uns de ces voleurs, ou des recéleurs, complices de leur crime, traversaient la ville de Turin, en conduisant un mulet chargé de divers objets provenant du sac d'Exilles, et au milieu desquels se trouvait cachée la sainte hostie. Arrivé sur la place de l'église Saint-Etienne, l'animal s'arrêta tout à coup et demeura rebelle à tous les efforts que l'on fit pour le faire avancer.

Pendant cette lutte de résistance qu'il opposait à ses conducteurs, le paquet de bagage qu'il portait s'ouvrit comme de lui-même et laissa voir le

ciboire découvert aux yeux des curieux rassemblés.

Au même instant, la sainte hostie s'éleva dans les airs, rayonnante de lumière comme un astre éclatant.

Tous les assistants émus, émerveillés, tombèrent à genoux ; et l'évêque de Turin, accouru bientôt avec son clergé, se mit en prière, en conjurant le Seigneur de daigner s'arrêter dans cette ville : « *Mane nobiscum, Domine !* » s'écriait-il, et tout le peuple répétait cette ardente supplication.

Alors la sainte hostie descendit dans le calice que tenait en main le prélat, qui la porta en grande pompe à la cathédrale, où elle fut longtemps vénérée et conservée publiquement.

Le témoignage unanime des historiens, les nombreux documents originaux conservés dans les archives du pays s'accordent pour confirmer cette relation. A une époque toute récente, en 1835, la sacrée Congrégation des Rites a autorisé un office commémoratif du miracle, avec des leçons propres qui en renferment toute l'histoire.





L'Hostie Sanglante

L'an 1510, le 6 février, dans le margraviat de Brandebourg, un voleur nommé Paul Form, entré furtivement dans l'église du village de Krobloch, rompit le tabernacle, enleva le ciboire avec deux hosties consacrées, et il en avala une. Il offrit à un Juif de lui vendre le reste. Le Juif ayant considéré le ciboire lui dit : « Je te donnerais beaucoup plus si tu m'avais apporté ce qui a été dedans. » Le voleur tira de son sein la seconde hostie, qui était une grande, et la marchanda. Le Juif donna neuf gros, autrement dit neuf gros sous. Le voleur épouvanté de son sacrilège se sauva dans une autre contrée, où ce fait était déjà connu. Revenu chez lui il fut arrêté, mis à la question, et avoua son crime.

Quant au Juif, ayant mis la sainte hostie sur une table, il s'efforçait de la transpercer à coups

de poignard ; mais elle demeura toujours entière. Ce que voyant, il s'écria de rage : « Si tu es le Dieu des chrétiens, manifeste-toi au nom des démons... » Aussitôt, partagée en trois, l'hostie parut humide de sang sur les bords. Le Juif épouvanté garda chez lui un mois les trois parcelles enveloppées dans un linge, puis il en envoya une à deux autres Juifs domiciliés l'un à Brandebourg, l'autre à Stendel, et garda la troisième. Il la transperça de nouveau avec un poignard ; elle répandit visiblement des gouttes de sang. Le Juif, craignant que le fait ne vînt à être découvert par quelque miracle, cherchait à détruire la parcelle, mais il ne le put ; il la jeta dans l'eau, mais elle surnagea ; il la jeta dans le feu, elle demeura intacte. A l'approche de la fête de Pâques, il mêla cette parcelle de l'hostie à la pâte du pain azyme, qu'il mit au four. Mais le four devint aussitôt tout lumineux, et la masse de pain s'élança dehors au visage du Juif. Effrayé de plus en plus, le malheureux envoya la masse de pain avec la parcelle de l'hostie à un autre Juif.

Cependant, la chose étant devenue publique par la confession du voleur, le marquis de Brandebourg fit arrêter tous les Juifs de ses Etats. Mis à la question, ils avouèrent une foule de crimes, entre autres d'avoir fait mourir, depuis peu d'années, jusqu'à sept petits enfants, en les perçant

avec des alènes et des poinçons. Convaincus juridiquement et par leurs propres confessions, ils furent condamnés au feu, et exécutés à Berlin le 19 juillet 1510. (*Histoire universelle de l'Eglise* par ROHRBACHER, Liv. 83.)





LE MIRACLE D'AVIGNON

On sait qu'entre autres erreurs professées par les Albigeois, cette secte impie rejetait le dogme de la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie, et par mille abominations profanait partout cet auguste Sacrement. Louis VIII, roi de France, ayant remporté une éclatante victoire sur ces hérétiques, eut la pieuse pensée de faire au Sauveur du monde une réparation publique des outrages commis contre sa personne adorable. Le 14 septembre de l'année 1226, la même qui devait être la dernière de la vie de ce monarque, fut le jour choisi pour l'accomplissement de cet acte solennel. Le roi s'en revenait vers sa capitale et sa famille bien-aimée, qu'il ne devait plus revoir, et la ville d'Avignon où il s'était arrêté vit avec admiration le spectacle le plus touchant.

L'évêque Pierre de Corbie porta le Très-Saint-Sacrement à une chapelle bâtie en l'honneur de la Croix, hors des murs de la ville, et le roi assista à la procession, revêtu d'un sac couleur de terre, ceint d'une corde, la tête nue et un flambeau à la main, accompagné du cardinal-légat, suivi de toute sa cour et d'une multitude innombrable de peuple.

On laissa le Saint-Sacrement dans cette chapelle, et pendant tout le temps que le pieux roi passa encore dans Avignon, ce prince alla tous les jours lui rendre de nouveaux hommages. Un exemple aussi puissant fut imité, et ce concours donna lieu à l'érection d'une dévote compagnie connue sous le titre de Pénitents gris, parce que les confrères adoptèrent et ont conservé jusqu'à ce jour pour vêtement, aux processions et dans leur chapelle, le sac couleur de terre, tel que le portait Louis VIII à la cérémonie réparatrice.

Le Saint-Sacrement était resté exposé, mais voilé, suivant l'usage de ce siècle, dans la chapelle de la Croix ; le jour qu'il y fut porté en triomphe, la foule qui accourait pour l'adorer fut si grande, qu'on crut devoir encore le laisser la nuit suivante. La ferveur ne connaît point de bornes : la chapelle étant toujours remplie d'adorateurs, l'évêque jugea à propos que l'exposition

fût continuée nuit et jour, ce que ses successeurs confirmèrent par la suite et ce que le Saint-Siège approuva lui-même. La chapelle continua ainsi de jouir du privilège insigne et presque unique dans le monde de l'adoration perpétuelle du Très-Saint-Sacrement.

*
* *

Cette pieuse coutume était encore dans toute sa vigueur, dans l'église des Pénitents gris, plus de deux siècles après son institution, lorsque DIEU voulut rendre ce sanctuaire, déjà si favorisé, plus célèbre encore dans le monde chrétien, en y renouvelant, en quelque sorte, les miracles du passage du Jourdain et de la Mer Rouge.

La position topographique d'Avignon est connue de tous : bâtie sur les bords du Rhône, qui baigne ses murs crénelés du côté du couchant, cette ville a son territoire arrosé par les eaux de la Durance et par une branche de la fontaine de Vaucluse. Cet agrément et ces avantages ne sont pas toujours sans inconvénients, et, plus d'une fois, la cité papale a eu à supporter les terribles effets des inondations.

En 1433, les pluies continuelles firent déborder le Rhône, la Durance et la Sorgue. Bientôt tous les bas quartiers de la ville se trouvèrent inondés; l'eau commença d'entrer le 27 novembre dans la

chapelle des Pénitents gris, située sur les bords de la Sorgue, auprès des Frères-Mineurs conventuels, et l'inondation augmenta si considérablement pendant la nuit, que le lendemain les maîtres de la Compagnie craignirent que les eaux ne montassent jusqu'à la niche de pierre dans laquelle le Saint-Sacrement était exposé.

Pour prévenir cet accident, ils résolurent sur-le-champ d'aller à la chapelle et de faire transporter le Saint-Sacrement ailleurs, s'ils voyaient le moindre danger. Ils abordent en bateau, ouvrent la chapelle et voient, avec un étonnement bien difficile à exprimer, que les eaux sont montées à droite et à gauche le long des murailles, à la hauteur de quatre pieds, et que, s'étant partagées, elles ont laissé dans le milieu un passage libre et sec qui conduit jusqu'à l'autel.

Le prodige parut encore plus grand lorsqu'ils aperçurent que les environs de l'autel, qui étaient de plain-pied et au niveau de la chapelle, étaient pareillement à sec, et que les eaux de part et d'autre se trouvaient en pente le long des murailles jusqu'au chemin qu'elles laissaient libre, formant un talus, ou, comme l'explique l'ancienne relation authentique, une espèce de toit : les deux maîtres, ayant satisfait leur dévotion et adoré l'Auteur de cette merveille, s'empressèrent d'en faire part à d'autres confrères.

Voici comment s'exprime le procès-verbal dont nous transcrivons un extrait :

« Miracle fut grand en cette sainte chapelle, que les eaux furent grandes en 1433. Commencèrent les eaux très-fort par un lundi matin, le 29 novembre; elles entrèrent en cette chapelle vers la part supérieure de l'autel, dessous laquelle étaient tous les livres de papier et de pargemin, les vêtements et les touailles, et tous les reliquaires qui ne furent point mouillés aucunement, par la volonté de Dieu, nonobstant que ce jour-là, qui était un mardi, les eaux ne cessèrent de croître, et le lendemain, qui fut mercredi, commencèrent à décroître tant que tout fut écoulé le jeudi matin, à l'heure de prime, à laquelle veindrent beaucoup de gens.

« Me Armand et Me Jean de Poussilliac étaient maistres et trouvèrent ce beau et grand miracle. Des deux parois dextre et senestre étaient les eaux de quatre pans d'haut, sans que le lieu où étaient les habits de la discipline en ce temps-là fussent mouillés, nonobstant que l'eau était plus haut de deux pans vers la paroi que les bancs, et là venait ladite eau en pendant comme fait un taullice. La moitié des bancs devers la paroi furent pleins d'eau, et l'autre partie des bancs n'était point mouillée, tant qu'au milieu de la nef de ladite chapelle n'y avait point d'eau, mais

était tout sec, ni aussi devant l'autel, par miracle de Jésus-Christ ; et la couverte de futaine qui était sur les bancs des maistres, laquelle était pendante, ne fut point aussi mouillée. Nous autres, qui étions bien douze, vîmes tous ce miracle, et, pour en être plus assurés, nous allâmes quérir quatre Frères Mineurs, desquels trois étaient docteurs en théologie et l'autre bachelier, et trouvèrent les bancs et le foin devers la paroi tout mouillés, et l'autre moitié des bancs était tout sec. Avec couteaux cavâmes icelle moitié desdits bancs, et la trouvâmes naturellement sèche aussi dedans comme dehors, et un peu plus loin, ainsi que sçavez par la licence du Pape nous tenons *Corpus Domini ;* de quoi ne sommes pas dignes. »

Les eaux s'étant écoulées le 1er décembre, le monde entra en foule dans la chapelle, et chacun fut témoin que les livres, les papiers, les nappes et les autres meubles qui étaient sous l'autel n'avaient point été mouillés et que la moitié des bancs, à l'égalité des autres qui avaient été tous remplis d'eau, étaient si secs, qu'en creusant même avec un couteau en dedans et en dehors, il n'y avait pas le moindre vestige d'humidité dans le bois.

*
* *

Un miracle aussi visible augmenta infiniment la dévotion des fidèles et le zèle des confrères. Pour en éterniser la mémoire, la compagnie délibéra qu'à pareil jour on ferait, à l'avenir, chaque année, une fête particulière dans la chapelle. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui avec beaucoup de solennité le jour de saint André (30 novembre) ; tous les confrères communient ce jour-là, et, quittant leurs souliers dans la chapelle qui précède, ils vont de là, en se traînant sur leurs genoux, jusqu'à la Sainte Table. A l'issue des vêpres, il y a un sermon sur le miracle arrivé en 1433 et une amende honorable avant la bénédiction du Saint-Sacrement.

L'exposition perpétuelle dont ce lieu était favorisé ne fut interrompue que par la révolution de 1793. La chapelle de la Croix subit à cette époque le sort de tous les monuments consacrés au culte. Cependant, au sortir de la tourmente révolutionnaire, elle fut rachetée par les soins d'une famille respectable, qui rendit ce sanctuaire à la confrérie des Pénitents gris, à l'époque du rétablissement du culte. Quelque temps après, Mgr Maurel de Mons, archevêque d'Avignon, fit revivre le privilège de l'exposition du Très-Saint-

Sacrement, interrompue par les malheurs du temps, et l'adoration se pratique encore aujourd'hui avec piété et édification.

(*Annales du Saint-Sacrement.*)



L'OSTENSOIR DE FAVERNEY

En l'année 1608, le 24 du mois de mai, un grand miracle s'opéra dans l'église abbatiale de Notre-Dame de Faverney, dans le diocèse de Besançon. Chaque année, aux fêtes de la Pentecôte, un grand concours de fidèles se rendaient dans cette église pour y gagner une indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife. C'était la coutume, pour cette grande solennité, de dresser, à l'entrée du chœur un reposoir richement décoré, où était exposé le Saint-Sacrement.

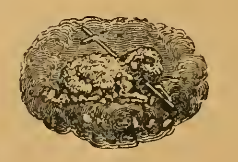
Le feu ayant pris pendant la nuit à cet autel, sur lequel se conservaient deux grandes hosties, renfermées dans un ostensoir entre deux cristaux, et ayant réduit en cendres le reposoir avec le tabernacle, les gradins, le linge, les tapis et tous les ornements qu'il comportait, l'ostensoir seul où

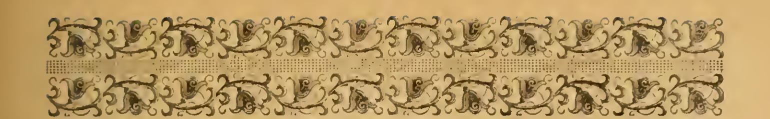
reposaient les deux hosties ne fut point endommagé par les flammes, mais demeura à la même place, immobile dans l'espace, sans aucun soutien, pendant trente-trois heures consécutives, au grand étonnement, à la grande admiration de plus de dix mille personnes, accourues pour contempler ce prodige.

Après ces trente-trois heures, pendant qu'un curé du voisinage, venu en procession avec toute sa paroisse, offrait le saint sacrifice, après l'élévation de la sainte hostie, on vit l'ostensoir descendre lentement, sans le secours d'aucune main, et se poser sur un corporal, préparé à cet effet. Ce prodige eut lieu à la vue d'une foule immense, parmi laquelle on choisit plus de cinquante témoins irrécusables. Après les informations les plus rigoureusement canoniques, l'archevèque de Besançon déclara, par un acte public, que le fait était incontestablement miraculeux. Plusieurs documents historiques du temps venant encore à l'appui, ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet, même aux plus incrédules.

Une des hosties miraculeuses fut donnée à la ville de Dôle, qui députa pour aller la chercher : — de la part du chapitre, le doyen, avec plusieurs chanoines et prêtres ; — de la part du parlement, deux chevaliers d'honneur, deux conseillers clercs, le substitut du procureur général avec un gref-

fier ; — et de la part de la chambre des comptes, deux conseillers maîtres. A cette députation officielle se joignirent trois cents cavaliers des principaux de la ville. La sainte hostie fut portée dans une litière couverte de damas, traînée par deux chevaux blancs ; aux deux côtés marchaient quatre hommes en robes rouges, tenant chacun deux flambeaux dans une lanterne ; le saint cortège était précédé et suivi d'une pieuse foule chantant des cantiques. La réception dans la ville de Dôle fut des plus magnifiques, et l'on arrêta qu'à pareil jour (21 décembre) chaque année il y aurait une procession solennelle où serait portée en triomphe l'hostie miraculeuse.





LE MIRACLE DE PRESSAC

En l'année 1643, le 2 avril, jour de Jeudi-Saint, à Pressac, dans le diocèse de Poitiers, on avait, selon la coutume, consacré deux hosties ; l'une des deux, réservée pour l'office du lendemain, fut exposée à la vénération des fidèles, dans une chapelle de l'église, sur un autel orné tout exprès de tapisseries et de tentures. La sainte hostie était dans un calice d'étain, couverte d'un voile de soie, et de chaque côté brûlaient un certain nombre de cierges.

A deux heures de l'après-midi on voit sortir des flammes par les fenêtres de la chapelle ; on accourt, on voit avec effroi et douleur que le tableau qui ornait l'autel, toutes les tentures, le voile même du calice, et tous les objets environnants, ont été déjà la proie du feu.

Cependant le vicaire de la paroisse s'approche ;

il aperçoit la coupe du calice déjà liquéfiée par l'ardeur des flammes ; mais la sainte hostie, miraculeusement préservée, était intacte au milieu des cendres et du feu.

Une enquête solennelle ordonnée par l'évêque, où l'on entendit, sous la foi du serment, les dépositions des témoins les plus recommandables à toutes sortes de titres, mit hors de doute la vérité du miracle, et l'on conserve dans les archives de l'église de Poitiers, avec le récit authentique de ce fait, le pied du calice qui avait porté l'hostie miraculeuse.





Un Miracle attesté par Voltaire

On peut dire que Jésus-Christ renouvelle dans sa vie eucharistique tous les miracles qu'il accomplit au temps de sa vie mortelle, et l'on peut répéter encore aujourd'hui cette exclamation échappée autrefois au peuple d'Israël : « *Il a bien fait toutes choses ! Il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, etc.* »

Le prodige de la guérison instantanée de la femme affectée depuis douze ans d'une perte de sang s'est aussi renouvelé à Paris dans un temps assez rapproché du nôtre, c'est-à-dire au siècle dernier, le 31 mai 1725.

Ce miracle, attesté par un mandement des plus circonstanciés de Mgr le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, ne laisse aucun doute sur l'authenticité du fait. Nous reproduisons le texte du mandement :

« Mes très chers frères, il est important que

vous sachiez exactement les circonstances du fait miraculeux qui vient de paraître, que vous en tiriez les conséquences justes et naturelles qu'il nous présente, et que vous soyez instruits des précautions que nous avons prises pour assurer la vérité du fait, et pour le transmettre à la postérité avec la même exactitude que nos pères ont observée, pour faire passer jusqu'à nous des miracles de la même nature, dont ils ont été les témoins.

« La femme, en faveur de qui DIEU a opéré le miracle, se nomme Anne Chartier, épouse du sieur de la Fosse, maître ébéniste, âgée de quarante-cinq ans, née et élevée à Paris. On rend témoignage, dans tous les lieux où elle a demeuré, et particulièrement sur la paroisse Sainte-Marguerite, où elle est établie depuis vingt ans, que sa conduite a toujours été chrétienne et édifiante.

« Il y a près de vingt ans que DIEU affligea cette femme d'une perte de sang, qui depuis sept années était devenue si continuelle, si violente et si opiniâtre, que les tentatives qu'on avait faites pour la guérir avaient été aussi inutiles que dangereuses.

« Depuis dix-huit mois, son épuisement ne lui permettait plus de marcher, même avec des béquilles, ni de soutenir la lumière; les plus légers mouvements la faisaient tomber en faiblesse; elle

ne pouvait plus demeurer dans son lit à cause d'une grande douleur de côté, et, pour passer de son lit à son fauteuil, on était obligé de la porter. Pour recevoir la sainte communion, le lundi qui précéda sa guérison, elle se fit porter dans une chaise jusqu'au pied de l'autel, et elle ne put se mettre à genoux que soutenue par deux personnes, et on la rapporta de l'église presque mourante.

« Son infirmité connue d'un grand nombre de personnes, tant du faubourg Saint-Antoine que de différents autres quartiers de Paris, était devenue de notoriété publique ; soixante-dix témoins dignes de foi attestent les circonstances que nous venons de vous marquer. La vérité et la promptitude de sa guérison ne sont ni moins notoires ni moins attestées.

« Se sentant plus incommodée qu'auparavant, elle prit la résolution de s'adresser à Jésus-Christ le jour du Saint-Sacrement, jour où la procession devait passer devant sa porte... Le matin même de cette fête solennelle, une femme née dans la religion protestante, que la malade connaissait depuis longtemps, la vint voir, et, l'ayant trouvée consternée par l'augmentation de son mal, elle l'exhorta à mettre toute sa confiance en Jésus-Christ, elle lui représenta que le Fils de Dieu ressuscité d'entre les morts, toujours vivant, n'était pas

moins puissant dans le ciel que lorsqu'il était vivant sur la terre.

« La dame de la Fosse, fortifiée par ce discours, résolut de suivre le mouvement que Dieu avait mis dans son cœur, et de demander sa guérison à Jésus-Christ ; non à Jésus-Christ seulement dans le ciel, mais à Jésus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie, selon la foi de l'Eglise. Animée de ces sentiments, elle se fit descendre dans la rue. Lorsqu'elle fut à sa porte, elle se trouva très mal, ne pouvant soutenir ni l'air ni le grand jour. Cependant quand on lui dit : « *Voilà le Saint-Sacrement* », elle fit un effort pour se jeter à genoux, et elle tomba à l'instant sur ses mains, criant en même temps : « Seigneur, si « vous voulez, vous pouvez me guérir, je crois « que vous êtes le même qui êtes entré dans Jéru- « salem : pardonnez-moi mes péchés et je serai « guérie. » Elle marcha sur ses genoux et sur ses mains quelques pas, criant toujours à haute voix : « Jésus-Christ, vous pouvez me guérir. » Le peuple, étonné du spectacle, parut scandalisé de voir une femme suivre le Saint-Sacrement, se traînant par terre et criant à haute voix : les uns crurent qu'elle était ivre ou en démence, d'autres qu'elle tombait du mal caduc : tous la pressèrent de se retirer : sa foi ne fut point refroidie par tous ces obstacles : rien ne put

l'empêcher de continuer sa marche et d'invoquer Jésus-Christ, disant qu'on la laissât suivre son Dieu, et sa foi fut bientôt exaucée.

« Sentant tout d'un coup son cœur se fortifier, elle se leva, encore soutenue par les deux personnes qui l'avaient accompagnée : et dans le moment, éprouvant que son corps tournait comme pour retomber, elle cria encore plus fortement : « Seigneur que j'entre dans votre temple, et je serai guérie. » Elle dit même à ceux qui la sou tenaient de la laisser, persuadée qu'elle marcherait bien ; ils la virent en effet marcher dans la foule du peuple et suivre le Saint-Sacrement. Elle alla seule et sans secours jusqu'à l'église de Sainte-Marguerite, perdant toujours néanmoins une très grande quantité de sang.

« Arrivée à la porte de l'église, elle redoubla ses prières et demanda à Dieu avec une nouvelle ferveur qu'elle n'entrât point dans le lieu saint, sans être pleinement guérie ; au moment donc qu'elle eut mis le pied dans le temple du Seigneur, elle sentit, comme l'hémorroïsse de l'Evangile, la source du sang qu'elle perdait desséchée. Elle resta à genoux ou debout à la porte du chœur, pendant Tierce et la grand'messe, qui durèrent une heure et demie, sans être aidée de personne, ni pour se mettre à genoux ni pour se relever ; pendant Sexte, elle entra dans le chœur, et de-

meura quelque temps à genoux devant le Saint Sacrement : elle en sortit sans être incommodée de la lumière, qu'elle ne pouvait soutenir auparavant. Enfin, sans être soutenue par personne, elle revint à pied chez elle, accompagnée d'une grande multitude qui, semblable au peuple témoin des miracles de Jésus-Christ, saisie de crainte et d'admiration, glorifiait Dieu qui donnait aux hommes des preuves si surprenantes de sa puissance.

« Ceux qui avaient vu la malade se jeter par terre en présence du Saint-Sacrement, et qui n'avaient pu la suivre, à cause de la foule du peuple, s'attendaient si peu à une guérison miraculeuse, qu'ils laissèrent quelque temps à sa porte le fauteuil dans lequel on l'avait descendue, convaincus qu'on allait la rapporter presque mourante, et que le secours qui avait été nécessaire pour la descendre le serait encore plus pour la remonter dans sa chambre.

« A son arrivée dans sa maison, quel concours de ses voisins et de tous ceux qui avaient été exactement instruits de sa maladie ! En la voyant monter son escalier comme si elle n'avait point été malade, ils ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient ; à peine était-elle assise qu'ils la priaient de se lever et de marcher dans sa chambre, pour confirmer à leurs yeux la guérison au-

dessus des forces de la nature, et qui ne pouvait venir que de Dieu.

« Le bruit du miracle parvint bientôt jusqu'à la dame protestante qui avait vu le matin madame de la Fosse. Elle dépose elle-même que, frappée d'étonnement et de joie, sur la nouvelle de la guérison de son ancienne amie, elle en perdit la parole, et qu'elle envoya son fils chez la malade pour s'assurer de la vérité du fait.

« Le fils courut à la maison de la dame de la Fosse, qu'il rencontra dans la rue, arrivant de la messe ; il atteste dans sa déposition que le spectacle de cette femme, qu'il voyait marcher librement, après l'avoir vue depuis si longtemps ne marchant que sur ses mains, et qu'il appelait le *ver rampant,* le toucha et le saisit si fort, qu'il ne put lui parler ; il ajoute qu'il ne fut persuadé de sa guérison que lorsqu'il l'eut vue faisant plusieurs tours dans sa chambre, et le reconduisant jusqu'à l'escalier sans que personne la soutînt.

« Dès qu'il eut rendu compte à sa mère, elle vint elle-même pour voir de ses propres yeux les merveilles de Dieu ; la malade lui donna des preuves si claires et si convaincantes de sa guérison, que la mère a reconnu et déclaré avec son fils que c'était un effet miraculeux de la toute-puissance de Dieu, et ils ne croient pas qu'il y ait eu de miracles plus certains que celui-

là. Ce sont les propres expressions de leur déposition que nous rapportons ici.

« A ces deux témoignages si édifiants, ajoutons celui d'un chirurgien que son art et la connaissance qu'il avait de la malade rendent encore d'un plus grand poids.

« Le sieur Prouhet, chirurgien, voyait la dame de la Fosse depuis quinze ans, et il savait que son infirmité l'avait réduite à une entière impuissance de marcher ; il avoue, dans sa déposition, qu'à la première nouvelle de sa guérison il ne put croire, et qu'il dit que, si elle marchait, ce ne pouvait être que l'effet d'un *très grand miracle.*

« Pour s'éclaircir du fait, il alla le jour même chez la malade ; dès qu'elle le vit, elle se leva et alla au-devant de lui, lui disant qu'un *plus grand médecin que lui l'avait guéri*e. Il en fut attendri sans pouvoir parler, et il ne douta plus de la guérison, après avoir vu la malade descendre son escalier, le reconduire jusque dans la rue, aussi ferme sur ses jambes que si elle avait toujours joui d'une parfaite santé. »

A côté d'une si imposante sanction, nous ajouterons le témoignage d'un auteur contemporain, l'avocat Barbier, qui tenait note de tous les événements de son temps. « Nous avons eu, dit-il, un miracle dans Paris, à la procession de la

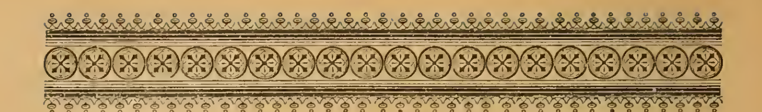
Fête-Dieu, et il est si avéré que je suis obligé moi-même de le croire, ce qui n'est pas peu. » (Journal de Barbier, t. I, p. 119.)

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Voltaire lui-même, le sceptique et railleur Voltaire, s'étant trouvé l'un des témoins de ce miracle, fut du nombre de ceux qui, ayant été entendus dans l'enquête, déposèrent en faveur de la véracité du fait ; une de ses lettres à la présidente de Bernières ne laisse aucun doute à cet égard.

« Le miracle du faubourg Saint-Antoine, écrit-« il à cette dame, m'a donné un petit vernis de « dévotion : je suis cité dans le mandement : j'ai « été invité en cérémonie au *Te Deum* chanté « en action de grâces de la guérison de la dame « de la Fosse. »

J.-M. de Gaulle.





LA CHAPELLE DE LA PLACE

LORSQU'ON quitte la petite ville de Laigle pour aller à Glos, on aperçoit, après un parcours de deux kilomètres, à gauche de la route et complètement isolée au milieu des champs, une chapelle appelée dans le pays la chapelle de la Place.

Pourquoi ce nom ? Pourquoi un monument religieux jeté au milieu d'une plaine éloignée de toute habitation ? Quel fut le mobile de ceux qui l'édifièrent, il y a peut-être deux siècles ? Quel souvenir rappelle-t-il ?

Le voici : Une belle nuit, le sacristain de l'église Saint-Martin de Laigle s'avisa de voler les vases sacrés, le ciboire avec les saintes hosties qu'il contenait, et disparut. Le lendemain, des petits bergers, gardant leurs troupeaux à la place où se trouve aujourd'hui la chapelle, aperçurent, voltigeant au-dessus d'un buisson d'épine blanche, une multitude de papillons blancs. Tel fut du

moins le nom qu'il donnèrent aux objets qu'ils avaient sous les yeux. Comme tous les enfants, leur première pensée fut de jouer avec ces papillons et de chercher à les prendre. Qu'on juge de leur surprise, lorsqu'ils les virent s'échapper de leurs mains, leur glisser au travers des doigts, quels que fussent leurs efforts pour les retenir. Sentant qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, les petits bergers s'empressèrent d'avertir leurs parents. Ceux-ci, rendus sur les lieux, voient les papillons, essaient de les saisir, mais ne sont pas plus heureux que les enfants : toujours ils leur échappaient !

Le bruit de ce phénomène se répand rapidement ; les habitants de Laigle accourent en masse ; on emploie tous les moyens pour s'emparer au moins de quelques-uns de ces papillons. Inutiles efforts : ils glissent des mains, ils s'échappent des filets, ils déjouent tous les pièges. L'émotion est immense : on voit qu'on est en présence d'un fait extraordinaire, surnaturel ; mais rien pour l'expliquer, rien qui indiquât sa raison d'être, lorsqu'on apprend tout à coup que le sacristain profanateur a reparu dans Laigle. Immédiatement arrêté, on l'interroge, on lui demande ce qu'il a fait des saintes hosties. Il déclare les avoir jetées dans un buisson d'épines au milieu de la plaine. Sommé de conduire à l'endroit même, il se dirigea

sans hésitation vers le buisson où voltigeaient encore nos papillons blancs, et, s'arrêtant auprès : « C'est là ! » dit-il.

A ces paroles, prêtres et fidèles se prosternent ; ils comprennent que DIEU est là et qu'un grand miracle s'accomplit sous leurs yeux.

Convaincu que, si DIEU se manifeste d'une manière si éclatante, c'est qu'il exige une réparation immédiate et solennelle, M. le Curé de Saint-Martin de Laigle convoque le clergé des paroisses de la ville ; et, suivi d'une foule immense, se rend processionnellement au buisson en chantant les psaumes de la pénitence. Arrivé à l'endroit du miracle, le prêtre s'agenouille, et prenant un saint ciboire, qu'il avait tenu caché sous ses habits, il l'élève au-dessus de sa tête, il le présente aux saintes hosties si improprement désignées sous le nom de papillons blancs ! Qu'on se figure l'impression de la foule, lorsqu'elle voit une première hostie venir se reposer dans le ciboire, puis une seconde, puis une troisième, une quatrième, et cela dura jusqu'à ce que rien ne voltigeât plus au-dessus du buisson. Le jour même, le Saint-Sacrement, rapporté triomphalement à Laigle, reprenait sa place dans le Tabernacle de l'église Saint-Martin.

C'est pour perpétuer le souvenir de ce grand miracle que fut bâtie la chapelle.

Aujourd'hui encore les deux paroisses de Laigle s'y rendent processionnellement pour chanter une grand'messe le vendredi lendemain de l'Ascension. Les lundi, mardi et mercredi des Rogations, plusieurs paroisses rurales y viennent aussi célébrer le saint sacrifice. C'est le seul moment de l'année où la chapelle reçoit la visite des chrétiens.

Fermée le lendemain de l'Ascension, elle ne se rouvre qu'aux Rogations de l'année suivante.

A droite de l'édifice et presque collée au mur, se trouve une épine blanche que la tradition populaire regarde comme un rejeton du fameux buisson ; aussi, à chaque procession, nombre de personnes cassent-elles de petits morceaux de branches pour les emporter.

Mise en vente en 1833, la chapelle de la Place allait être démolie, lorsqu'elle fut rachetée par une famille chrétienne qui l'a sauvée du marteau des Philistins.

Xavier de Fontaines.





L'OSTENSOIR BATI PAR LES ABEILLES

(Légende Pyrénéenne.)

Un fou — c'était un fou plutôt qu'un criminel,
Ravit le saint ciboire exposé sur l'autel.
Il court vers la montagne, et, debout sur la cime,
L'œil en feu, le renverse au-dessus de l'abîme.
Du saint vase une hostie au céleste rayon
S'échappe, et dans l'air bleu, comme un blanc tourbillon,
Flotte légèrement, puis, sur un lit de neige
Où mille abeilles d'or lui forment un cortège,
Va tomber et repose. — O miracle ! l'essaim
Se concerte aussitôt dans un sacré dessein :
Pour abriter l'hostie, aussitôt les abeilles,
Des plus doux sucs puisés aux fleurs les plus vermeilles,
Bâtissent à l'entour leurs rayons odorants,
Et Dieu luit à travers des prismes transparents ;
Et le soir, maint berger, qui de ces monts est l'hôte,
Croit qu'une vive étoile est tombée à mi-côte.
Dès l'aube, vers ce point chacun se dirigeant,
Voit l'auréole d'or sur un beau lit d'argent.
Et le pâtre, non moins pieux que les abeilles,
Bâtit une chapelle à ces saintes merveilles.

Théophile.



Le Secours dans les Dangers

Un jour, dans cette charmante cité d'Assise suspendue aux coteaux de l'Ombrie et toute parfumée des souvenirs poétiques de saint François, les Sarrasins se présentèrent ; ils montent à l'assaut des remparts. La résistance est impossible.

Mais, tout près de ces remparts, il y avait un humble couvent de femmes ; dans ce couvent, une femme vêtue de bure, — c'était sainte Claire, — ouvre alors la porte du Tabernacle, prend l'Eucharistie, et, de la petite fenêtre de sa cellule, elle la montre à cette armée d'ennemis :

« — Mon bien-aimé Jésus, s'écrie-t-elle en fon-
« dant en larmes, voulez-vous donc livrer entre les
« mains des infidèles vos servantes sans défense,
« que j'ai nourries dans votre saint amour ? Pro-
« tégez-les, doux Sauveur, puisque moi, leur
« mère, je ne puis rien dans un si grand péril. »

Alors elle entend comme la voix argentine d'un petit enfant qui lui dit : « Je vous protégerai toujours ! »

« — Mon Seigneur, continue la sainte Abbesse, si telle est votre divine volonté, conservez cette ville d'Assise qui nous nourrit pour votre amour. »

Jésus lui répond : « Cette ville souffrira beaucoup, mais ma grâce la défendra. »

Alors Claire, relevant la tête, dit à ses filles tremblantes : « Mes bien-aimées, ayez une ferme confiance en Jésus ; j'ai l'assurance qu'il ne nous arrivera aucun mal. »

Et les Sarrasins s'enfuirent.

C'est en mémoire de ce prodige que les artistes chrétiens présentent à notre vénération sainte Claire portant le Saint-Sacrement.





Le Calvaire de Martinswand.

Le Tyrol est une des contrées les plus pittoresques et les plus gracieuses de l'Europe. De hautes montagnes couvertes de magnifiques forêts y encadrent de fraîches vallées embellies çà et là par des lacs bleus, alimentés par les torrents qui descendent des cimes glacées, en soulevant au-dessus des forêts leur écume nuageuse. Isolés des peuples voisins par ces montagnes, les Tyroliens ont conservé les mœurs pures et simples des siècles passés et ils sont demeurés profondément religieux. Le voyageur qui parcourt cette province rencontre fréquemment, sur les routes, des croix accompagnées de statues dues à la munificence des habitants. Les passants s'agenouillent devant ces calvaires, et, les jours de marché, les familles qui vont à la ville ou en reviennent,

aiment à s'arrêter devant ces oratoires champêtres en y récitant une dizaine de chapelet ou en chantant une strophe d'un cantique dont elles rediront la strophe suivante à la station la plus voisine.

Le plus célèbre de ces calvaires est celui de Martinswand, non loin d'Inspruck. Il est construit dans une excavation naturellement creusée, comme une arcade, au flanc d'un immense rocher s'élevant à pic à une grande hauteur au-dessus d'une étroite vallée. De loin cet oratoire semble inabordable, mais en approchant on découvre des marches d'escalier, taillées en lacet dans le rocher, qui permettent d'arriver à l'arcade tapissée de lierre et de plantes grimpantes sous laquelle se dressent trois croix et un autel placé devant celle du milieu. Voici l'origine de ce calvaire placé dans de si étranges conditions.

En 1490 régnait sur le Tyrol un jeune prince, Maximilien d'Autriche, dont le caractère franc et aimable autant que hardi et aventureux charmait les populations simples et affectueuses de ces montagnes.

Intrépide chasseur comme tous les habitants du pays, Maximilien, poursuivant un chamois blessé, fut un jour, sans s'en apercevoir, conduit par l'animal sur le sommet du Martinswand dont les bords étaient masqués par des touffes

d'arbustes. Un fragment de roche se détache sous son pied, et il tombe dans l'affreux précipice.

Instinctivement, en même temps qu'il se recommande à la Vierge Marie, ses mains s'attachent aux arbustes qui croissent dans les fentes du rocher, mais ils cèdent successivement sous son poids jusqu'à ce que, de chute en chute, il se trouve arrêté par une touffe plus épaisse qui surgit en avant du rocher. Elle se trouvait au-dessus de la cavité dont nous avons parlé, Maximilien se balance à ces derniers arbustes et d'un bond suprême se laisse retomber dans la cavité pendant que les branchages auxquels il doit son salut, ébranlés par la secousse, roulent au fond de l'abîme avec les pierres qui leur servaient d'appui.

Maximilien avait échappé à une mort instantanée : il se jette à genoux et son cœur remercie Dieu avec toute l'effusion de sa reconnaissance. Cependant il n'était pas sauvé. Maximilien n'avait pas, il est vrai, roulé jusqu'au fond de l'abîme, mais comment sortir de cette cavité probablement destinée à devenir son tombeau ? Son œil plonge avec effroi dans le gouffre ouvert au-dessous de lui, tandis que sur sa tête s'avance le rocher qui surplombe par une forte saillie la grotte protectrice dans laquelle il se trouve. « Marie, Mère toute-puissante de Dieu, sauvez-moi ! » répète-t-il

avec cette foi confiante qui alors animait tous les cœurs.

« Marie, ayez pitié de moi, seule vous pouvez me délivrer de la position épouvantable dans laquelle je suis ! » Qui, en effet, pouvait le découvrir dans ce creux de rocher et surtout qui aurait pu l'en sortir ?

Depuis longtemps il sonnait du cor et jetait ses appels dans la vallée, quand des villageois qui passaient de ce côté tressaillent en entendant ces sons sortis des flancs du Martinswand. Ils s'arrêtent et aperçoivent un homme qui s'agite dans la grotte. Gravissant alors le coteau opposé de l'étroite vallée, ils parviennent à un tertre duquel ils reconnaissent leur jeune prince et peuvent communiquer avec lui. Maximilien leur dit son accident et les charge d'aller prévenir à Inspruck afin qu'on vienne à son secours. Comme, hélas ! il doute de la possibilité de son salut, il les prie en même temps de lui envoyer le curé du village le plus proche, afin qu'il vienne recevoir sa confession et lui donner l'absolution de ses fautes.

Ce prêtre ne tarda pas à arriver, et aussitôt, à travers l'étroite vallée et malgré la présence d'une foule déjà nombreuse, Maximilien lui fit l'aveu public de ses fautes et en reçut dévotement l'absolution.

Quelques heures plus tard survint l'Evêque

d'Inspruck suivi de son clergé et d'une partie de la population de la ville. Revêtu de ses ornements sacrés, l'Evèque éleva dans ses mains le Saint-Sacrement et donna la bénédiction à l'infortuné prince. Puis il fit tenir exposée l'Hostie sainte afin que sa vue soutînt le courage de Maximilien, pendant que ses serviteurs et les chasseurs les plus agiles parcouraient le sommet de la montagne, cherchant quelque moyen d'arriver à lui.

Hélas ! ils n'en découvraient aucun et les cordes que l'on essayait de faire descendre vers lui étaient arrêtées par les aspérités des rochers et surtout par la saillie qui dominait la grotte de telle sorte que l'on ne pouvait, même de cette façon, lui faire parvenir des aliments.

Un jour et une nuit se passèrent en inutiles tentatives. Humblement agenouillé, Maximilien priait avec ardeur et, portant ses regards sur la sainte Hostie exposée de l'autre côté de l'étroit vallon, il invoquait de toutes les puissances de son âme Marie protectrice des causes les plus désespérées. Le second jour s'était levé. Le jeune prince, dont les membres avaient été violemment contusionnés par les chocs qu'il avait reçus dans sa chute, et non moins affaibli par la douleur que par le manque de nourriture, éprouva une défaillance dont il se remit ; mais il eut la pensée qu'un

autre évanouissement précurseur de la mort pouvait lui arriver ; et, d'une voix dont l'affaiblissement déchirait tous les cœurs, Maximilien pria l'Evêque de faire réciter les prières des agonisants. Le bon Evêque se hâta de condescendre à son désir et fit réciter ces prières, auxquelles le peuple dont le nombre augmentait d'heure en heure répondait avec des pleurs et des gémissements.

Au moment où elles se terminèrent, Maximilien, élevant son cœur à DIEU et se recommandant à la sainte Vierge, fit le vœu, s'il échappait à la mort qui le menaçait, de faire construire dans la cavité où il se trouvait, un autel consacré à l'honneur de MARIE et un Calvaire qui rendît à jamais témoignage des heures douloureuses qu'il avait passées dans ces lieux.

Maximilien avait à peine achevé cette promesse qu'un bruit de pas glissant légèrement le long des rochers lui fit tourner la tête.

Un jeune montagnard accourait, à la fois ferme et léger comme s'il eût eu des ailes pour se soutenir. Il s'appuyait avec une agilité merveilleuse sur les moindres aspérités, aux moindres branchages sortis des fentes du rocher. Il atteint la grotte, il s'y élance et tend la main à Maximilien.

« Courage, prince, lui dit-il, MARIE, notre miséricordieuse Reine, intercède pour vous. Buvez

quelques gouttes de ce vin qui vous rendra vos forces, et suivez-moi ! »

La foule n'entendait pas ces paroles, mais elle voyait le jeune montagnard sortir de la grotte tenant Maximilien par la main. Elle pousse des cris de joie, et, elle aussi, crie : « Courage ! courage ! » Le jeune comte, serrant la main de son libérateur, se cramponne à des saillies que son guide lui fait apercevoir et auxquelles il s'étonne de ne pas s'être confié plus tôt. Il le suit suspendu sur l'abîme. Le trajet qu'ils parcourent est si dangereux que la foule anxieuse, frémissante, demeure immobile, n'osant pousser une exclamation, pendant que le clergé et le pieux Evêque prosternés devant le Saint-Sacrement invoquent Dieu, du plus profond de leur cœur.

Parfois le prince et son guide disparaissent un instant, dans quelque anfractuosité des rochers; alors l'émotion redouble, mais bientôt on aperçoit de nouveau Maximilien suivant son guide qui semble se jouer du péril et l'affronte avec une sécurité aussi grande que s'il avait été soutenu par une force surnaturelle. Enfin les voici sur une pente plus douce ; encore quelques instants et ils vont atteindre le bas de la vallée.

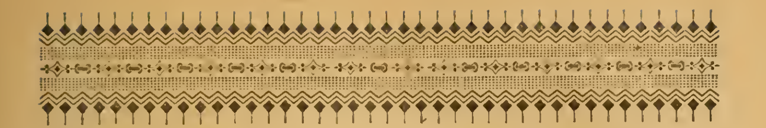
« Sauvé ! il est sauvé ! » s'écrie la foule anxieuse, passant de la crainte la plus vive pour le sort de son prince aimé à une joie non moins

bruyante et animée. Chacun quitte le tertre pour se précipiter dans la vallée. L'Evêque et le clergé y descendent aussi vite que le permet la dignité du Saint-Sacrement qu'ils apportent solennellement. Maximilien est entouré, chacun veut lui baiser les mains, mais il se jette à genoux et remercie avec émotion DIEU qui l'a sauvé, la Vierge MARIE qui a obtenu son salut et tous ces fidèles Tyroliens si préoccupés de son sort. L'Evêque entonne un *Te Deum* en actions de grâces et la foule enthousiaste y répond avec entraînement.

Quand Maximilien se relève, il cherche autour de lui ce guide si habile dont il vient de quitter la main. Il ne l'aperçoit plus. C'est en vain qu'il le réclame et que la foule étonnée de sa disparition répète ses appels. Nul ne le connaissait, nul ne l'a vu se retirer. Qui était-il ? Pourquoi s'est-il soustrait à la reconnaissance du prince et d'un peuple ivre de joie ?...

Après avoir pris quelque nourriture, Maximilien revint avec la foule à Inspruck, en suivant le Saint-Sacrement porté par l'Evêque et le clergé, et il ne rentra au palais qu'après s'être encore prosterné dans la cathédrale, entouré de tout le peuple qu'elle pouvait contenir et y avoir renouvelé solennellement le vœu de construire un Calvaire dans la grotte de Martinswand....

L. d'EZERVILLE.



PROTECTION MIRACULEUSE

PENDANT la terrible conflagration qui a détruit une partie de la ville de Chicago, il s'est passé un incident bien digne d'intérêt. Il est raconté par un pieux jeune homme, dans une lettre à ses parents :

« Le feu venait de gagner une petite église catholique. J'y courus pour sauver ce qu'il me serait possible ; mais le curé était absent, et personne ne voulant me suivre, je pénétrai seul dans l'église, j'allai droit au Tabernacle que j'enfonçai, et en retirai le saint Ciboire plein d'hosties consacrées.

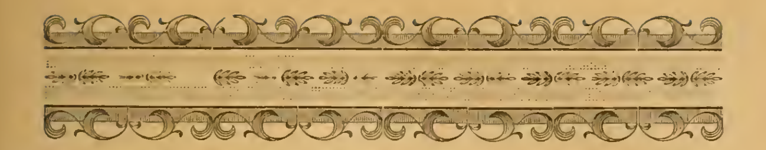
« L'église, bâtie en bois, était située au-dessus de l'école paroissiale.

« Quand je voulus descendre je m'aperçus que le sous-sol et l'escalier étaient en flammes. Comment vous dépeindre ce que j'éprouvai ? Après une fer-

vente prière adressée à Celui que je serrais sur mon cœur, je passai dans la sacristie, j'ouvris une des fenêtres, et me disposai à sauter dans la rue, car c'était le seul moyen de salut qui me restât. Je boutonnai donc soigneusement mon habit sur le précieux dépôt dont j'avais pris la charge, me cramponnai au rebord de la fenêtre, et, appelant Notre-Seigneur à mon aide, je me laissai tomber d'une hauteur de vingt-deux pieds anglais sans aucun accident sérieux. Arrivé chez moi, j'enfermai le saint Ciboire dans ma malle, où il resta toute la nuit, car ce ne fut que le lendemain matin que je pus faire venir un prêtre pour transporter les saintes Espèces dans une des églises épargnées.

« Je crois fermement que c'est à la présence de l'Hôte divin que notre rue tout entière doit sa préservation ; tout le monde la considère comme miraculeuse. Quant à moi, je m'aperçus que mes cheveux et mes vêtements avaient été atteints par le feu, mais, grâces à Dieu, j'ai échappé à tous les autres dangers. »





GUÉRISON MIRACULEUSE

I

Ma sœur Gorgonie, dit saint Grégoire de Nazianze, dans le panégyrique de cette sainte, était frappée d'une maladie mortelle. Les hommes versés dans l'art de guérir n'avaient plus d'espérance. Alors cette sœur bien-aimée se lève au milieu de la nuit, puis se rend à l'église. Là, prosternée devant le Tabernacle où repose Notre-Seigneur Jésus-Christ par amour pour nous, elle lui représente et ses bontés et ses bienfaits et les prodiges de sa charité. « Autrefois, lui « disait-elle, une pauvre femme, travaillée par « une cruelle maladie, touche le bord de votre « robe, et, à l'instant même, elle est guérie. Quoi « donc, Seigneur Jésus, votre bras serait-il rac- « courci ? Votre Corps tout entier aurait-il donc

« moins d'efficacité que le bord de votre robe !
« Vous qui vous laissâtes attendrir à la voix de la
« pauvre Chananéenne, Seigneur JÉSUS, seriez-
« vous donc insensible à ma prière ? Votre bonté,
« votre tendresse si compatissante ne vous por-
« terait donc plus à soulager les infirmes ? l'infi-
« nité de votre puissance, de votre bonté et de
« votre amour recevrait-elle des bornes ?

« Me voilà humblement prosternée aux pieds
« de votre inépuisable miséricorde, en présence
« de ce Tabernacle où vous avez établi votre de-
« meure dans l'excès de votre amour pour les
« enfants des hommes. Eh bien ! je fais vœu de ne
« point me relever que vous ne m'ayez guérie. »

« Ainsi parla Gorgonie, et cette prière, modèle de la foi et de la confiance qui devraient animer toutes les nôtres, fut à l'instant exaucée : elle se releva. elle était guérie. »

Le même saint Grégoire de Nazianze nous apprend encore que son père, âgé de cent ans et réduit à une grande faiblesse par suite de cet âge avancé, avait une telle foi dans l'adorable EUCHARISTIE qu'il retrouvait des forces à son approche. Dès qu'il arrivait au pied de l'autel pour célébrer les saints mystères (il était prêtre), toutes ses infirmités disparaissaient miraculeusement, tant l'amour agissait sur lui.

Saint Jean Chrysostome assure que de son

temps les malades qui recevaient l'onction de l'huile qui brûlait devant le Saint-Sacrement étaient guéris de leurs maladies. — Ne voit-on pas fréquemment des effets analogues de nos jours chez plusieurs malades, abandonnés des médecins, à qui l'application du sacrement de l'Extrême-Onction et la réception du sacré Viatique rendent la vie du corps aussi bien que celle de l'âme ?

II

Mgr de Ségur raconte les traits suivants :

En 1860, un de mes amis, chrétien aussi fervent que magistrat distingué, vint me prier de voir un de ses enfants âgé de onze ans, que la maladie retenait au lit depuis plusieurs semaines, et que dévorait une fièvre ardente.

— J'ai l'âme navrée, me dit le bon père ; les deux meilleurs médecins de Paris viennent de nous déclarer que le mal est sans remède. Mon pauvre enfant a des tubercules dans les intestins; ils sont ouverts, et il ne nous reste plus qu'à nous résigner. Venez aider mon enfant à mourir. Il paraît que cela presse. Je voudrais qu'il pût faire sa première Communion avant de nous quitter.

Je me rendis aussitôt auprès du cher petit

malade. Sa maigreur et sa faiblesse étaient extrêmes. Il était heureusement fort bien instruit de sa religion, et en trois ou quatre jours il fut suffisamment préparé : en pareil cas c'est au cœur que le bon DIEU regarde. Je pus donc donner en viatique la très sainte Communion à ce pieux enfant. Toute sa famille était agenouillée autour de son lit. Il reçut Notre-Seigneur avec une simplicité et une ferveur angéliques.

Chose admirable et absolument inexplicable ! la fièvre était tombée : elle avait fui devant l'EUCHARISTIE.

Le lendemain, le médecin arriva : c'était un digne homme tout dévoué à la famille, mais rien moins que chrétien. Il constate la disparition de la fièvre ; il n'y comprend rien. Il revient le jour suivant : pas de fièvre, plus de douleurs. « Il faut profiter de cet état, dit-il aux parents, et frapper un coup décisif. » La mère veut s'y opposer. « C'est DIEU qui nous l'a guéri, dit-elle, laissons faire DIEU. » Mais le docteur insiste : le père n'ose prendre la responsabilité de la résistance, et la potion prescrite est donnée. A peine est-elle avalée que la fièvre revient avec toute son intensité. La mère se désole : « Vous avez manqué de foi ! » dit-elle à son mari.

Celui-ci, qui n'en manquait pas, vint me conter sa peine. « Le remède est encore là, lui répondis-

je. Ayons confiance en Notre-Seigneur. Priez bien tous. A demain, j'irai de nouveau porter la sainte Communion à notre petit malade. »

Et le lendemain, après la communion, la fièvre le quitta comme la première fois. A partir de ce moment, la convalescence commença pour ne plus s'interrompre ; elle fut longue, mais consolée chaque semaine et consolidée par la visite Eucharistique du bon Dieu. Aujourd'hui, le bon enfant est devenu un brave et digne jeune homme d'une santé robuste, d'une piété fervente, d'une charmante candeur.

*
* *

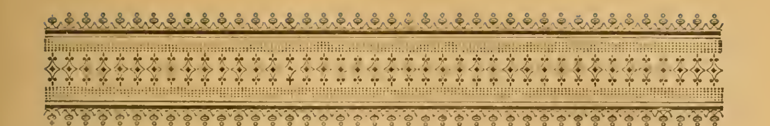
Au mois de mai 1869, une consolation non moins extraordinaire a été accordée à une pieuse jeune fille, absolument condamnée par la faculté. Elle était atteinte d'un mal interne tellement grave que le médecin en chef de l'hôpital où on l'avait portée fit avertir deux autres grands médecins pour constater, disait-il, un cas dont il n'avait encore rencontré qu'un seul exemple dans sa longue carrière médicale. La pauvre Marie, (c'était le nom de la jeune fille) souffrait d'atroces douleurs ; mais sa foi, sa piété profonde dominaient le mal, et en dehors des crises où elle n'était vraiment plus maîtresse d'elle-même, elle

étonnait tout le monde par son courage et sa parfaite résignation. On lui fit sans succès plusieurs opérations très douloureuses. Le médecin la déclara perdue sans ressources. On ne lui donnait plus d'autres remèdes que certains petits calmants qui ne la calmaient pas.

Un beau jour elle se sentit comme inspirée de se vouer au Sacré-Cœur de Jésus, et de faire en son honneur un double vœu, si le bon Dieu daignait la guérir : d'abord vœu de chasteté perpétuelle ; puis vœu de se faire religieuse hospitalière. Elle m'en parla, je lui dis de suivre son inspiration, et de faire son double vœu en communiant le lendemain.

Je retournai la voir quelques heures après qu'elle eut communié. « Oh ! mon Père, s'écria-t-elle, quel bonheur ! quelle grâce ! Depuis mon vœu, je ne souffre plus. Le docteur vient de passer : il était tout ébahi de ma bonne mine et n'a pu s'empêcher de dire à la Sœur : « Que s'est-il donc passé ? » Moi qui le savais, j'avais envie de rire. Un meilleur médecin que lui m'a guérie. »

Et en effet, cinq ou six jours plus tard, la bonne Marie commençait à se lever, et au bout d'un mois, elle put rentrer chez sa mère et préparer avec elle son petit trousseau de novice. Elle a pris le voile et actuellement elle soigne les pauvres malades avec un dévouement égal à sa parfaite santé.



Une Grâce obtenue devant le S.-Sacrement.

LOUISE N..., née et élevée à Lyon, était atteinte depuis près de trois mois d'une grave affection aux yeux qui la privait complètement de leur usage. L'œil droit, violemment fermé, ne laissait qu'une issue à une humeur âcre et continue. L'œil gauche, injecté de sang, couvert de taches livides, ne s'apercevait plus de la lumière que par une impression de répulsion et de vive souffrance. Des maux de tête excessifs et persévérants, une sensation douloureuse et générale qui ébranlait tout l'organisme, la jetaient dans une profonde démoralisation contrastant tout à fait avec la sérénité douce et communicative qui caractérisait sa santé. Une pénible inquiétude tourmentait sa famille, et la science elle-même alarmée n'osait plus affirmer une guérison qu'elle ne pouvait plus garantir.

Louise avait reçu une éducation de foi et de



piété dans une famille profondément chrétienne, et ne demandant de félicité que celle qui vient de la fidélité à la vérité et à la justice de l'Evangile. L'enfant y avait puisé l'heureux sentiment du devoir, le goût et le prosélytisme du bien. Au pensionnat, elle avait consolé ses maîtresses, édifié ses compagnes ; il lui fut cruel de le voir se fermer indéfiniment pour elle, à cause de ses souffrances et de sa privation de la vue. Dans les premiers moments du mal elle avait été amenée par les siens au pèlerinage aimé de Val-Fleury, afin d'y invoquer la *Santé des infirmes*, la Mère de Dieu et des hommes ; mais la pauvre enfant n'y éprouva qu'un soulagement passager : la divine Mère voulait laisser à son Fils tout l'honneur de sa guérison.

Ses parents connaissaient et fréquentaient souvent, en se dérobant à la servitude de leur commerce, l'humble et pauvre chapelle de l'Adoration Réparatrice de la rue Tramassac ; c'était là qu'ils venaient chercher consolation et appui pour tous leurs intérêts de famille et de vie.

La mère de Louise s'y sentit portée à faire une neuvaine de prières et de communions. Celui qui était venu guérir toutes les infirmités n'était-il pas là toujours le divin Sauveur de l'Evangile ?... Pendant neuf jours, au milieu des rigueurs de la saison, et quoique éprouvée elle-même dans sa

santé, agenouillée au pied de l'Autel et de la Table sainte, elle persévéra à solliciter la faveur désirée par sa tendresse maternelle.

Pourtant le mal de l'enfant augmentait, et avec lui les appréhensions du médecin assidu qui la visitait.

Il ordonna des remèdes plus énergiques. La mère les écarta secrètement avec courage, restant seule en face du Médecin céleste, et ne voulant que de lui la guérison de sa fille...

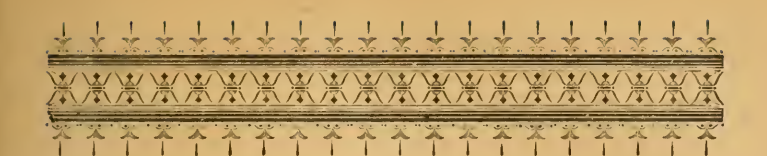
Le dernier jour de sa neuvaine, elle avait amené avec elle la pauvre petite aveugle. Quand elle se fut relevée de la Table sainte, apercevant un prêtre au confessionnal, elle lui conduisit sa fille par la main; et, quoique la Messe fût achevée, elle eut le bonheur inattendu de la voir communier après elle. Ces deux rassasiées de Jésus-Christ quittèrent son sanctuaire emportant sa grâce intérieure et avec elle le vif espoir d'une autre grâce qui en serait le signe visible.

Ce jour même, la mère avait le bonheur de voir les yeux de sa fille s'ouvrir sur elle tout rayonnants de santé, de joie et de reconnaissance. L'enfant, au grand étonnement du médecin et de ceux qui l'avaient vue, était rendue à toutes les conditions heureuses et bénies de la vie.

Laissons la mère exhaler elle-même sa reconnaissance :

Crier vers vous dans la détresse,
Seigneur, toujours c'est obtenir;
Je vous disais, priant sans cesse :
Mon Dieu, si vous voulez, vous pouvez la guérir,
Et, de son œil éteint soulevant la paupière,
Au front de mon enfant faire briller la joie.
Lumière de lumière,
Ah ! faites qu'elle voie !
Et neuf jours, et neuf fois, à la chapelle sainte
En suppliant je vins, Seigneur ;
Vous ne fûtes point sourd à ma timide plainte,
Et vous comptiez les soupirs de mon cœur.
Là rayonnait l'Hostie
Et son regard si doux.
Divine Eucharistie,
Je m'abîmais en vous !
S'abîmer devant vous, c'est plus que l'espérance :
C'est déjà posséder, jouir ;
C'est s'enivrer de confiance :
De foi, d'amour, c'est se nourrir.
Ma fille s'inclinait comme une fleur dans l'ombre,
Son regard s'éteignait dans un nuage sombre ;
Cependant l'Hostie au saint lieu
Répandait ses rayons de feu.
Mon Dieu, laissez-lui voir vos merveilleux spectacles,
Dans leur splendeur vos tabernacles,
La rose aux doux parfums qui vient y refleurir,
Comme une âme de bienheureuse
Qui, loin de vous, ne saurait être heureuse,
Et cherche vos regards pour vivre et pour mourir ;
Laissez-lui voir l'encens qui monte et s'évapore
Avec la prière des saints,
Et la flamme qui brûle, et nuit et jour adore
Votre grandeur, ô Saint des saints !
Et, prenant de l'autel l'huile pure, odorante,
De ma fille j'oignis la paupière brûlante ;
Mais le tendre Jésus lui-même y mit son doigt,
Car le neuvième jour l'enfant disait : « Je vois !... »

L'abbé Genthon, *Aumônier de l'Adoration Réparatrice.*



Le Saint Sacrifice de la Messe

Saint Grégoire le Grand dit qu'un homme, ayant été pris par des corsaires et emmené dans un pays fort éloigné, y demeura longtemps captif, sans qu'on eût de ses nouvelles.

Sa femme, le croyant mort, faisait dire des Messes toutes les semaines pour le salut de son âme. Or, il arrivait que toutes les fois qu'on disait la Messe pour lui, il se trouvait délivré des fers qu'il avait aux pieds et aux mains.

Il vint enfin à sortir de captivité, et retourna chez lui.

Comme il racontait entre autres choses à sa femme, qu'à certaines heures ses fers tombaient miraculeusement d'eux-mêmes, elle se mit à faire la supputation du temps et des jours, et elle trouva que cela était arrivé justement toutes les

fois qu'elle avait fait dire la Messe pour lui. « Et vous pouvez juger de là, ajoute le Saint, quelle vertu le saint sacrifice de la Messe doit avoir pour la délivrance des âmes ! »

*
* *

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, n'omettait jamais, malgré ses nombreuses occupations, d'assister à la Messe tous les jours. Une fois, pendant qu'il assistait au très saint sacrifice, un officier de la cour vint lui dire que le roi réclamait sa présence pour une affaire très importante. Le chancelier répondit :

— Encore un peu de patience ; je dois auparavant présenter mes hommages à un Souverain plus élevé ; il faut que je reste jusqu'à la fin à l'audience du Roi du ciel.

Il ne croyait pas qu'il fût humiliant pour sa haute dignité de servir la Messe. A ceux qui lui en faisaient un sujet de reproches, sous prétexte qu'il manquait aux bienséances de sa position, il répondait :

— Je suis honoré de pouvoir rendre ce faible service au plus grand des Souverains.

*
* *

Il y a quelques années, un curé du diocèse de Bourges, épuisé par les fatigues de son saint

ministère, s'était résolu d'aller à Paris consulter un médecin très célèbre et, ce qui ne gâte rien, aussi versé dans les choses de DIEU que dans celles de son art.

— Monsieur le curé, lui dit le bon docteur après l'avoir interrogé, examiné, sondé, ausculté, monsieur le curé, c'est grave. Vous avez besoin de ménagements extrêmes et d'un repos absolu. Je vous interdis donc toutes les fonctions du ministère pendant la durée du traitement.

— Est-ce que vous me défendez aussi de dire la sainte Messe ? réplique le bon prêtre alarmé.

— Oh ! la Messe...non, non, monsieur le curé : la France en a trop besoin...

*
* *

On disait à un Missionnaire épuisé de fatigues et se soutenant à peine :

— Si le médecin connaissait votre état, il vous défendrait de dire la Messe.

— Ah ! reprit le saint prêtre, si le médecin savait ce que c'est qu'une Messe, comme il m'exhorterait à la dire !...

*
* *

On offrait à un zouave pontifical, blessé à Mentana, de le porter dans le palais d'une dame

romaine qui lui offrait, jusqu'à parfaite guérison, la plus douce hospitalité.

— Aurai-je la Messe tous les jours ? répond le soldat.

— Non, mais vous serez chez de bons chrétiens et bien soigné.

— Merci, c'est inutile. Je préfère une salle d'hôpital où je pourrai chaque jour entendre la sainte Messe.

*
* *

Un premier communiant, dont les parents ne pratiquaient pas, sortait de grand matin.

— D'où viens-tu ? dit la mère.

— De l'église.

— Quoi faire ?

— Hier j'ai entendu la Messe pour mon père ; aujourd'hui, pour vous...

Le dimanche suivant, chacun l'entendit pour soi ; et l'enfant et les parents furent heureux.





Le Sang Précieux

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

NOUS n'avons pas besoin d'avoir vécu il y a dix-huit cents ans pour trouver le Sang précieux de JÉSUS et l'adorer. Un article de notre foi, dit le P. Faber, nous fait tellement tressaillir d'amour, qu'il nous semble parfois que nous ne pouvons supporter les ardeurs du feu qui brûle au dedans de nos cœurs.

Lorsque le calice est élevé au-dessus de l'autel, le Sang de JÉSUS y est dans toute sa plénitude, glorifié et battant des pulsations de sa véritable vie humaine. Le Sang qui a coulé autrefois dans la grotte du Jardin des Oliviers, qui s'est coagulé sous les fouets et sous les verges de la flagellation, qui a laissé des taches sur la couronne d'épines,

qui a arrosé le bois de la croix, le Sang qui, la nuit du vendredi, a été répandu avec prodigalité, ce même Sang est vivant dans le calice, uni à la personne du Verbe Eternel, pour être adoré par nous dans le plus profond anéantissement de nos corps et de nos âmes.

Les rayons du soleil levant pénètrent dans l'église à travers les vitraux ; ils tombent un instant sur le calice découvert, et leur lumière laisse ses reflets timides et sans cesse agités s'y jouer comme parmi des pierres précieuses ; les yeux du prêtre s'arrêtent sur ce spectacle, et il semble que cette lumière rejaillisse jusque dans son cœur, fortifie sa foi et enflamme son amour.

Eh bien ! dans cette coupe, sous ces rayons mystérieux, c'est le Sang de Dieu, le véritable Sang vivant dont les premières sources ont été dans le Cœur Immaculé de Marie. Lorsque le Saint-Sacrement est déposé sur votre langue, dans ce moment, dans cet acte que les anges de Dieu, malgré leur grandeur, ne contemplent qu'avec un saint tremblement, c'est encore le Sang de Jésus qui circule dans l'Hostie, avec toute l'abondance de sa vie glorieuse. Il voile sous le mystère du Sacrement cette lumière radieuse qui, en ce moment-là même, éclaire toute l'étendue des cieux, avec une magnificence de splendeur que ne pourrait atteindre l'éclat d'un million de soleils.

Vous ne sentez pas la force de sa vie immortelle. Si vous la sentiez, vous pourriez à peine vivre vous-même : une sainte terreur détruirait en vous la vie. Mais, dans cette HOSTIE adorable, il y a toute la plénitude du précieux Sang, le Sang de la Passion : le Sang qui a été versé, puis repris par le Sauveur.





LE SACRISTAIN IMPROVISÉ

L'ABBÉ X***, vicaire à Z***, fut, un de ces derniers dimanches, fort embarrassé. Au moment où il allait commencer sa messe, une messe très matinale, à laquelle n'assistaient guère que quelques ouvriers, des domestiques et des servantes, le sacristain fut obligé d'accompagner M. le Curé auprès d'un malade qui demandait les sacrements.

Que faire ? Aucun employé de l'église ne pouvait être rendu avant une grosse demi-heure. L'assistance aurait-elle la patience d'attendre ? C'était fort douteux.

Pendant que le vicaire faisait ces réflexions, ses regards s'arrêtèrent sur un groupe de vingt-cinq à trente hommes.

« Pourquoi, pensa-t-il, n'y aurait-il pas là

quelque honnête ouvrier, ancien élève des Frères, sachant servir la messe ? Après tout, je ne risque rien de m'informer :

« Mes Frères, dit-il, vous voyez que je ne puis « commencer la messe, parce qu'il n'y a per- « sonne pour y répondre. Si quelqu'un d'entre « vous pouvait le faire, il me rendrait service « et à l'assistance aussi. »

Nul ne bougea dans le groupe ; mais un grand et beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui se tenait au fond de l'église, quitta sa place, traversa la nef dans toute sa longueur, vint au pied de l'autel, s'agenouilla sur le dernier degré, agita la sonnette et se mit à répondre au prêtre, comme eût pu le faire le meilleur sacristain.

Je doute même qu'aucun sacristain prononce le latin avec cette pureté et cette netteté, et qu'il montre autant de piété et de recueillement.

La Messe finie, le jeune homme accompagna le prêtre à la sacristie, et se retira si promptement que M. le Vicaire n'eut pas le temps de placer un mot de remerciement.

Dans la soirée du même jour, l'abbé X***, passant, avec un laïque de ses amis, dans la rue, reconnut son servant de messe du matin.

— Connaissez-vous ce jeune homme ? dit-il à son compagnon.

— Certainement. C'est M. T****, le fils du plus

riche manufacturier de Roubaix. Il est de passage dans notre ville. Je l'ai vu hier, pour affaires : c'est un jeune homme sérieux, aimable, charmant enfin. Il paraît qu'il s'est conduit admirablement dans la dernière guerre. On le dit, en outre, aimé de tous les ouvriers de son père, — une chose rare par le temps qui court.

— Vous pouvez, à toutes les perfections de T***, ajouter qu'il est un des meilleurs servants de messe que j'aie rencontrés.

Et l'abbé X*** raconta la scène de l'église.

— Hum ! fit son compagnon, je m'explique maintenant que ce jeune homme soit si accompli : il est pieux, et *la piété est utile à tout*.





Une Page du Père Lacordaire.

COMME il y a un pain de la nature, il y a un pain de la grâce ; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle.

Je crois à JÉSUS-CHRIST quand il me dit : *Je suis venu pour leur donner la vie*. Et j'y crois encore quand il me dit : *Je suis le pain vivant descendu du ciel* ?

J'ouvrirai ma bouche, et j'y recevrai ce pain céleste sans m'étonner ; car de quoi m'étonnerais-je ? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel préparé d'avance pour de sublimes opérations ? Est-ce que mon âme ne l'habite point ? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes, avec le flot sacré de la parole ? Pourquoi la chair transfigurée de l'Homme-DIEU ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de Lui.

O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a fait, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrasement substantiel qui se consommera dans l'Eternité ! Ouvre-toi pour manger la chair du Fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à ce festin.

Il n'en a point eu peur, il lui a plu d'être hardi dans ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous rassurer par l'effrayante nudité de son langage. Il nous a dit : *Mangez et buvez ; mangez ma chair, buvez mon sang.*

Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre ?* s'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le revoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse ni à leur trahison : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu avait dit : Ceci est mon corps. Le genre humain a mangé, en adorant, sa nourriture ; il a bu, en adorant, son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité.



La Sainte Communion

Oh ! si je n'avais pas ma chère Eucharistie,
Cet exil ne serait qu'une obscure prison ;
Mais quand mon œil se fixe au soleil de l'Hostie,
La clarté se répand sur tout mon horizon.

Mon Dieu, tu le sais bien : sans toi, ce cœur est vide,
Toi seul peux le remplir et je ne veux que toi ;
Dégoûté de la terre et de toi seul avide,
C'est à toi que je monte et je t'appelle à moi.

Etre aimé de Jésus, de ce Cœur dont l'essence
Est l'amour qui s'épanche en torrents de bonté,
Cœur si vaste et si fort, que sa toute-puissance
Dépasse l'idéal par la réalité !

Le recevoir vivant dans ma poitrine heureuse,
Sentir son Cœur de feu se jeter dans le mien,
Et mon cœur, dans l'élan de l'extase amoureuse
Se détacher de moi, se perdre dans le sien !

Quel rêve, et c'est ma vie ! Avec la douce aurore,
Chaque jour ce bonheur pour moi vient rayonner ;
Il est là qui m'attend, quelques moments encore,
Je vais être à Jésus, Jésus va se donner !...

(Semaine catholique de Lyon.)



LE PREMIER MARTYR DE L'EUCHARISTIE

Plusieurs connaissent l'histoire du jeune Tarcisius, chargé de la sainte mission de porter le Pain de vie aux confesseurs de la foi. Elle a été racontée d'une manière si touchante par l'auteur de *Fabiola,* que nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reproduire son intéressant récit :

« Le pain sacré était prêt : l'officiant, du haut de l'autel sur lequel était placé le ciboire, se retourna pour voir lequel des assistants conviendrait le mieux à la mission sainte qu'il lui réservait. Avant que personne eût eu le temps de s'offrir, le jeune acolyte Tarcisius s'avança et alla s'agenouiller devant lui. Ses mains étendues en avant, prêtes à recevoir le dépôt sacré, le regard qui illuminait sa belle figure, innocente

et candide comme celle d'un ange, semblaient parler pour lui et réclamer la préférence.

— « Tu es trop jeune, mon enfant, dit le bon prêtre ému d'admiration à la vue du touchant tableau qui s'offrait à lui.

— « Ma jeunesse, saint Père, sera ma meilleure protection. Oh ! ne me refusez pas cet immense bonheur !

« Et des larmes brillaient dans les yeux de l'enfant, et ses joues s'empourpraient d'une émotion modeste, en disant ces paroles. Et il étendit de nouveau ses mains vers le prêtre, et le supplia d'un ton si plein de ferveur et de courage que le saint homme ne put résister. — Il prit le sacrement du divin mystère, l'enveloppa respectueusement dans un linge blanc, le couvrit d'une seconde enveloppe et le remit entre les mains de l'enfant, en disant :

— « Souviens-toi, Tarcisius, qu'un céleste trésor est confié à tes faibles soins. Evite les endroits publics trop tumultueux et n'oublie pas que les choses saintes ne doivent point être jetées aux pourceaux. Tu garderas avec fidélité ces dons sacrés de Dieu.

— « Je périrai plutôt que de les livrer, répondit le pieux jeune homme, en plaçant le céleste dépôt dans le haut de sa tunique.

« Et, d'un air recueilli, il partit pour accom-

plir sa mission. On pouvait voir sur sa physionomie l'expression d'une gravité au-dessus de son âge, quand il traversait d'un pas léger les rues de la ville (de Rome), mettant un soin égal à éviter les places trop populeuses et les rues mal famées.

« Comme il approchait de la porte d'une vaste maison, la maîtresse du logis, riche matrone sans enfants, le vit venir, et fut frappée de la douceur et de la beauté de ses traits. Et il était beau à voir, en effet, marchant rapidement, les bras croisés sur sa poitrine.

— « Arrête un instant, mon enfant, dit-elle en se plaçant sur son chemin ; dis-moi ton nom et apprends-moi où demeurent tes parents.

— « Je me nomme Tarcisius ; je suis orphelin, répondit-il en levant les yeux avec un sourire, et je n'ai pas de demeure si ce n'est un endroit qu'il ne vous serait peut-être pas agréable d'entendre nommer.

— « Alors entre dans ma maison, et prends-y quelque repos ; je désire te parler. Oh ! si j'avais un enfant comme toi !

— « Pas maintenant, noble Dame, je ne puis entrer maintenant. On m'a confié l'accomplissement d'un devoir sacré et solennel, et je ne puis différer un moment de le remplir.

— « Alors promets-moi au moins de venir me voir demain ; cette demeure est la mienne.

— « Si je vis demain, je viendrai, dit l'enfant avec un regard inspiré qui le faisait ressembler à un messager de l'autre monde.

« Puis il s'éloigna. Pendant assez longtemps la dame le regarda s'éloigner, et, après quelque hésitation, elle se décida à le suivre. Mais bientôt elle entendit un grand tumulte, accompagné de cris horribles qui la glacèrent d'épouvante ; elle s'arrêta... les cris cessèrent, et elle continua sa route.

« Cependant Tarcisius, l'esprit préoccupé de pensées plus élevées que celles d'être un jour l'héritier de cette noble matrone, marchait en hâte vers la prison ; pour y arriver il avait à traverser une grande place, où des enfants, échappés d'une école voisine, commençaient leurs jeux.

— « Il nous manque quelqu'un pour notre partie ; comment allons-nous faire ? venait de dire le chef de la bande.

— « Voilà justement notre affaire ! s'écria un autre ; voici venir Tarcisius, que je n'ai pas vu depuis un siècle. C'est un bon garçon, très habile à toutes sortes de jeux. Viens donc. Tarcisius, cria-t-il, en l'arrêtant par le bras, où donc cours-tu si vite ? Viens jouer avec nous, viens ; tu seras bien gentil.

— « Je ne puis pas en ce moment, Pétilius ;

en vérité, je ne puis pas. Je suis chargé d'une commission très importante.

— « Bah ! il n'y a pas de commission qui tienne ! cria celui qui avait parlé le premier, grand et fort garçon qui avait l'air et les traits d'un rustre. N'essaie pas de résister, car je ne le souffrirais point. Ainsi, viens vite.

— « Je vous en prie, dit le pauvre enfant d'un ton suppliant, je vous en prie, ne me retenez pas !

— « Je n'écoute rien, répliqua l'autre. Mais, voyons, que caches-tu là si soigneusement dans ta poitrine ? une lettre, je suppose ; eh bien ! elle ne s'envolera pas pour être un instant hors de son nid. Donne-la moi, je la mettrai en sûreté pendant que nous jouerons.

« Et il tendit la main pour s'emparer du dépôt sacré que l'enfant portait sur sa poitrine.

— « Jamais ! jamais ! répondit l'enfant, en levant ses regards vers le ciel.

— « Je veux voir cela, dit l'autre, en insistant brutalement ; je veux savoir ce que c'est que ce merveilleux secret.

« Et il se mit à pousser violemment l'enfant en lui tirant le bras pour lui faire lâcher prise. Une foule d'hommes du voisinage se rassemblèrent autour d'eux, tous demandant avec curiosité de quoi il s'agissait. Ils voyaient un enfant qui, les bras croisés sur sa poitrine, semblait

doué d'une force surnaturelle, car il résistait énergiquement à tous les efforts d'un garçon plus grand et plus fort que lui et qui cherchait à lui faire livrer le secret du message dont il était porteur. Les coups de poing, les soufflets et les violences de toute nature semblaient n'avoir sur lui aucun effet. Il les supportait sans murmurer, sans tenter d'y répondre, et rassemblait tous ses efforts pour défendre son dépôt sacré.

— « Qu'est-ce ? que peut être cela ? se demandaient-ils les uns aux autres.

« Et nul ne pouvait répondre, quand, par hasard, Fulvius vint à passer. Voyant ce rassemblement, il s'en approcha, et reconnut tout d'abord Tarcisius pour l'avoir vu pendant l'ordination. Sa mise et son air distingué lui ayant attiré les questions de la foule, il répondit d'un ton dédaigneux et en tournant sur le talon : « Ce que c'est ? C'est un âne chrétien qui porte des reliques. »

« Ces paroles suffirent. Fulvius dédaignait pour son propre compte une proie si mince, mais il ne savait que trop l'effet que devaient produire ses paroles. La curiosité païenne, désireuse de voir les mystères des chrétiens pour les violer et les insulter, était éveillée, et un cri général s'éleva, réclamant avec toutes sortes de menaces le dépôt dont Tarcisius était chargé.

— « Jamais ! jamais qu'avec ma vie ! se bornait à répondre l'enfant.

« Un coup de poing terrible lui fut asséné sur la tête par un gigantesque forgeron ; l'enfant en fut étourdi, et le sang s'échappa de la blessure.

« Un second coup, puis un troisième suivirent, puis d'autres encore, tant qu'à la fin, le malheureux enfant, tout meurtri, mais tenant toujours ses bras croisés sur sa poitrine, tomba anéanti sur le sol.

« La foule aussitôt se rua sur lui, et vingt bras s'étendaient pour lui arracher le céleste dépôt, quand tout à coup les lâches assaillants se sentirent repoussés de droite et de gauche par un bras d'une force herculéenne. Les uns s'en vont rouler jusqu'à l'extrémité de la place, les autres demeurent étourdis au même endroit sans savoir ce qui leur arrive, et le reste se retire devant un officier à la taille athlétique, auteur de tout ce désordre. Quand la place eut été déblayée, l'officier s'agenouilla auprès de la victime, presque évanouie, et, les larmes aux yeux, la souleva doucement, avec les tendres soins qu'une mère eût pu mettre ; puis il demanda d'une voix douce :

— « Souffrez-vous beaucoup, Tarcisius ?

— « Ne vous occupez pas de moi, Quadratus, dit l'enfant, en ouvrant les yeux avec un sourire :

c'est que je porte sur moi les divins mystères ; prenez-en soin, vous.

« Le soldat souleva l'enfant dans ses bras avec un respect qui témoignait que ce n'était pas seulement la douce victime d'un héroïque sacrifice, le corps d'un martyr qu'il portait, mais le vrai Roi et Seigneur des martyrs, et la divine Victime de la rédemption éternelle. La tête de l'enfant reposait avec un abandon plein de confiance sur les robustes épaules du soldat, mais ses mains et ses bras restaient croisés sur sa poitrine pour veiller jusqu'au bout sur le trésor qui lui était confié. Le brave Quadratus ne sentait pas le poids du double et saint fardeau qu'il portait. Personne n'osa l'arrêter ; mais, à quelques pas de là, il rencontra une dame qui fixa sur lui des yeux pleins d'étonnement et d'effroi. Elle s'approcha, et vint regarder l'enfant de plus près :

— « Est-il possible ? s'écria-t-elle avec terreur, est-ce là Tarcisius que j'ai rencontré il n'y a qu'un moment, si jeune et si beau ? Qui donc l'a mis dans un pareil état ?

— « Madame, répondit Quadratus, ils l'ont assassiné parce qu'il est chrétien.

« La dame attacha pendant quelques instants son regard sur le visage pâle de l'enfant. Celui-ci ouvrit les yeux, la vit, sourit et expira. Mais ce regard fit entrer dans le cœur de la noble femme

le rayon de la foi ; elle s'empressa d'embrasser la religion chrétienne.

« Le vénérable Prêtre Dyonisius ne put retenir les larmes qui voilèrent ses yeux, lorsque, en écartant les mains de l'enfant, il découvrit sur sa poitrine, intact et inviolé, le dépôt glorieux, le Saint des saints. Il lui sembla que la victime ressemblait bien plus à un ange, endormi comme il l'était du sommeil des martyrs, que lorsqu'il était plein de vie une heure auparavant. Quadratus le porta lui-même dans le cimetière de Callistus, où il fut enterré en présence des plus anciens dans la foi, qui pleuraient d'admiration : et, par la suite, le saint pape Damase composa pour lui une épitaphe qu'il est impossible de lire sans être convaincu que la croyance en la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans la divine EUCHARISTIE était alors aussi générale et aussi ferme que de nos jours :

« *Tarcisium sanctum Christi Sacramenta gerentem,*
Cum male sana manus peteret vulgare profanis,
Ipse animam potius voluit dimittere cæsus,
Prodere quam canibus rabidis cœlestia membra.

« Voici la traduction :

« Tarcisius, enfant, portait l'EUCHARISTIE ;
Les païens y voulaient jeter un œil impie ;
Il aima mieux mourir sous leurs coups déchiré
Que de livrer du CHRIST le Corps si vénéré. »

(La fête de ce martyr est mentionnée au 15 août.)



Les Épouses de l'Agneau

~~~~:⟡:~~~~

En l'office de sainte Agnès, Rome chante le doux panégyrique écrit par saint Ambroise au livre de la Virginité. Quelles fleurs plus sereines lui eussent pu fournir un miel plus pur ?

« Agnès avait treize ans quand elle souffrit le martyre. La tyrannie n'épargne pas un âge si tendre, la foi trouve de tels témoins. A cet âge, la jeune fille tremble au regard irrité de sa mère ; une piqûre d'aiguille la fait pleurer. Intrépide, Agnès affronte le glaive. Elle n'est pas mûre pour le combat et déjà elle est capable de la couronne. On veut la contraindre d'allumer la torche aux autels d'un Dieu sacrilège ; elle répond : « Ce ne sont point ces flambeaux que portent les « vierges du Christ. Votre feu éteint la foi ; « votre flamme éteint la lumière. Que mon sang « éteigne vos brasiers ! » Avant de recevoir le
~~~~

coup, elle s'enferme de ses vêtements. Elle est morte et la pudeur veille encore ; elle est tombée à genoux et sa main voile son visage. »

Après saint Ambroise, écoutons Prudence :

« Son âme brillante s'élance libre à travers les airs ; un groupe d'anges l'accompagne sur le sentier lumineux. Le Dieu du ciel vient au-devant de la martyre, et ceint de deux couronnes son chaste front ; sur l'une et sur l'autre un chiffre de lumière exprime mystérieusement la perfection des mérites qu'Agnès a conquis. »

Lorsque Agnès eut reçu la couronne, ses parents relevèrent son corps et l'emportèrent, disent les Actes, *cum omni gaudio,* en toute joie, dans un de leurs domaines sur la voie Nomentane. Là ils l'ensevelirent.

En ce même lieu, Emérentienne, sœur de lait d'Agnès, non encore baptisée, reçut le martyre. Emérentienne priait sur le tombeau. Les païens la surprirent, et, ne pouvant lui faire renier Dieu, ils la tuèrent.

Le huitième jour après ce martyre, revenus à ce tombeau deux fois saint, où l'on pouvait rencontrer la mort, mais cette mort qui est la porte assurée de la vraie vie, les parents d'Agnès priaient et pleuraient. Agnès leur apparut, revêtue de lumière, entourée de vierges éblouissantes comme elle. A sa droite était un agneau d'une

blancheur éclatante. Elle leur dit : « Ne pleurez plus. Celui que j'ai uniquement aimé sur la terre, je vis auprès de lui dans le ciel. »

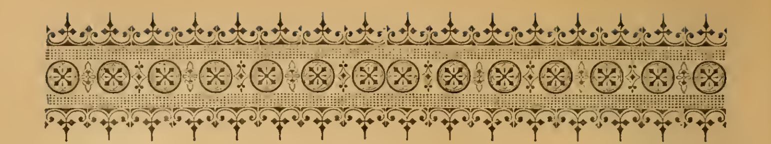
La basilique de Sainte-Agnès fut élevée par Constantin, à la prière de sa fille Constance, qui reçut le baptême près de là. Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis qu'Agnès avait été condamnée à l'infamie et à la mort, lorsque la fille de l'empereur voulut être baptisée sous sa protection.

Les révolutions, les pillages, les incendies ont respecté la basilique Nomentane. Il semble que la main de Satan ne peut toucher à ce que le nom d'Agnès protège ; les siècles n'y savent point laisser leur trace aussitôt effacée. La frêle fleur a plus résisté que les chênes ; l'agneau a repoussé les lions.

Autour de l'église s'étend une glorieuse catacombe. Les reliques d'Agnès sont sous l'autel resplendissant ; sa statue le couronne. Partout les marbres, les mosaïques et l'or fleurissent et sourient.

Tout est joie, amour, beauté, splendeur ; grâce de l'enfant, gravité de la vierge, allégresse de la martyre, richesse et majesté de l'épouse du CHRIST.

Louis VEUILLOT — *Le Parfum de Rome.*



Sainte Julienne de Falconieri.

SAINTE Julienne de Falconieri, première prieure de l'Ordre des Servites, morte en 1341, à Florence, était, à soixante-dix ans, tellement épuisée par les mortifications et les travaux de sa vie entière que son estomac rejetait toute nourriture, même la plus légère, par laquelle on essayait de soutenir son existence défaillante.

Dans cette position, elle se voyait privée de la consolation suprême de recevoir l'adorable Communion, dont elle était saintement affamée : c'était pour elle le sujet d'une inconsolable douleur, et elle la sentait si vivement qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'en plaindre à tout instant et de répandre à ce sujet d'abondantes larmes.

Pour calmer en quelque sorte son ardent désir,

elle pria le père Jacques de Campo-Regio, son confesseur, de la faire au moins jouir de la présence du Saint-Sacrement en apportant auprès d'elle le ciboire qui le contenait. On accéda à ce désir.

Dès que le prêtre parut avec le Corps du Seigneur, Julienne, retrouvant quelques forces, se prosterna les bras en Croix et l'adora avec une ferveur angélique. Elle renouvela ensuite ses instances pour qu'il lui fût permis de communier ; mais cette faveur n'ayant pu lui être accordée, elle demanda qu'on étendît au moins un voile sur sa poitrine et qu'on y déposât l'Hostie, objet de ses vœux ardents.

On crut pouvoir la satisfaire ; mais à peine l'Hostie eut-elle été déposée sur ce cœur brûlant d'amour qu'elle disparut complètement.

Pendant qu'on s'étonnait de ce singulier phénomène, Julienne, dont les traits offraient l'expression d'un bonheur divin, rendait, dans un céleste ravissement, son âme à Notre-Seigneur.

En procédant à son ensevelissenent, les Sœurs reconnurent sur sa poitrine l'empreinte de la sainte Hostie, dont on avait auparavant constaté l'étrange disparition.



La Malade du Divin Amour

Sur le reliquaire où repose le cœur de sainte Thérèse, à Albe de Tormes, on a représenté cette gracieuse légende :

La Sainte rencontre un jour, dans les cloîtres de son couvent, un enfant d'une admirable beauté. Surprise de le trouver en ce lieu, elle lui demande son nom.

— Dis-moi d'abord le tien, répond l'enfant.

— Je suis Thérèse de Jésus.

— Et moi, reprit-il, je suis Jésus de Thérèse.

Et il disparut.

* * *

Thérèse possédait le secret de trouver Jésus partout, « même au milieu des plats et des

marmites, disait-elle, m'aidant à l'intérieur et à l'extérieur. »

Son secret était de mettre en toute chose beaucoup d'amour : « Le peu que nous faisons, faisons-le de grand cœur », telle était sa maxime. « Etre bien avec le Seigneur », tel était tout son souhait pour sa chère famille du Carmel.

Puis grandement et largement : « Croyez bien, disait-elle, que DIEU ne s'arrête pas à une foule de petites choses. Ayez une intention droite, une ferme volonté de ne pas l'offenser, et ne craignez pas avec cela de vous donner une sainte liberté d'esprit et de cœur. »

La malade du divin amour, comme l'appelle Bossuet, ne voulait que DIEU seul : « Je cherche DIEU, s'écriait-elle, je vais à DIEU : qui m'en empêchera ?... Jamais assez pour lui, jamais trop de travaux, jamais trop de douleurs... »

*
* *

Thérèse avait coutume de dire : « Je puis me tromper sur la vérité de mes révélations, mais je ne me tromperai pas en obéissant à mes supérieurs. » Fidèle à cette règle, elle gardait son âme joyeuse, même au milieu des plus terribles épreuves.

Un jour qu'on l'avait privée de ses livres de

lecture, Jésus lui dit : « Ne t'afflige pas, je te donnerai moi-même un livre vivant. »

Mais une privation plus grande lui fut imposée. Thérèse avait obtenu la permission de communier chaque jour. Elle s'y préparait avec une ferveur toujours nouvelle et y apportait des désirs si ardents que rien au monde, injures, affronts, périls de tout genre, n'eût pu l'empêcher de s'élancer vers la Table sainte... Au nom de l'obéissance, un seul mot l'arrêtait. Quand son confesseur, pour l'éprouver, lui ôta, plusieurs jours de suite, la Communion, elle le remercia d'épargner à Notre-Seigneur la peine d'être reçu dans un cœur si indigne de s'unir à Lui, ou, pour employer son expression, dans une si misérable hôtellerie. La maladie l'ayant privée un mois entier du même bonheur, elle répondit aux Sœurs qui la plaignaient de son sacrifice : « Dieu le veut ainsi, cela suffit au repos de mon cœur ! »

Telle était aussi la parfaite obéissance qu'elle avait su inspirer à ses premières filles. — Isabelle de Jésus brûlait du désir de la Communion fréquente. Elle demanda au Père spirituel du monastère d'accéder à ses vœux. Le Père refuse, sans doute pour l'éprouver. Alors la Sœur s'incline avec humilité et rend grâces au Seigneur du sacrifice qu'il lui impose : « Mon Père, dit-elle au confesseur, il faut recevoir avec la même

reconnaissance la permission ou le refus ; — je vous remercie. » Le lendemain, toutes les Sœurs communient ; Isabelle demeure seule à sa place et baigne de ses larmes le pavé du chœur. O prodige ! la sainte Hostie s'échappe des mains du prêtre et vient se poser sur ses lèvres. Isabelle ne sera plus privée de la présence sacramentelle de Jésus ; il faut se rendre à la volonté du Maître, et la Communion fréquente lui est accordée.

*
* *

... Cependant l'heure approchait pour la Mère Thérèse de s'unir à son Epoux dans les noces éternelles : « Le reste n'était que fiançailles », comme elle s'exprimait. Son âme, « entrée de plus en plus dans la paix et dans le silence du Seigneur », était dégoûtée de la terre, et elle aimait à redire : « Les choses qui passent ne me laissent ni plaisir ni peine ; c'est un songe. » Elle allait se réveiller de ce songe.

On remarquait que l'amour avait produit en elle la consommation de toutes les vertus.

Consommation d'humilité, mais d'humilité aimable. Elle sourit lorsque autour d'elle on l'acclame comme une sainte : « Mon fils, répond-elle au religieux qui lui apporte cet écho de toute l'Espagne, mon fils, quand j'étais jeune, on m'a

dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard, on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai cru encore trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce qu'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait assez d'illusion pour être tentée de le croire. » Ce qu'elle croyait seulement, c'est qu'elle n'était plus que « la pauvre vieille, dont toute l'action se réduisait au bruit que faisait le nom de Thérèse de Jésus. »

Consommation d'amour, d'amour pur qui ne veut que Dieu pour Dieu, et d'amour jaloux qui ne peut accepter qu'aucun amour le surpasse : « Je ne suis qu'imperfection, disait-elle, excepté en ce qui concerne le désir d'aimer Dieu. » Et ailleurs : « Seigneur, qu'il y en ait d'autres qui vous servent mieux que moi et à qui vous donniez plus d'amour au ciel, je le veux bien. Mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrai le supporter. » Amour ardent, impétueux, qui « sent son cœur éclater » après la Communion, et que rien ne peut arrêter devant la Table sainte : « *Si l'on dressait des lances devant moi*, disait-elle, *je passerais outre*. »

Consommation de souffrance : elle est brisée dans son âme. Elle compare son martyre à celui de Notre-Dame des Douleurs : « Je sais bien

aujourd'hui ce que c'est qu'un transpercement. » Mais la plus grande de ses souffrances est le mal de l'exil, le mal de l'absence de DIEU. « O vie, s'écrie-t-elle, vie ennemie de mon bonheur, que ne m'est-il permis de te quitter ! Je te souffre parce que DIEU te souffre, j'ai soin de toi parce que tu es à lui, mais ne sois pas ingrate et ne me trahis point ! »

Il y a quarante ans qu'elle pousse ce cri devenu sa devise : « Ou souffrir ou mourir ! » Chaque heure qu'elle a entendu sonner depuis lors l'a réjouie de la pensée qu'elle était d'une heure plus près de la vision de JÉSUS. Et maintenant on l'entend qui chante dans son cantique : « Je vis sans vivre en moi. O mon DIEU, je me meurs de ne pouvoir mourir ! » Il faut entendre Bossuet quand il représente cette âme qui, « charmée des beautés immortelles de son DIEU, pense à se jeter à lui ; mais qui se sent retenue dès qu'elle va partir, et que ce continuel et douloureux mouvement rend plus libre et plus dégagée, comme un oiseau, dit-il, qui, battant des ailes, secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit », jusqu'à ce qu'il lui soit donné de s'envoler vers le ciel.

Ce moment arriva enfin, et, selon la leçon de l'office de sa fête, l'amour qui la fit vivre la fit aussi mourir. Comme MARIE, elle expira con-

sumée par ce feu qu'elle ne pouvait plus contenir : *intolerabili divini amoris incendio.*

Ce fut un grand spectacle que celui qui, le 3 octobre 1582, s'offrit aux anges et aux hommes lorsque Thérèse, arrivant épuisée au monastère d'Albe qu'elle avait fondé, déclara que l'heure de sa mort était venue.

Lorsque le divin Viatique, qu'elle avait demandé, apparut devant elle, elle étendit ses bras vers lui, s'agenouilla sur son pauvre lit, et, le visage transfiguré, le regard enflammé :

« O mon Seigneur Jésus, ô mon époux bien-aimé, voilà donc l'heure désirée ! Il est bien temps de vous voir, il est bien temps que je parte. Oh ! la bonne heure que celle-là ! Que votre volonté s'accomplisse ! que mon âme s'en aille, et qu'elle s'unisse à vous ! Elle vous a tant attendu ! »

Ayant communié avec une grande ardeur, elle prit son crucifix qu'elle ne quitta plus, le tenant entre ses mains, comme on représente sainte Madeleine mourante. On ne l'entendait plus pousser au dehors ses véhéments désirs ; seulement on recueillait sur ses lèvres ces paroles suppliantes du Psaume : « O Dieu, ne repoussez pas un cœur brisé et humilié ! »

De ce cœur un nom sortit pour la dernière fois en ce monde : c'était le nom de Jésus. Elle

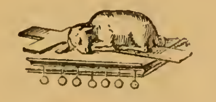
poussa trois soupirs, et elle alla rejoindre Jésus dans l'éternité.

*
* *

Après sa mort, Thérèse apparut au P. Gratien resté le premier chef de la Réforme du Carmel : « Mon fils, lui dit-elle, si quelque chose pouvait me ramener ici-bas, ce serait le désir d'y souffrir plus que je n'ai souffert. »

Un autre jour, elle lui adressa ces admirables paroles :

« *Nous qui sommes au ciel, et vous qui êtes sur la terre, nous ne devons faire qu'un en pureté et en amour : nous, au ciel, en contemplant l'essence divine ; vous, dans l'exil, en adorant le Très Saint Sacrement ; nous, en jouissant, vous, en souffrant.* C'est en cela que nous différons : mais, plus vous souffrirez en ce monde, plus vous jouirez un jour dans le ciel : — dites-le à mes filles. »





LES PARFUMS DE L'EUCHARISTIE

SAINTE Marie-Madeleine de Pazzi naquit le 11 avril 1566, à Florence, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne.

Avant sa naissance, elle n'avait occasionné aucune douleur à sa mère ; après sa naissance, elle ne causa aucune peine aux personnes qui avaient soin d'elle, se faisant une joie de leur obéir.

Affable envers tout le monde, elle évitait néanmoins les jeux d'enfants. Son plaisir était d'entendre des discours de piété. Se trouvait-elle avec un ecclésiastique, elle l'interrogeait touchant le salut de l'âme, principalement sur le mystère de la sainte Trinité, auquel elle avait une dévotion singulière. Ayant trouvé un jour le symbole de saint Athanase, non seulement elle le lut avec

empressement, mais elle le porta joyeuse à sa mère comme une chose du plus grand prix.

Dès l'âge de sept ans, elle partageait avec les prisonniers et les pauvres ce qu'on lui donnait pour son déjeuner et son goûter à l'école.

Sa récréation la plus heureuse était d'apprendre aux autres enfants l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres et d'autres petites prières. Elle se livrait à cet exercice surtout à la campagne, où elle instruisait avec une charité merveilleuse les pauvres petites paysannes. Un jour, comme il fallait revenir à la ville, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, parce qu'elle n'avait pu achever l'instruction d'une petite fille : pour la consoler, le père emmena l'une et l'autre à Florence.

*
* *

Catherine de Pazzi, plus connue sous le nom carmélite de Marie-Madeleine, fut formée à l'oraison mentale, dès l'âge de sept ou huit ans, par l'Esprit-Saint lui-même, et avant qu'elle eût rien appris là-dessus d'aucun homme ni d'aucun livre.

Elle se mettait à genoux, disait dévotement le *Veni Sancte Spiritus*, puis le *Confiteor*, se livrant à de saintes pensées et à de saintes affec-

tions. Quand elle se croyait seule, elle se retirait dans un coin de la maison paternelle, pour vaquer à ce pieux exercice avec plus de liberté. Un jour, après l'avoir cherchée longtemps, on la trouva derrière un lit, tellement plongée dans la méditation, qu'elle n'entendait ni ne sentait plus rien.

Son amour pour Dieu était dès lors si sensible, que quand elle entendait une parole qui offensait son infinie majesté, elle en ressentait une douleur si grande, qu'une fois elle passa la nuit à pleurer, tout en excusant les défauts des autres.

*
* *

Dès son bas âge, elle eut un désir ardent de la sainte Communion : comme on ne lui permettait pas encore d'y participer, sa plus douce consolation était de voir communier les autres ; elle passait quelquefois trois ou quatre heures à contempler ce religieux spectacle.

Quand sa mère revenait de la sainte Table, ce qui arrivait souvent, l'enfant ne la quittait pas de la journée, se tenait le plus près possible, s'asseyait sur ses vêtements. Sa mère, étonnée, lui en ayant demandé la raison : « *C'est*, répondit la pieuse enfant, *c'est que vous sentez* Jésus ! » car elle percevait l'odeur de ce divin Sacrement que sa mère avait reçu le matin.

Son confesseur lui ayant permis de communier à l'âge de dix ans, elle le fit pour la première fois le jour de l'Annonciation 1573, avec une ferveur indicible. Elle avait coutume de dire depuis que jamais de sa vie elle n'éprouva rien de si délicieux.

Elle communia d'abord toutes les semaines. Elle comptait les jours et les heures ; le bonheur de la Communion la faisait fondre en larmes.

Le jour du Jeudi-Saint, considérant l'amour immense de Jésus pour elle et comment elle pourrait y répondre, elle se donna pour toujours à lui par le vœu de perpétuelle virginité. Dès lors elle n'aspirait qu'à devenir semblable à son divin Epoux, dormait le plus souvent sur la dure, prenait de rudes disciplines : une fois même elle s'attacha une couronne d'épines autour de la tête, et passa ainsi la nuit avec des douleurs poignantes, mais se réjouissant d'imiter Jésus-Christ. Elle ne prenait de nourriture que le nécessaire, et inventait sans cesse de nouveaux moyens pour plaire à son doux Sauveur.

La vue de toutes les créatures, le ciel, la terre, les champs, élevait son âme vers le Créateur et l'embrasait de son amour. A l'âge de douze ans, le jour de la Saint-André, comme elle se promenait avec sa mère dans une belle prairie, l'amour divin la ravit en extase, de manière qu'elle parut morte, sans pouvoir parler ni remuer.

*
* *

En 1580, à l'âge de quatorze ans, Catherine fut mise en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, parce que son père venait d'être nommé gouverneur de Cortone.

Chaque jour elle donnait à l'oraison deux heures le matin et une le soir : elle avait encore d'autres moments pour la prière. Comme son lit était dans la chambre de sa gouvernante, elle s'en dérobait secrètement la nuit pour prier. Souvent elle assistait la nuit au chœur avec les religieuses.

Elle employait beaucoup de temps à lire des livres spirituels, principalement les *Evangiles*, les *Méditations*, le *Manuel* et les *Soliloques* de saint Augustin.

Elle exhortait les religieuses à communier plus souvent ; elle visitait les infirmes et leur faisait de pieuses lectures.

Amie du silence et de la solitude, elle parlait peu, et toujours de Dieu, avec grande modestie envers tout le monde.

Elle aimait à balayer la maison, à faire les lits et d'autres actions humbles, suivant que sa gouvernante le lui permettait. Elle se jugeait indigne de demeurer avec des religieuses et de leur

parler, parce que les religieuses sont les épouses de JÉSUS-CHRIST, tandis qu'elle ne l'était pas, quoiqu'elle le désirât beaucoup.

*
* *

Son père étant revenu de Cortone, pensait à la marier. Catherine, s'en étant aperçue, saisit une occasion favorable pour lui dire : « Cher père, si vous pensez faire de moi autre chose que ce que j'ai promis à mon JÉSUS, sachez que je donnerai plutôt ma tête à couper que de recevoir un autre époux ou de ne pas entrer en religion. » Le père demeura stupéfait à des paroles si déterminées : fondant en larmes devant sa fille, il ne put lui répondre un mot ; mais, comme il était craignant DIEU, il ne voulut pas lui faire de la peine, et ne pensa plus à la marier.

Il fallut plus de temps pour obtenir le consentement de la mère qui aimait tendrement sa fille, la seule qu'elle eût. Pour la préparer insensiblement à la séparation, Catherine usa d'une sainte astuce : elle évitait la compagnie de sa mère tant qu'elle pouvait, et employa d'autres moyens semblables.

Enfin elle obtint ce qu'elle désirait, et entra chez les Carmélites de Saint-Fridien, la veille de l'Assomption 1582, mais seulement pour une

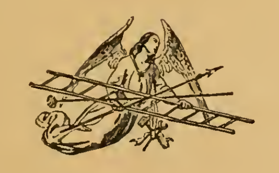
quinzaine de jours, suivant l'usage, comme essai. Ramenée dans la maison paternelle, elle y fut retenue trois mois, mais y vécut comme dans un cloître. Ne pouvant plus douter de sa vocation, sa mère la reconduisit, avec d'autres dames, chez les Carmélites, le 1er décembre 1582. Deux de ces dames dirent à la prieure en particulier : « Ayez grand soin de cette enfant ; car nous croyons bien que, jusqu'à présent, elle n'a point fait de péché. »

Catherine, alors dans ses dix-sept ans, ne se possédait plus de joie et ne pouvait assez remercier DIEU de l'avoir tirée du siècle. Sa mère s'en retourna triste, comme si elle avait perdu quelque précieux trésor. Interrogée par une de ses amies sur ce qui était arrivé à son ange, elle répondit en pleurant : « Il ne convient pas à une mère de le dire ; c'est comme un séraphin en ce lieu, elle jubile de joie, ayant obtenu ce qu'elle désirait si ardemment. »

Elle prit l'habit de Carmélite et le nom de Marie-Madeleine, le 30 janvier 1583. A la vêture, le prêtre lui mit en main le crucifix, pendant que les religieuses chantaient : « A DIEU ne plaise que je me glorifie en autre chose, sinon dans la croix de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ! » La nouvelle épouse du Sauveur, au comble de ses vœux, en ressentait une joie ineffable, et lui

protesta de ne jamais désirer que lui-même, et lui crucifié.

Elle tint parole. Cette pensée : « Dieu est amour, et il n'est point aimé ! » faisait fondre son cœur ; et elle éprouvait un désir immense, insatiable de travailler et de souffrir pour son bien-aimé Jésus. Et Jésus la fit boire au calice de sa Passion, presque continuellement, jusqu'à sa bienheureuse mort qui arriva le 25 mai 1607.





L'Ange de l'Eucharistie

Une simple ouvrière de Saintes, appelée Marie Eustelle, trouvait dans l'humilité de sa condition un aliment continuel à sa piété.

Elle s'était accoutumée à ne rien recevoir que de la main de Jésus ; et quand les choses indispensables venaient à lui manquer, elle ne se troublait ni ne s'agitait ; mais elle se tournait vers Dieu : « Jésus me voit, disait-elle, il connaît mes besoins, il saura bien y pourvoir. » — Jésus, en effet, n'a jamais trahi cette confiance : et, s'il s'est fait parfois attendre un peu, jamais du moins il n'a abandonné sa servante.

Eustelle avait puisé sa douce espérance dans l'amour de l'Eucharistie. Tout en gagnant sa vie par le travail de ses mains, elle trouvait moyen d'entendre la Messe et de faire une visite

au Saint-Sacrement tous les jours, de communier souvent et de ne manquer jamais de faire oraison : son travail était une prière continuelle. Aussi fut-elle surnommée *l'Ange de l'*EUCHARISTIE.

L'habitude de contempler l'adorable mystère de JÉSUS-HOSTIE, en développant dans son âme toutes les vertus, avait aussi développé les qualités de son esprit. Après la mort de Marie Eustelle, les lettres et divers autres écrits qu'elle a laissés ont été publiés par ordre de Mgr l'Evêque de la Rochelle, qui a pensé que les fidèles pouvaient puiser de l'édification et des lumières dans ces écrits d'une humble couturière de son diocèse. — Elle mourut à Saint-Palais de Saintes, en 1840.

Voici quelques-uns de ses sentiments, vraiment dignes des Séraphins :

« O Sainte EUCHARISTIE ! ô sainte EUCHARISTIE ! que j'aime à répéter ces mots ! Que mon âme y trouve de délices !... C'est dans le Sacrement adorable de l'EUCHARISTIE que se trouve l'amour ! C'est à cette source sacrée dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle, que nous devons étancher notre soif ; c'est à ce tabernacle que nous devons aller, chercher l'Agneau immaculé qui seul peut rendre à notre âme la blancheur de son innocence première...

« *Pauvre* JÉSUS ! *il n'est pas aimé, il n'est pas connu !*... O aveuglement, ô stupidité de l'homme ! Que ne m'est-il donné de soumettre tous les cœurs au joug du saint amour !...

« O sainte EUCHARISTIE ! c'est toi qui m'enlèves ainsi à moi-même ; tu me transportes déjà dans la région céleste. Que je t'aime !... Tu fais mes délices ! tu me fais mourir, pour mieux revivre. Laisse-moi expirer à tes pieds : *la mort m'est un gain !...* »

Qui n'admirera ce langage dans une pauvre couturière qui ne connut jamais d'autre école que le Cœur de JÉSUS ? — Voici ce qu'elle écrivait à son directeur :

« Je vis cet aimable Sauveur, il y a quelques jours, dans l'ostensoir ; il me montrait son Cœur divin... O JÉSUS ! donnez-moi votre esprit, donnez-moi votre Cœur, donnez-moi votre Amour... *C'est au pied du Tabernacle qu'on apprend la science de l'amour...* »

Cette magnifique parole de Marie Eustelle nous indique où il faut aller apprendre la science des Saints, la science d'aimer JÉSUS-CHRIST, l'unique science nécessaire. — Ecoutons encore une fois cette âme séraphique :

« O Sacrement de l'EUCHARISTIE ! unique ambition de mon cœur, objet de tout ce que je pense, de tout ce que je crois, de tout ce que je veux !

que ne puis-je te faire connaître ! Cher bon Maître ! ô JÉSUS ! c'est trop, c'est trop pour ce lieu d'exil ! suspends un peu ces délices ineffables. O mon céleste ami ! tu m'enchaînes en quelque sorte sur cette terre étrangère ; mais c'est au pied de tes autels.

« EUCHARISTIE ! ô doux cœur de mon âme ! ô ma vie ! ô l'âme de ma vie !... EUCHARISTIE ! que ce nom résonne délicieusement au-dedans de moi-même !... »

Elle terminait ordinairement ses lettres par le *Rendez-vous* dans le Cœur de JÉSUS.

Que les gens simples se consolent ; s'ils le veulent, ils peuvent lutter d'amour avec les Séraphins !...





Dernière Communion de Saint Lucien.

La prison de saint Lucien offrit un spectacle digne de l'admiration du ciel. A deux interrogatoires prolongés, le savant Prêtre n'avait répondu que par ces trois mots : *Je suis chrétien !* Il est chrétien ; donc il mérite la mort. Il mourra ! Mais auparavant, la tyrannie aura exercé sur lui ses sanglantes rigueurs.

Le corps du confesseur de la foi n'est plus qu'une plaie ; il est rapporté, pieds et poings liés, à la prison, et déposé à terre sur le dos.

Le geôlier ne met pas à des conditions inaccessibles sa vénale complaisance ; les chrétiens s'empressent d'en profiter. Le glaive de la persécution, ils le savent, poursuit surtout les prêtres. Lucien mort, quand leur sera-t-il donné d'adorer Jésus dans l'Eucharistie ? de le recevoir dans la Communion ? Ils l'ignorent : et l'incertitude

multiplie le désir qui les rassemble autour de l'invincible athlète du CHRIST. Ils se sont munis des éléments nécessaires au divin sacrifice, mais il manque un autel. La foi saura y pourvoir : la poitrine du saint est là, ornée de blessures et de sang ; elle servira d'autel.

Bientôt après, les têtes s'inclinent et adorent.

Le martyr, dont les mains sont chargées de chaînes, ne peut porter à ses lèvres ni la coupe sacrée, ni le pain vivant : un pieux vieillard, tout tremblant de respect, lui rend ce glorieux office.

Et quelques minutes plus tard, les assistants, remplis de leur DIEU et tout entiers à l'adoration et à l'amour, paraissaient ne plus appartenir à la terre.

A ce moment, ce n'est pas dans les vastes et somptueux palais du cruel Maximin, mais dans l'étroit et fétide cachot du martyr Lucien, que se trouvait le vrai bonheur.





Communion Merveilleuse

DE

SAINT STANISLAS DE KOSTKA

En 1566, Stanislas Kostka, alors âgé de seize ans, et faisant ses études à Vienne, demeurait avec Paul, son frère aîné, et Bilinski, son gouverneur, dans la maison d'un luthérien, lorsqu'il tomba malade. Sa maladie prenant un caractère dangereux, il demanda à recevoir le saint Viatique. Mais le disciple de Luther ne voulut pas consentir qu'on le lui apportât, et réussit à mettre dans ses intérêts Paul et Bilinski. Stanislas, pénétré de douleur, réclame l'intercession de sainte Barbe, qu'on est dans l'usage d'invoquer dans les royaumes du Nord, pour obtenir une bonne mort et la grâce de recevoir les derniers sacrements. Sa prière fut

exaucée : deux anges, en compagnie de sainte Barbe, lui apparurent et lui donnèrent la sainte Communion. — Dans une autre vision, la sainte Vierge lui apparut, et lui dit que l'heure de sa mort n'était point encore venue. (Godesc. 13 nov.)

La maison du luthérien fut vendue à un catholique. Quatre-vingt-douze ans après, on montrait aux pèlerins l'appartement comme un lieu honoré par le séjour du saint, par l'apparition de sainte Barbe, des anges et de la très sainte Vierge, mais surtout par la condescendance empressée et miraculeuse de Notre-Seigneur à y satisfaire sacramentellement aux vœux du fervent et séraphique jeune homme.

L'année suivante, Stanislas reçut une pareille faveur. Il voyageait déguisé en mendiant pour se rendre dans une maison de la Compagnie de Jésus. Traversant, non loin d'Augsbourg, un village dont l'église était ouverte et remplie de monde, il y entra dans l'intention d'entendre la Messe et de se présenter à la Table sainte. Après avoir prié quelque temps, il s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une assemblée catholique n'était qu'une réunion luthérienne. Grande fut sa douleur de voir les monuments sacrés du catholicisme profanés par la présence de l'hérésie, et aussi de se trouver privé de la nourriture eucharistique ; il ne put contenir ses larmes.

DIEU daigna le consoler. Un groupe d'anges, visibles pour Stanislas seul, et rayonnant de cette beauté qui convient à des habitants du ciel, descendit révérencieusement jusqu'à lui, et l'un d'eux lui donna la sainte Communion. La députation céleste disparut, et laissa Stanislas tout entier à son DIEU.

(*Vie de S. Stanislas Kostka.*)





LE FOYER DE LA CHARITÉ

SAINT Vincent de Paul avait pour la très sainte EUCHARISTIE une tendre dévotion qui se manifestait par les ferventes prières qu'il adressait à JÉSUS-CHRIST présent dans cet adorable sacrement, par les fréquentes visites qu'il lui faisait, par son profond respect pour tous les lieux où il résidait, et par son amour pour la fréquente Communion.

Quand il était en prières devant le Saint Sacrement, tout son extérieur était la vive expression de sa dévotion intérieure. Prosterné à deux genoux et dans la posture la plus humble, il semblait vouloir s'abaisser jusqu'au centre de la terre, pour témoigner son profond respect envers la majesté de JÉSUS-CHRIST qu'il reconnaissait présent. On eût pu dire qu'il le voyait de ses yeux ; et son attitude était si pieuse et si dévote,

qu'elle était capable de réveiller la foi la plus endormie, et de donner aux plus insensibles des sentiments de piété envers cet adorable Mystère. Par respect pour la présence de Notre-Seigneur dans le lieu saint, il évitait d'y parler à personne, et il tâchait de faire sortir de l'église ceux qui voulaient lui parler.

Il passait devant le Saint Sacrement plusieurs heures de suite, lorsque ses occupations le lui permettaient. Il recourait surtout à ce Tabernacle sacré dans les affaires difficiles, pour y consulter l'oracle de la vérité. Souvent, lorsqu'il recevait des lettres importantes, il les lisait prosterné en présence de Notre-Seigneur, pour lui offrir le sacrifice de la peine ou de la joie qu'il allait en éprouver, et pour protester plus parfaitement de son entière soumission à toutes les dispositions de la Providence. En sortant de sa maison et en y rentrant, il allait se prosterner devant le Très Saint Sacrement. Il en usait de même, autant qu'il le pouvait, dans ses voyages, en passant près des églises ; et si elles étaient fermées, il y entrait au moins en esprit, et il se tenait quelques instants prosterné à la porte, pour rendre intérieurement les mêmes devoirs à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il s'efforçait d'inspirer à tous les siens les mêmes sentiments de respect et d'amour envers

la divine EUCHARISTIE ; et s'il s'apercevait que quelqu'un d'entre eux ne fît pas la génuflexion assez respectueusement en passant devant l'autel, il l'en reprenait à propos, et lui enseignait la manière de la bien faire. Il leur donna toujours l'exemple de cette pieuse pratique ; et lors même que son grand âge et ses infirmités l'empêchaient de mettre un genou en terre, il en demandait pardon à sa communauté, ajoutant que s'il croyait qu'elle en prît occasion de se relâcher sur ce point, il s'efforcerait de faire la génuflexion en s'appuyant des mains sur la terre.

Il ne manquait pas de célébrer tous les jours la sainte Messe, à moins d'obstacle insurmontable. Dans ses grandes maladies, lorsqu'il ne pouvait ni marcher, ni se soutenir pour monter à l'autel, il se faisait donner la sainte Communion tous les jours; et il y apportait de si grandes dispositions, il témoignait un tel respect envers Celui qu'il adorait et recevait dans ce divin Sacrement qu'il semblait être transporté et ravi hors de lui-même. Il exhortait vivement les siens à la pratique de la Communion fréquente. Un jour qu'il leur parlait des effets que ce divin Sacrement opère en ceux qui le reçoivent dignement, il leur dit : « Ne sentez-vous pas ce feu divin brûler dans vos poitrines quand vous avez reçu le Corps adorable de JÉSUS-CHRIST dans la Com-

munion ? » C'était de l'abondance de son cœur que sortaient ces paroles. Elles faisaient assez connaître les sentiments d'amour divin qu'il puisait dans ses Communions, et par là il se proposait de porter chacun à s'approcher dignement et fréquemment de la sainte Table.

« Mes filles, disait-il aux Sœurs de sa Compagnie, mes filles, quels biens ne reçoit pas une âme qui communie avec les dispositions requises, et après s'y être bien préparée ?... Elle reçoit Jésus-Christ, et avec lui mille grâces et mille bénédictions efficaces pour opérer son salut, et pour contribuer avec Jésus-Christ au salut des autres... Entre les biens qui nous reviennent d'une bonne Communion, le plus singulier est d'être fait une même chose avec Dieu. Quoi ! une pauvre fille qui, avant la Communion, n'était que ce qu'elle est d'elle-même, c'est-à-dire très peu de chose, devient, en suite de la Communion, une même chose avec Dieu ! Ah ! mes filles, qui voudrait négliger ce bien ? Quelle grâce pensez-vous que soit celle-là ? Ce sont des arrhes et des gages d'une éternité bienheureuse. Une chétive créature peut-elle concevoir quelque chose de plus excellent que d'être unie à son Créateur ? Oh ! non. Oh ! que Dieu soit béni à jamais ! »

Une autre fois, Vincent ajoutait ces magnifiques paroles : « Une personne qui communie bien, fait

tout bien ; car comment pourrait-elle faire quelque chose de mal, lorsqu'elle a été assez heureuse que de faire une bonne Communion ? Elle porte Dieu en son cœur ; elle répand partout une bonne odeur ; elle ne fait rien qu'en la vue de Dieu, et pour l'amour de Dieu... son cœur est le tabernacle de Dieu ; oui, il l'est... elle doit toujours être le tabernacle de Dieu ; elle doit toujours être en Dieu, et Dieu en elle ; et de cette sorte elle ne peut rien faire de mal. »

Après avoir ainsi parlé, le saint demande à une Fille de la Charité : « Ah ! ma sœur, quel bien revient-il à une Fille de la Charité qui fait de bonnes communions ?

— Monsieur, il me semble que, si elle communie bien, elle fait ensuite bien toutes choses : elle est plus douce et plus charitable à l'égard des malades qu'elle a l'honneur de servir ; elle est plus à édification à tout le monde.

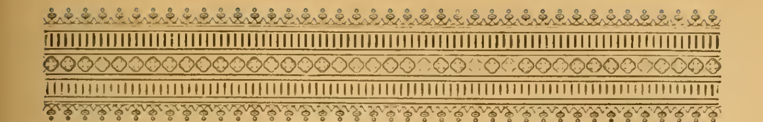
— Oh ! la belle remarque, ma Sœur ! reprit-il. Une personne qui communie bien, fait tout bien ! Si Elie, avec son double esprit, faisait tant de merveilles, que ne fera pas une personne qui a Dieu en soi, et qui est remplie de Dieu ? Elle ne fera plus les actions d'une chétive créature, mais les actions de Jésus-Christ : elle aura la douceur de Jésus-Christ dans ses conversations ; elle aura l'obéissance de Jésus-Christ, et elle

sera patiente comme lui parmi les contradictions ; en un mot, ses actions seront des actions de JÉSUS-CHRIST. Le Père éternel regarde son Fils en elle, et toutes ses actions comme si c'étaient celles de son Fils ! Quel honneur et quel bonheur d'être regardées et d'être chéries de DIEU ! »

Faut-il s'étonner que Vincent écrive à Mlle Legras : « Priez : la prière est la source des bons conseils ; *communiez souvent : l'*EUCHARISTIE *est l'oracle des pensées charitables ?* »

Faut-il s'étonner qu'il redise sans cesse à la Compagnie naissante des Filles de la Charité : « Oh ! mes filles, mes chères filles, approchez-vous de ce feu sacré pour en être les premières embrasées, afin que nous puissions ensuite embraser les autres par notre charité et notre bon exemple ! ... Au nom de DIEU, mes filles, pensez bien à cela, et croyez qu'il n'y a rien de plus important dans la vie, que de vous bien préparer à la Communion, et que c'est de là que dépend votre perfection et votre salut... *Sachez que la capitale vertu des Filles de la charité est de bien communier.* »

Faut-il s'étonner qu'il répète à tous les chrétiens : « *Bienheureuses les âmes qui apportent tous leurs soins pour bien communier !* Telles âmes sont chéries de DIEU, et ne s'éloignent point de sa présence. »



Dévotion de M. de Quériolet

au

TRÈS SAINT SACREMENT

Il n'était pas possible qu'un homme si plein d'amour pour Dieu n'eût pas la plus vive dévotion, le plus profond respect pour la sainte Eucharistie, qui est le Sacrement des sacrements. Depuis le moment où il eut le bonheur de rentrer en grâce avec son Dieu, il ne soupira plus qu'après ce Banquet céleste, où, par un prodige que le peuple juif n'a ni connu ni soupçonné, Dieu nourrit l'homme de sa propre chair et de son propre sang.

Dès que M. de Quériolet fut prêtre, il se fit un religieux devoir de manger chaque jour le Pain des Anges, et de ne le manger jamais qu'avec les dispositions qui sont requises pour la réception

d'un sacrement si auguste. Se rappelant ces grâces qui l'avaient si vivement sollicité à se convertir, et le pardon de tant de péchés que DIEU lui avait accordé, il s'écriait sans cesse : « *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'ai reçus de sa miséricorde ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son nom.* » Il l'invoqua, en effet, et lui rendit tous les hommages qu'un faible mortel peut rendre à son DIEU : il passait à l'église toutes les matinées, pour se disposer à la célébration des divins Mystères, et il y retournait à l'heure de Vêpres, pour y remercier Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, le souverain Prêtre, d'avoir bien voulu se communiquer à lui. Il le faisait dans une attitude si recueillie, qu'on eût dit un séraphin devant la divine Majesté.

Il n'entrait jamais dans un hôpital ou dans un couvent que par la porte de l'église, afin d'y rendre tout d'abord ses devoirs à DIEU ; si on y disait actuellement quelque office, il y assistait jusqu'à la fin, quelque las qu'il pût être. « C'était, dit le Père Dominique, une merveille de le voir dans nos couvents ne manquer jamais de se lever à minuit pour assister à Matines avec les religieux, quoique bien souvent il fût arrivé fort tard et qu'il n'eût reposé qu'une heure ou deux. Il se mettait au bout du chœur, et, le visage

tourné vers le Saint Sacrement, il se livrait à la plus douce méditation. Quand les Matines étaient finies, il se retirait le dernier, dans un profond silence et dans un recueillement admirable, passant, sans parler à aucun religieux et même assez souvent sans prendre de lumière, pour se conduire dans sa chambre. »

Dans sa dernière maladie, malgré l'épuisement de ses forces, il ne manqua jamais un seul jour de dire la sainte Messe. Ce n'était que dans ce divin aliment qu'il trouvait des armes contre l'ennemi, qui lui faisait une guerre incessante. *Bella premunt hostilia,* disait-il souvent, *da robur, fer auxilium.* Ces paroles, qu'il puisait dans une hymne que l'Eglise chante en l'honneur du Saint Sacrement, signifient : « Mes ennemis m'assiègent. O Hostie salutaire, donnez-moi de la force, portez-moi secours. »

La Communion fréquente et l'aumône étaient les deux principaux moyens qu'il recommandait le plus à ceux qui voulaient dompter leur chair et s'affermir dans la vertu. Aussi, loin de donner dans l'erreur de Jansénius, il était, dit l'auteur de sa Vie, très sensiblement affligé « de toutes ces nouvelles doctrines dont le but principal est d'éloigner les fidèles de la dévotion et de la fréquentation de cet aimable Sacrement, qui est la véritable nourriture de nos âmes. Il

disait qu'il n'appartenait qu'à des esprits orgueilleux de s'élever contre l'Eglise. Il les appelait l'organe du diable, qui, ne pouvant donner visiblement la leçon au peuple et tenir école publique de la semence de division, employait ses enfants en sa place. »

L'EUCHARISTIE était donc sa vie, et il pouvait s'approprier ces paroles de saint Paul : « *Le* CHRIST *est ma vie.* » Le moment de la consécration était pour lui un moment de ferveur qui le transportait, pour ainsi dire, hors de lui. « Le ciel s'ouvre, dit-il, mon Maître descend ; je vais l'avoir entre mes mains ! » A cette pensée si consolante, son âme, comme celle de l'Epouse des Cantiques, se fondait et languissait d'amour.

C'était pour entretenir cette précieuse langueur, source féconde de la santé et de la vie de l'âme, qu'à proprement parler, il ne perdait jamais de vue son aimable Sauveur, ni le jour ni la nuit ; il saisissait toutes les occasions de renouveler l'offrande qu'il lui avait faite de son cœur. Il saluait cinquante fois par jour le Saint Sacrement, et chaque fois il disait : « Loué soit le Très Saint Sacrement de l'autel ! » et le *Tantum ergo Sacramentum* tout au long.

Quand on portait le saint Viatique aux malades, il ne manquait jamais de le suivre, comme un serviteur fidèle suit son maître ; eût-il fallu rester

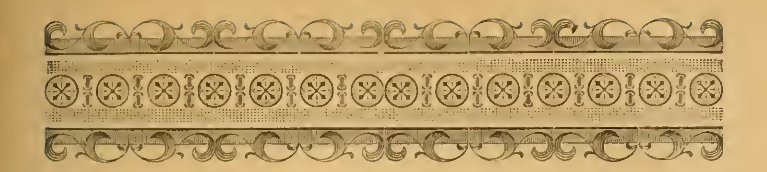
à jeun toute la journée, il l'aurait fait également. Dans un séjour de deux mois qu'il fit à Paris, il observa inviolablement cette pratique ; et lorsque des personnes, croyant qu'il se trompait de chemin, le lui faisaient observer, il leur disait que sa route était celle que suivait le Saint Sacrement qu'on portait aux malades. Il l'accompagna un jour, sur la paroisse de Saint-Eustache, depuis une heure jusqu'au soir, quoiqu'on l'attendît dans une maison pour lui donner de l'argent. Il était aussi surpris qu'affligé de voir si peu de personnes accompagner le Sauveur dans une marche qui n'a pour principe que son amour pour nous.

De nos jours, il s'est formé à Lyon, à Marseille, et dans d'autres villes de France des associations d'hommes à qui leur position sociale laisse de la liberté et du loisir, et qui, animés d'une foi vive, pleins d'une piété sincère, et dégagés de tout respect humain, accompagnent à tour de rôle le Saint Sacrement chaque fois qu'on le porte aux malades. Il en résulte, outre l'honneur rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ, un grand fruit d'édification pour les paroisses. Nous faisons les vœux les plus ardents pour que ces pieuses associations s'établissent partout.

Peu de temps avant sa mort, M. de Quériolet eut la douleur de voir un prêtre qui, après avoir

dit la Messe, laissa sur l'autel une hostie qu'il avait consacrée pour un malade, sans qu'il restât dans la chapelle personne pour l'adorer, ni même qu'il y eût des cierges allumés sur l'autel. M. de Quériolet apprit que ce prêtre était allé confesser ce malade ; mais ne sachant où il était allé, ni quand il reviendrait, et voulant réparer cet oubli, il passa en prières deux à trois heures. Ce n'était pas pour lui un sacrifice, il s'en fallait de beaucoup, et il pouvait en toute vérité s'approprier ces paroles de la sainte Ecriture : « *Un jour passé dans votre temple vaut mieux que mille autres.* »





TOUT A JÉSUS

SAINT Alphonse de Liguori peut être considéré comme un des plus fervents adorateurs du Cœur de JÉSUS dans la sainte EUCHARISTIE.

Etant jeune homme, et passant déjà pour un avocat des plus distingués de Naples, il s'approchait de la sainte Table. *plusieurs fois la semaine.*

En outre, il allait *chaque jour* visiter le Très Saint Sacrement dans l'église où se faisait l'adoration des Quarante-Heures, et il n'y restait pas quelques moments, comme font la plupart des dévots ; mais il s'y tenait en prières *pendant deux heures,* édifiant ainsi le peuple, et remplissant son propre cœur d'une grande consolation. Qu'il était beau à voir au pied des autels, surtout quand il était décoré des insignes de son rang !

Il achetait lui-même les fleurs qui devaient embellir l'autel de l'église de sa paroisse, lorsque le Saint Sacrement y était exposé. Notre séraphin terrestre portait envie, comme il le dit dans un de ses cantiques, à ces fleurs qui ont l'heureux destin de pouvoir rester nuit et jour devant leur Créateur. « Tout à Jésus ! s'écriait-il. Tout à Jésus par Marie ! Tout à Marie pour Jésus ! »

Le Cœur de Jésus fut touché de ces pieux hommages que lui rendait Alphonse. Aussi voulut-il le récompenser, en le détachant du monde et en l'appelant au service des autels.

Un jour, Alphonse perdit une cause très importante. Ce revers fit tant d'impression sur lui qu'il se dit en lui-même : « O monde ! j'ai appris à te connaître : adieu ! — Adieu, tribunaux, vous ne me verrez plus. »

Quelques jours après, le cœur plein d'affliction, il se rend à l'hospice des Incurables, espérant trouver dans les exercices de la charité un soulagement à sa douleur. Dans le moment où il était le plus occupé du soin des malades, il se voit tout à coup environné d'une grande lumière ; toute la maison lui semble comme ébranlée par une secousse violente, et il entend au fond de son cœur une voix qui lui dit : « *Alphonse, abandonne le monde pour te donner entièrement à moi.* »

Il ne discontinue pas cependant de servir les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST ; mais voilà qu'au moment où il descend l'escalier de l'hospice, il se voit de nouveau entouré de lumière, et il entend une voix céleste qui lui dit clairement et distinctement : « *Alphonse, laisse le monde pour te donner tout à moi*. »

Le jeune avocat comprend aussitôt que c'est là une grâce du Cœur de JÉSUS qui l'appelle à lui, et il s'écrie : « Mon DIEU, me voici : faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Vivement ému, et comme hors de lui-même, il se rend dans une église dédiée à la sainte Vierge, et va se prosterner au pied de son autel. Là, pénétré d'une profonde émotion, il fait à DIEU l'offrande de lui-même, renonce au monde, à sa fortune et à sa famille, et quittant son épée il la dépose sur l'autel comme un gage de sa constance.

Le Cardinal VILLECOURT.





LE PAUVRE DES QUARANTE-HEURES

Qui n'a entendu parler du *saint Pauvre de* Jésus-Christ, connu sous le nom de Benoît Labre ?

Méprisant les biens de la terre, il fut richement doté des plus belles vertus et posséda le plus grand des trésors : l'amour divin.

Le Cœur de Jésus dans le Saint Sacrement occupait une grande place dans ses dévotions.

Il ne pouvait presque pas se détacher du Dieu de nos autels. Cinq ou six heures d'adoration continue suffisaient à peine pour rassasier sa ferveur. On le retrouvait partout où se faisait, à Rome, l'exposition du Saint Sacrement, en sorte que, lorsqu'on voulait parler de lui sans savoir son nom, on le désignait sous celui de *Pauvre des Quarante-Heures*.

Adorait-il Jésus au Très Saint Sacrement de

l'autel, son regard se fixait sur l'HOSTIE, et, dans cette attitude, il éprouvait une telle joie intérieure que ses lèvres se contractaient en une espèce de sourire qui tenait plus de l'ange que de l'homme. C'est ce qui faisait dire à plusieurs : « Devant le Saint Sacrement, il voit JÉSUS des yeux du corps. »

Il aimait à servir la Messe et à accompagner le saint Viatique. Mais ce qui faisait ses plus chères délices c'était la Communion. Avec quelles ardeurs ne s'y préparait-il pas ? Il lui échappait alors des aspirations brûlantes, telles que celle-ci :

« O mon DIEU !... mon Tout !... seul amour de mon cœur !... Ah ! venez... je vous désire... je soupire après vous... le moindre délai me paraît mille ans... Venez, Seigneur JÉSUS ! »

Il avait véritablement faim et soif de cet aliment et de ce breuvage célestes. Il aurait voulu avoir mille cœurs pour les offrir à JÉSUS ! du moins il cherchait à modeler son cœur sur le Cœur de JÉSUS ; il travaillait à en exclure tout ce qui n'était pas JÉSUS, afin que JÉSUS seul y régnât en maître souverain. Et, si la pensée de son indignité lui revenait à l'esprit, il tâchait d'y suppléer par l'offrande des affections avec lesquelles l'avaient reçu MARIE, sa sainte Mère, les Apôtres et les Saints.

« Je ne veux, disait-il, avoir d'autre cœur que

le Cœur même de Jésus » ; et c'était là ce qui le portait à recevoir Celui qui a dit : « *Qui mange ma chair demeure en moi. et moi en lui.* »

Une de ses dévotions spéciales était de se placer chaque matin dans le Cœur de Jésus : là, il trouvait le contentement au milieu des souffrances, un asile contre les assauts de l'enfer. un refuge contre les tentations d'un monde corrompu. Là, il pouvait dire comme saint Paul : « *Pour moi le* Christ *est ma vie.* »

Puissions-nous dire avec le même Apôtre : « *Je vis, non plus moi : mais* Jésus-Christ *en moi ; et ce que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de* Dieu, *qui m'a aimé et s'est livré pour moi.* » Mais, remarque Bossuet, « si je suis encore touché d'un amour humain, *je* vis encore ; si je hais celui qui me hait, *je* vis encore ; si je ressens les injures. *je* vis encore ; si je suis touché du plaisir. *je* vis encore ; si la douleur me pénètre, *je* vis encore. Ce n'est pas Jésus qui est ma vie. »

« Adieu, adieu ; je m'en vais : je ne suis plus rien ; je ne suis plus *moi* ; *c'est pour* Jésus *que je vis ; c'est* Jésus *qui vit en moi.* C'est ainsi qu'il faudrait être : c'est le fruit de l'Eucharistie.

« Ah ! que j'en suis loin ! Mais je n'y viendrai que par elle. »



Première Communion

du

VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE VIANNEY

Qui n'a pas entendu parler du vénérable curé d'Ars, dont la sainteté attira pendant de longues années un si grand concours de fidèles dans le modeste village dont il était le pasteur et la joie ?

Voici sur la première Communion de cet homme de Dieu des détails pleins d'intérêt, empruntés à un écrivain contemporain :

« Lorsqu'il se préparait à la première Communion, sa ferveur était si grande, que ses jeunes compagnons disaient, à la vue de son air plein de modestie, qu'il faisait assaut avec son ange. Il participa au divin banquet avec l'ardent amour d'un séraphin. Quelques instants avant

cette action toute céleste, inexprimable effusion de l'amour d'un Dieu, on le vit rougir, puis fixer ses regards sur l'Hostie pure et sans tache ; ses larmes coulèrent, et tout son être demeura sous une impression vraiment divine. Il prolongea son action de grâces autant qu'il fut possible, et conserva le recueillement de son âme comme un parfum dont on garde précieusement l'essence.

« La première Communion forma époque dans la vie du jeune Vianney ; il s'y était disposé par la conduite la plus angélique, et le Pain des anges donne des grâces d'autant plus puissantes qu'il est plus dignement reçu. Dans une demeure si bien préparée, Dieu et les Saints durent trouver leurs délices. La première Communion fut donc pour le pieux enfant comme la prise de la robe virile du chrétien. Cet acte doux et mémorable du plus beau jour de la vie trouvait dans la persécution dont l'Eglise était encore l'objet un caractère plus solennel et plus saisissant. On était revenu aux temps héroïques du christianisme, et c'était alors que le jeune Vianney montrait la ferveur des premiers chrétiens. Ce fut cependant à l'aurore de la renaissance chrétienne, la nuit même de Noël de l'année 1799, qu'il reçut pour la première fois le Dieu qui, sans doute, n'avait pas cessé d'habiter dans son cœur. Car, dit un biographe, sachant qu'il ne devait

l'amour qu'à son DIEU, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. DIEU posséda toujours la plénitude de son âme.

« Cette première Communion qui réjouit sa jeunesse, et fut comme le Viatique du pèlerinage de sa vie mortelle, dut lui apparaître lorsqu'il reçut le Viatique des derniers moments, avant son départ pour le ciel, cette première Communion qui dure toujours. A combien d'âmes aussi le souvenir du bonheur de leur première participation au banquet Eucharistique donne les salutaires pensées de la persévérance ou du retour ! Combien datent de ce jour leur course rapide dans la voie des commandements de DIEU, et en font le premier anneau d'une longue chaîne de bonnes actions !

« Devenu prêtre, son bonheur était de célébrer les divins mystères et de parler de l'adorable EUCHARISTIE : « *Quand on a communié*, disait-il, *l'âme se roule dans le baume de l'amour, comme l'abeille dans les fleurs.* »

Voici d'autres belles paroles recueillies de la bouche du saint curé par l'abbé Monnin :

« Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très saint Corps de Notre-Seigneur, et quand je suis dans mes heures de découragement, ne me voyant digne que de l'enfer, je me dis : « Ah ! si du moins je pouvais l'emmener avec « moi ! l'enfer serait doux près de lui ; il ne m'en

« coûterait pas d'y rester toute l'éternité à souf-
« frir, si nous y étions ensemble..... Mais alors
« il n'y aurait plus d'enfer ! les flammes de
« l'amour éteindraient celles de la justice. »

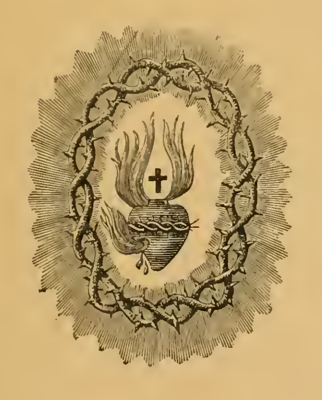
« Que c'est beau ! après la Consécration, le bon DIEU est là comme dans le ciel ! Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour... DIEU nous ménage à cause de notre faiblesse...

« Si l'on pouvait comprendre tous les biens renfermés dans la sainte Communion, il n'en faudrait pas davantage pour contenter le cœur de l'homme... Une communion sainte, une seule, c'est assez pour dégoûter l'homme de la terre et lui donner un avant-goût des délices du ciel !... Quand nous venons de communier, si quelqu'un nous disait : *Qu'emportez-vous dans votre maison ?* nous pourrions répondre : *J'emporte le ciel.* Un saint disait que nous étions des PORTE-DIEU. C'est bien vrai ; mais nous n'avons pas assez de foi... Celui qui communie se perd en DIEU comme une goutte d'eau dans l'Océan. On ne peut plus les séparer.

« O mes enfants ! s'écriait-il, que fait Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour ? Il a pris son bon Cœur pour nous aimer ; il sort de ce Cœur une transpiration de tendresse et de miséricorde pour noyer les péchés du monde. »

Et. en disant ces paroles. le cœur de M. Vianney

se fondait de reconnaissance et d'amour, ses yeux lançaient des étincelles, son âme de saint se répandait sur ses traits, les larmes étouffaient sa voix.





NAPOLÉON Ier
ET LA
PREMIÈRE COMMUNION

NAPOLÉON était au comble de la prospérité. Un jour, étant entouré d'un brillant état-major, de ses compagnons d'armes les plus dévoués, il en entend quelques-uns se rappelant les uns aux autres l'époque la plus mémorable de leur vie. Il les écoute quelques instants en silence, puis tout à coup, les interrompant :

— Messieurs, leur dit-il, savez-vous quel est le plus beau jour de ma vie ?

Et voilà tous ces illustres généraux occupés à chercher la journée la plus glorieuse de cette vie si brillante. Ils n'étaient embarrassés que sur le choix. Les uns nomment Marengo, les autres Austerlitz, celui-ci les Pyramides, celui-là Wagram.

Il en est qui parlent du jour de son sacre, où il plaça sur sa tête, couverte de lauriers, l'illustre couronne de France, au milieu de l'assemblée la plus imposante qu'on eût vue dans l'univers.

— Messieurs, vous n'y êtes pas, reprend l'empereur ; le plus beau jour de ma vie, c'est le jour de ma première Communion.

Cette réponse fut généralement accueillie par un sourire. Un seul des généraux se montra grave et sévère, il parut attendri. Napoléon lui frappa l'épaule en lui disant :

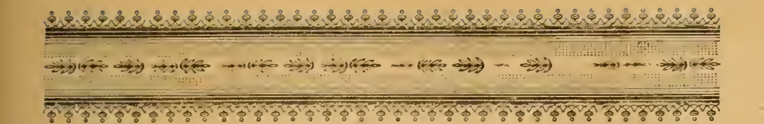
— Très bien, Drouot ! très bien, mon brave ! Je suis heureux que tu m'aies compris.

Et cet homme qui, aux jours de sa prospérité, d'une prospérité inouïe, au faîte de la grandeur et de la puissance, assis sur le plus beau trône du monde, n'oublia pas le jour de sa première Communion, le proclama hautement le plus beau, le plus heureux jour de sa vie, cet homme ne l'oublia pas non plus aux jours de l'adversité.

Quand, relégué sur le rocher de Sainte-Hélène, il vit approcher son heure dernière, étendu sur son lit de mort, il se rappela le Dieu de son enfance, il pria le Dieu qui l'avait béni le jour de sa première Communion de le bénir encore à ce moment suprême. Il rappela autour de lui tous les compagnons de son exil, protesta devant eux qu'il voulait mourir dans le sein de la religion catho-

lique, apostolique et romaine, et reçut en leur présence, avec foi et piété, les derniers sacrements de l'Eglise, mille fois heureux que Dieu, dans son amour, lui eût donné les leçons salutaires de l'adversité et un temps favorable pour rentrer en lui-même et regretter sincèrement les injustices sacrilèges dont il avait eu le malheur de se rendre coupable envers le Vicaire de Jésus-Christ.





Le plus heureux Jour de la Vie

Dans un petit séminaire de Paris se faisait la retraite de première Communion. Le prédicateur recommanda aux jeunes enfants qui l'écoutaient de se communiquer les bonnes pensées qui pouvaient surgir dans leur esprit. Trois élèves s'étaient abstenus, par esprit de pénitence, de jouer pendant une récréation, et, fidèles au conseil qui leur avait été donné, ils s'entretenaient ingénument de leurs impressions de retraite.

— Oh ! que M. le prédicateur avait bien raison, dit l'un, lorsqu'il nous montrait que le jour de la première Communion est le plus beau de la vie ! Comme l'on doit être heureux de recevoir pour la première fois le bon Dieu dans son cœur !

— Je ne suis pas tout à fait de ton avis, reprit

le second ; je trouve qu'il y a dans la vie un jour bien plus beau que celui de la première Communion.

— Et quel est-il ? demanda vivement le premier.

— Mais c'est celui où le prêtre a le bonheur de célébrer sa première messe ! Non seulement il reçoit Jésus dans son cœur, mais il le tient dans ses mains pour l'offrir en sacrifice à son Père.

Et le jeune enfant s'enthousiasmait en disant ces paroles, comme si la couronne du sacerdoce eût déjà paré son front.

Le dernier prit enfin la parole : « Mes amis, je crois qu'il est un jour plus délicieux que ceux dont vous venez de parler ; oh ! oui, bien plus délicieux ! » dit-il, en dirigeant vers le ciel un regard qui paraissait inspiré.

Ses deux compagnons cherchèrent en vain pendant quelque temps quel pouvait être ce jour heureux qu'avait pressenti leur ami.

« C'est le jour de la mort, disait l'un. — Le jour du départ pour un missionnaire, reprenait l'autre. — Le jour du baptême. — Le jour de l'entrée au séminaire. » A toutes ces réponses, l'enfant souriait et répondait : « Non, ce n'est pas cela. »

— Vous n'avez pas deviné, reprit-il ; ce jour que je considère comme le plus heureux de la vie, *c'est celui du martyre !*

Quelle pensée dans un cœur de douze ans !

Les deux amis restèrent muets en entendant cette parole.

Un professeur de la maison qui se promenait dans le jardin, avait, sans paraître y prendre garde, écouté cette conversation, et ce fut lui qui la raconta.

— Ce jeune enfant, dit-il, nourrit cette sublime pensée dans son cœur depuis sa plus tendre enfance ; il n'a qu'un seul désir, qu'une seule ambition : mourir un jour pour son Dieu !





UNE FLEUR DU JARDIN DES MARTYRS

ÉCLOSE AU MILIEU DE NOUS

Dans un ouvrage sur la première Communion, M. l'abbé Delmas, directeur de catéchismes à Paris, a raconté le récit que nous allons essayer d'analyser. Si l'intérêt qu'il inspire est douloureux, il est en même temps consolant et nous montre que Dieu soutient toujours ceux dont la fidélité sait résister aux attaques dirigées contre leur foi et leur confiance en la Providence divine.

Un enfant frêle et délicat, dont l'aimable physionomie annonçait une grande douceur, fut un jour présenté à M. l'abbé Delmas dans l'église où il allait faire le cours de catéchisme préparatoire à la première Communion. Cet enfant était accompagné par un ouvrier âgé.

— Voici, dit cet homme à l'abbé Delmas, voici un brave garçon que nous aimons beaucoup, qui le mérite de toute façon et qui cependant n'est pas heureux. Sa mère m'a prié de vous l'amener parce qu'elle n'en a pas la permission. Il désire faire sa première Communion.

— Quel est son nom ? reprit l'abbé Delmas.

— Il se nomme Jean-Baptiste ! Permettez-moi de vous prévenir qu'il vaut mieux que vous ne l'inscriviez pas sous son nom de famille, car si son père, qui n'est pas commode, apprenait que son fils vient à votre catéchisme, il en serait très mécontent, et le pauvre enfant pourrait en beaucoup souffrir.

Le père de Jean-Baptiste était un libre-penseur qui ne voulait, au nom de la liberté, d'aucune religion pour lui et pour les autres. La mère était une excellente chrétienne, mais elle était obligée de dissimuler ses sentiments devant son mari, et, n'osant présenter elle-même son fils au cours de catéchisme de sa paroisse, elle avait prié un bon chrétien du voisinage de l'y conduire.

— Avez-vous déjà suivi un cours de catéchisme ? dit l'abbé Delmas à Jean-Baptiste.

— Non, monsieur, répondit l'enfant avec une bonne grâce charmante, qui disposa aussitôt l'abbé Delmas en sa faveur, je n'ai pu en suivre aucun.

— Pourquoi n'en avez-vous pu suivre aucun ?

— Parce que mon père ne le veut pas.

Et l'enfant pencha tristement sa figure pâle et attristée. Des larmes coulaient de ses yeux.

— Vous auriez désiré y venir plus tôt, n'est ce pas, mon ami ?

— Oui, monsieur, c'est mon désir depuis longtemps, c'est aussi celui de ma mère, mais mon père...., — et il jeta un regard de crainte autour de lui, afin de s'assurer qu'il ne serait entendu que de l'abbé Delmas, — mais mon père ne le veut pas. S'il se doutait que je suis venu vous demander de me préparer à ma première Communion, il m'en punirait sévèrement et me ferait subir les plus mauvais traitements.

— Où allez-vous en classe ?

— A l'école protestante !

— Demeurez-vous près de cette école qui est à l'extrémité du quartier ?

— Non, monsieur, je demeure près d'ici, presqu'en face de l'école des Frères, mais mon père craindrait que les Frères ne m'apprissent à connaître et à servir Dieu. Ma mère est forcée de subir la volonté de mon père.

Le catéchisme allait commencer. L'abbé Delmas fit entrer Jean-Baptiste dans la salle où il avait lieu et il le fit asseoir à côté de ses enfants. Jean-Baptiste écouta la leçon avec une attention

intelligente et parut y prendre un vif intérêt. Lorsque le cours fut terminé, l'abbé Delmas le retint pour lui adresser quelques questions auxquelles l'enfant répondit avec une rapidité et une clarté surprenantes.

— Qui donc vous a si bien appris le catéchisme, lui dit l'abbé de plus en plus surpris, puisque vous n'avez jamais suivi un cours de religion?

— C'est ma mère ! répondit-il. Elle me le fait réciter tous les jours, et elle voudrait bien que je pusse faire ma première Communion.

— Eh bien ! mon ami, vous reviendrez désormais tous les jours, et vous ferez votre première Communion.

— Monsieur, je le souhaite de tout mon cœur ! Mais je craindrai, jusqu'au dernier moment, les difficultés qui pourront survenir.

Elles se présentèrent, en effet, beaucoup plus tôt qu'on ne pouvait le supposer, et Jean-Baptiste ne reparut plus au cours de l'abbé Delmas. Il avait été aperçu au moment où il franchissait le seuil de l'église par un enfant du voisinage appartenant à une famille que son impiété avait liée avec le père de Jean-Baptiste.

Satisfait de trouver une occasion de nuire à un camarade qu'il haïssait à cause de sa raison précoce et de ses bons sentiments, cet enfant s'était introduit dans l'église en suivant de loin

Jean-Baptiste. Il l'avait vu, non sans éprouver une joie secrète, entrer dans la salle des catéchismes, et il était revenu triomphant, heureux de pouvoir dénoncer une telle désobéissance aux volontés paternelles, certain d'attirer sur Jean-Baptiste quelque violent châtiment.

Ses prévisions ne furent pas trompées. Le père de Jean-Baptiste frappa rudement son fils et lui renouvela la défense formelle de remettre les pieds dans une église, sous peine d'encourir les plus terribles effets de son ressentiment. Le désir qu'avait Jean-Baptiste d'assister au catéchisme se trouva arrêté dès son début, et sa mère et lui se demandèrent si cette première Communion serait désormais possible.

Après y avoir beaucoup réfléchi, la mère vint cependant proposer à l'abbé Delmas un moyen d'y parvenir. Le père de Jean-Baptiste travaillait dans un atelier assez éloigné. En profitant de ses absences, l'abbé Delmas pourrait venir s'assurer que Jean-Baptiste était suffisamment instruit et le préparer à recevoir son Dieu.

L'abbé s'empressa de suivre ces indications, et, dès le lendemain, il alla voir Jean-Baptiste à l'heure indiquée. « Ce cher enfant, a-t-il écrit, me charma par la sûreté de ses réponses autant que par la vivacité de sa foi et la chaleur de ses pieux sentiments. Lorsque je le quittai, je lui

promis de revenir bientôt et de fixer avec sa mère le jour tant désiré. A cette bonne nouvelle, Jean-Baptiste se jeta à mes genoux en me priant de le bénir, puis, prenant ma main qu'il porta avec respect à ses lèvres, il me dit avec une profonde tristesse qui m'impressionna beaucoup, car elle semblait révéler les plus sombres pressentiments :

— N'est-ce pas, monsieur, vous ne me laisserez pas mourir sans que j'aie reçu la sainte communion ?

— Je n'attribuai, continue l'abbé Delmas, ces paroles qu'à l'émotion d'une nature vive et impressionnable. Quoique les traits de Jean-Baptiste fussent fatigués et que sa figure fût très pâle, rien ne pouvait faire présager une fin prochaine.

Deux jours après, l'abbé Delmas aperçut à l'église la mère de Jean-Baptiste. La figure de cette femme était altérée et décomposée. « J'en fus effrayé, dit l'abbé Delmas. Elle m'apprit que son mari avait encore été informé de ma visite par l'enfant qui s'était constitué l'espion assidu de la conduite de Jean. En recevant cette nouvelle dénonciation, le père avait bondi de colère. L'entrée d'un prêtre dans son appartement lui avait causé une sorte de rage. Il avait saisi son fils en l'accablant de reproches et il

l'avait si cruellement frappé, que depuis cette scène terrible le pauvre enfant n'avait pu quitter le lit. Il avait le corps couvert de plaies et était en proie à une fièvre ardente.

— Avec une surveillance semblable, dit l'abbé Delmas à la malheureuse mère, comment pourrons-nous jamais lui faire faire sa première Communion ?

— Elle n'est possible. répondit-elle, ni à l'église, ni dans notre logement, et il faudrait que le pauvre enfant renonçât à ce bonheur. s'il n'y avait pas au premier étage de notre maison une bonne dame qui aime beaucoup Jean-Baptiste. Si vous consentez à venir chez cette dame, elle vous recevra en même temps que nous dans son appartement auquel on peut arriver par un couloir communiquant à une autre rue que la nôtre. De notre côté, il nous sera facile d'y descendre sans exciter aucune défiance. Vous y confesseriez mon enfant et vous lui donneriez ensuite la sainte communion, car je crains que vous ne puissiez renouveler votre visite. Jean-Baptiste est bien faible et un nouvel orage, comme le dernier, le tuerait ! »

La pauvre mère était accablée par la douleur.

— Je me tiens à votre disposition, dit l'abbé Delmas. Lorsque vous serez prêts, prévenez-moi et j'irai de suite. La foi, la résignation, l'instruc-

tion de ce cher enfant et les périls qu'il court ne nous permettent pas d'hésiter.

L'espoir de la réalisation prochaine de ses vœux les plus ardents rendit un peu de force à Jean-Baptiste. Il se reprit à espérer et son cœur se rassurait lorsque son père vint encore détruire cette joie si pure et précipiter une catastrophe.

Un soir, cet insensé, rentrant à moitié ivre, à une heure avancée de la nuit, s'aperçoit, en passant près du lit de son fils, que son innocente victime s'était endormie en tenant un chapelet. La vue de cet objet de dévotion fit éclater sa fureur, il l'arracha violemment des mains de l'enfant, le brisa et en foula les morceaux à ses pieds, en proférant d'affreux blasphèmes et d'horribles menaces.

Jean-Baptiste, saisi de terreur, implora vainement son pardon, et la mère, accourant au secours, ne put désarmer le bras qui frappait le pauvre enfant à coups redoublés.

Cette nouvelle scène de violence amena une rechute immédiate. La fièvre reparut ardente et elle ne quitta plus Jean-Baptiste dont les forces baissaient rapidement. La mère se hâta d'aller prévenir l'abbé Delmas, en le priant de venir au plus vite.

Pauvre mère, soutenue par son courage héroïque contre tant de cruels sujets d'affliction,

elle voulait assurer autant qu'elle le pourrait la possession du ciel à son fils lorsqu'il quitterait une vie pendant laquelle il ne trouvait que souffrances et douleurs.

M. l'abbé Delmas, après avoir pris dans le tabernacle de l'église une hostie consacrée, s'achemina vers la maison de Jean-Baptiste, en passant par la rue détournée qu'on lui avait indiquée. La pieuse dame, chez laquelle l'enfant devait faire sa première Communion, avait préparé ce qui était indispensable à l'accomplissement de cette pieuse cérémonie. La chambre était le sanctuaire caché dans lequel le jeune malade allait recevoir son Dieu. Une commode tenait lieu d'autel. Deux candélabres furent allumés de chaque côté du christ d'ivoire et deux vases de fleurs joignirent leur parfum à ces simples préparatifs.

Jean-Baptiste, que sa mère avait eu grand'peine à conduire jusque-là, priait agenouillé devant le crucifix lorsque l'abbé Delmas entra. Sa présence apporta au cœur du pauvre enfant une joie toute céleste. Il se confessa avec des sentiments de foi et d'amour admirables, puis, lorsque l'abbé Delmas tira de la custode l'hostie consacrée et qu'elle parut aux regards du premier communiant, il s'inclina profondément et récita ses actes d'adoration et de désir avec toute la ferveur qu'il put y mettre.

L'abbé Delmas, non moins ému, adressa à

l'enfant, si bien préparé par l'épreuve et la souffrance, quelques paroles encourageantes qu'il termina en lui disant : « *Que le Corps de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST *garde ton âme pour la vie éternelle !* » et il déposa sur ses lèvres le DIEU consolateur de ceux qui souffrent parce qu'ils l'aiment plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

Des larmes causées par la reconnaissance et le bonheur coulaient sur le visage pâle du malade. La mère pleurait avec lui et l'abbé Delmas était touché jusqu'au fond du cœur.

Après quelques instants d'ardente adoration, Jean-Baptiste récita ses actes de remerciement et d'amour et pria pour son père, pour sa mère, pour tous ses bienfaiteurs. « Alors, ajoute encore l'abbé Delmas, j'embrassai ce cher enfant et je me retirai, l'âme inondée par une joie sans égale. Jean-Baptiste me rappelait les anges qui prient devant le trône de l'Agneau dans les délices du paradis. »

Le paradis, c'était là que JÉSUS et MARIE attendaient ce charmant enfant. Quelques jours après sa première Communion, il s'éteignit doucement. Son âme quitta cette terre et monta pure et radieuse dans la patrie céleste où sont appelés ceux qui ont servi DIEU avec fidélité. Là, il n'y aura plus ni violence, ni terreur, ni larmes, et les joies si parfaites, que notre imagination ne peut les concevoir, dureront sans fin.



LE PARDON

DE LA

PREMIÈRE COMMUNION

A l'époque de la première Communion, il est d'usage que les enfants demandent pardon à leurs parents pour leurs fautes passées et sollicitent leur bénédiction pour leur vie à venir. Cet usage si chrétien est de tout point salutaire et parfois il amène des scènes touchantes et sublimes. Voici à ce propos un trait que nous raconte M. l'abbé Delmas.

A Paris, — un enfant de douze ans, nommé Joseph, suivait avec diligence les cours de catéchisme pour la première Communion. Sa physionomie était intelligente et bonne, mais grave et

quelque peu soucieuse. Il riait rarement. Cependant Joseph n'était pas morose ; ses manières étaient polies et son cœur affectueux.

La mère de Joseph vivait en parfaite chrétienne ; le père, par malheur, ne l'imitait pas. Tout d'abord, ouvrier laborieux, il ne fut qu'indifférent à la religion et à ses pratiques saintes ; mais de l'indifférence à la haine de l'Eglise le passage est facile, surtout dans certains milieux et dans le temps où nous vivons. Entré dans une grande usine, le père de Joseph eut la faiblesse de s'enrôler dans l'Internationale. Cette Association, qui fait profession ouverte d'athéisme, agit rapidement sur son cœur, et bientôt, d'indifférent, l'ouvrier était devenu hostile à la religion. Aussi, le jour où Joseph vint lui dire avec une joie toute naïve :

— Père, je suis admis au catéchisme de la première Communion !

— Et moi je ne le veux pas ! répondit le père.

Et d'un ton sévère il ajouta :

— Je te défends de mettre le pied au catéchisme, et de la première Communion ne m'en parle jamais plus.

A cette réponse inattendue, le pauvre enfant fut saisi de stupeur et consterné ; il se retira pour pleurer. Mais sa mère était là. Elle consola son Joseph, le rassura et lui dit :

— Ne pleure pas, Joseph ; tu iras au catéchisme en secret et tu feras de même ta première Communion.

L'enfant reprit espoir et courage; mais l'on comprend pourquoi ce bon petit était toujours sérieux et quelque peu inquiet. Il suivait les exercices préparatoires avec une assiduité et une attention qui ne se démentaient jamais ; mais il tremblait toujours d'être découvert et d'être à jamais écarté de la première Communion. Jésus et Marie veillaient sur cet enfant si pieux, si attentif, et, au jour de l'examen final, il eut un succès éclatant.

Mais le père ignorait tout, et la mère et l'enfant ne cessaient de prier pour lui. Cependant la veille du beau jour était venue. La mère a fait emplette pour son Joseph d'un brassard à franges d'or, d'un grand cierge de cire et le costume du jeune communiant est prêt. Tout cela s'est fait en cachette. Si le père allait tout briser ! Le pauvre Joseph était sur les charbons ardents.

La dernière séance de la retraite avait eu lieu ! tous les enfants absous s'étaient retirés ; seul, Joseph, à genoux dans un coin de la chapelle, priait et pleurait. Le Directeur l'aperçoit, s'approche et lui dit avec intérêt :

— Eh bien ! Joseph, qu'attendez-vous ?

L'enfant serra la main du Directeur, et, levant sur lui ses yeux humides de larmes :

— Monsieur l'abbé, j'aurais besoin d'un conseil. Le prédicateur de la retraite nous a fait un devoir de demander, ce soir, pardon à notre père et à notre mère. Et moi, comment ferai-je ?

— Comme les autres, mon petit ami.

— Mais vous savez bien, monsieur l'abbé ; si je demande pardon à mon père, il comprendra tout, et si par malheur il n'y consentait pas !

Et, en disant ces mots, le pauvre enfant cacha sa tête dans ses mains. Alors une voix intérieure dit au prêtre : « Confiance ! que de cœurs ramenés à DIEU par la douce influence d'une première Communion ! » Et il reprit :

— Mon bon Joseph, j'ai le cœur plein d'espoir. Ce soir vous ferez comme les autres. Avant de vous coucher, vous vous jetterez au cou de votre père, vous lui demanderez sincèrement pardon ; DIEU fera le reste. Seulement, choisissez bien votre moment et recommandez votre entreprise à la sainte Vierge.

L'enfant, poursuit M. l'abbé Delmas, me remercia et partit bravement. Ma pensée et mon cœur le suivirent longtemps.

Le lendemain, au jour naissant, ma sonnette était ébranlée par une violente secousse. J'ouvre. Un ouvrier, la casquette à la main, se présente, et, sans autre préambule :

— Je suis le père de Joseph, dit-il, et je viens

me confesser. Je veux prendre ma part du bonheur de mon fils, et je désire communier avec lui.

A ces paroles, je m'écriai tout haut : « Mon Dieu, soyez béni ! »

Jamais relations amicales ne furent ni si promptement, ni si complètement établies. Il me tardait de connaître les détails d'un changement si profond et si subit. Ce bon ouvrier me fit alors ce récit :

« En rentrant de l'atelier, hier, je remarquai tout d'abord que ma femme avait préparé un dîner plus confortable que d'habitude. J'étais entré soucieux, morne ; mais je me déridai bien vite, soit effet des attentions de ma femme, soit effet de l'action du bon Dieu. Quoi qu'il en soit, j'adressai la parole à mon Joseph, chose que je n'avais faite depuis plusieurs jours, et la conversation, à mon étonnement, prit un tour très gai.

« — Je suis content de te voir, dis-je à mon fils, ta bonne figure me va, et j'aime à t'entendre causer.

« De vrai, monsieur, hier je le trouvais mieux que les autres jours, et je me sentais fier d'être son père.

« Mais voici qu'en ce moment l'enfant se lève et se dirige vers moi. Je le regardais faire sans rien comprendre à ce mouvement, quand quelques coups retentirent à la porte. Je me

chargeai d'ouvrir moi-même, un peu contrarié d'être ainsi dérangé.

« Pendant que je causais sur le seuil avec un *feignant* de l'usine, j'entendis ma femme qui disait :

« — Tiens, Joseph, c'est le démon qui envoie ce misérable. Je le reconnais. C'est lui qui fait tant de mal à ton père ; il cherche à l'entraîner dehors.

« Je ne perdais pas de vue mon enfant. Je le vis aussitôt tomber à genoux devant une image de la sainte Vierge, qu'il a placée à côté de son petit lit.

« Ceci me toucha. Je n'écoutai plus mon discoureur. A la fin, je lui fermai la porte au nez et rudement. Ce sera pour longtemps.

« Ma femme, me voyant rentrer, me remercia de préférer leur société à celle des étrangers. Bientôt je revins à ma première humeur. Joseph, lui, ne me quittait pas des yeux. Je ne m'expliquais pas cette fixité de ses yeux si doux. Enfin je lui dis:

« — Joseph, tu me regardes bien aujourd'hui ; aurais-tu quelque chose à me demander ?

« Prompt comme l'éclair, l'enfant tombe à mes pieds :

« — Oui, père, oui, mon bon père ; j'ai à vous demander...

« Mais les sanglots étouffaient sa voix. Je

regardai ma femme. Elle pleurait aussi. Je n'y comprenais rien. Après quelques secondes, Joseph reprit :

« — Mon père, je vous demande bien pardon.

« — Et de quoi, Joseph ?

« — De vous avoir désobéi.

« — Désobéi ? Mais non, mon enfant, tu ne m'as jamais désobéi.

« — Si, père ; j'allais au catéchisme de première Communion et vous me l'aviez défendu.

« A ces mots, un trait de lumière traversa mon esprit ; DIEU me parla au cœur, et, vivement ému, pleurant presque, je répondis :

« — Mon fils, c'est à moi à te demander pardon.

« Et, serrant Joseph sur mon cœur, je le relevai, puis je l'embrassai avec une affection que je ne m'étais jamais connue. Joseph reprit :

— « Et maintenant, mon père, bénissez-moi ; demain je vais faire ma première Communion.

« — Comment! déjà ? mais rien n'est prêt.

« — Si, si, tout est prêt, dit la mère ; il ne manque à Joseph que ton consentement et ta bénédiction.

« Joseph était à mes genoux. Des sentiments nouveaux m'avaient saisi ; les souvenirs de ma première Communion se pressaient en foule dans mon cœur. Je me levai, et posant mes deux mains sur la tête de mon fils :

« — Oui, mon enfant, que Dieu te bénisse comme je te bénis moi-même ! Que Dieu te conserve la foi et l'innocence ! Que Dieu te préserve de la société des impies ! Sois toujours obéissant à ta mère ! et puis, mon fils, que Dieu fasse du jour de ta première Communion *le plus beau jour de ma vie !*

« Joseph se releva ; son front était radieux. Il se jeta à mon cou ; après il courut à sa mère, et tous les deux pleurèrent, et moi aussi, monsieur. »

Ainsi parla ce digne ouvrier à M. Delmas. Puis il se retira pleurant encore, mais pardonné, lui aussi, béni, et l'âme dans la joie que donne le retour à Dieu.

Cependant, ni Joseph ni sa mère n'avaient compris les dernières paroles de la bénédiction paternelle.

Quelques heures après, l'enfant joyeux accourait annoncer à M. l'abbé l'heureuse issue du pardon demandé, et ce dernier répondit en souriant :

« — J'ai reçu votre père ce matin. Vous le verrez à côté de votre mère communier avec vous. »

Joseph leva les yeux au ciel en signe de reconnaissance, un doux sourire illumina son candide visage, et « depuis, ajoute M. Delmas, jamais je ne l'ai vu soucieux. »



LE MIRACLE EST FAIT !

VOICI le touchant récit d'un missionnaire de la Miséricorde :

« Il y a quelques années, j'avais dit en chaire que les enfants pieux pouvaient convertir leur famille. DIEU permit qu'une enfant innocente et pure se trouvât dans mon auditoire ; son père et sa mère l'aimaient comme une fille unique qui doit hériter d'une grande fortune ; c'était leur bonheur, leur joie, leur amour. Le lendemain, près du saint tribunal, je vois une enfant agenouillée comme un ange, je l'écoutai. La pauvre enfant ne pouvait parler ; les sanglots étouf faient sa voix ; elle avait les larmes aux yeux.

« — Mon père, vous avez dit que les enfants sages qui avaient une foi vive convertiraient leur père et leur mère. Depuis que je vous ai

entendu, j'ai prié, j'ai pleuré, mon père et ma mère ne sont pas convertis.

« — Mais, ma pauvre enfant, ce miracle je vous le promets. Il s'accomplira, pourvu que votre foi soit constante.

« Et j'ajoutai :

« — Je vais vous préparer moi-même à la première Communion.

« Elle revint les jours suivants ; le temps passa bien vite. La pauvre enfant disait toujours :

« — Mon père, le miracle ne se fait pas ; mes parents ne sont pas même venus vous entendre.

« La veille de la Communion arriva. Après avoir reçu l'absolution, la pieuse enfant se relève heureuse. Elle ne parlait pas ; dans le chemin, elle rencontre une de ses jeunes compagnes et parentes, qui l'embrasse avec effusion et lui dit :

« — Quel bonheur ! mon père et ma mère doivent communier demain avec moi.

« Alors la pauvre enfant devint triste, et ses yeux se mouillèrent de larmes. Son père et sa mère l'attendaient cependant, et ils se disaient :

« — Comme elle va être heureuse !

« A la vue de ses yeux gonflés par les pleurs, la mère la presse sur son cœur et lui dit :

« — Mon enfant, tu nous avais annoncé que

tu serais si heureuse la veille de ta première Commuuion ?

« — Ma mère, je suis malheureuse aujourd'hui !

« Et le père, témoin de cette scène, ne put s'empêcher de verser des larmes et de dire :

« — Mon DIEU ! que faut-il donc pour la rendre heureuse ?

« Aussitôt l'enfant quitte les bras de sa mère, se jette dans ceux de son père, en s'écriant :

« — O père, si tu voulais !

« — Mais, ma fille, nous ne vivons que pour toi ; dis-moi, que faut-il faire ?

« — C'est vous qui êtes la cause de ma tristesse...

« — Nous ! répond la mère.

« — Moi ! répond le pauvre père étonné.

« -- Hélas ! reprit l'enfant. J'étais heureuse il n'y a qu'un moment ; mais ma cousine m'a embrassée en me disant :

« — Tu ne sais pas, Berthe ! mon père et ma mère communient demain avec moi.

« Alors je me suis dit pendant le chemin : Et moi, demain, je serai donc heureuse toute seule !...

« Le père et la mère n'y tinrent plus ; les larmes coulèrent de leurs yeux. Ils embrassèrent cet ange, et lui dirent :

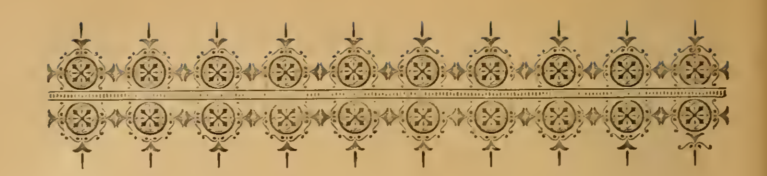
« — Oui, demain, tu seras seule ; mais dans

quelques jours tu renouvelleras. Alors nous serons heureux tous les trois.

« Le surlendemain, l'enfant triomphante m'amenait son père et sa mère, en me disant :

« — Mon père, vous aviez raison : *le miracle est fait !* nous serons, dans quelques jours, tous les trois unis à la Table sainte et tous les trois heureux sur la terre. »





Le Voile de la Première Communion.

Une jeune enfant avait fait une bonne première Communion, et ce jour avait rempli son âme du plus délicieux bonheur.

Longtemps après, quand elle était seule dans sa chambre, elle aimait à remettre sur sa tête sa couronne et son voile ; puis, ainsi parée, elle souriait d'une joie pure et suave.

Mais, hélas ! la pauvre enfant grandit, les passions vinrent, les séductions l'entourèrent et elle fut faible, elle dut s'avouer coupable...

Et alors elle n'aimait plus son voile et sa couronne ; quand ses yeux les rencontraient, elle se détournait pour ne pas les voir : c'était pour elle un cuisant remords.

Un jour que, pressée et impatiente, elle cher-

chait quelque chose dans son armoire, le voile se présente. Elle le repousse et le jette par terre en disant : « Maudit voile ! il est toujours là quand je n'en ai que faire ! » et elle le foule aux pieds...

Mais, tout à coup, s'arrêtant, elle s'assied émue, les larmes aux yeux : « Misérable ! s'écrie-t-elle, que fais-je, et quelle est donc ma vie ? Que j'étais bien plus heureuse lorsque je le portais !... Depuis que j'ai été infidèle, j'ai toujours souffert... Il faut que tout cela finisse... »

Et, en disant ces mots, elle releva son voile et le baisa avec amour.

Elle redevint bientôt chrétienne et vertueuse.

*
* *

Elisa, charmante enfant de quinze ans, avait reçu, au sein de sa famille, les soins d'une mère chrétienne. Confiée jeune encore à des maîtresses pieuses, elle était devenue au pensionnat l'objet d'une juste prédilection, et ses compagnes, non moins que ses maîtresses, applaudissaient à toutes ses qualités. Aimable enfant ! on eût dit que la grâce et la nature avaient concouru de concert à l'enrichir de leurs plus précieuses faveurs, et qu'une existence pleine de jours, de vertus et de mérites allait couronner un si heureux début dans la vie.

Tel était l'espoir des parents d'Elisa, tels étaient les vœux que formaient pour elle toutes les personnes qui la connaissaient. Hélas ! un instant a suffi pour dissiper sans retour ces douces illusions. Elisa, rendue à sa famille, ne l'a réjouie de sa présence que durant quelques jours ; une mort prématurée, presque subite, l'a transportée dans le ciel avec tout l'éclat de son innocence.

Dans l'écrin de la pieuse enfant on a trouvé un papier sur lequel étaient écrits ces mots : *Epître au voile de ma première Communion*. En voici les principaux passages :

« ..... Oh ! que tu me rappelles de doux souvenirs, cher petit voile ! que j'aime à te considérer ! que je te baise avec joie !..... Oh ! que je fus heureuse lorsqu'au plus beau jour de ma vie je te plaçai sur mon front pour aller à la rencontre de l'Agneau de Dieu qui daignait venir à moi !...

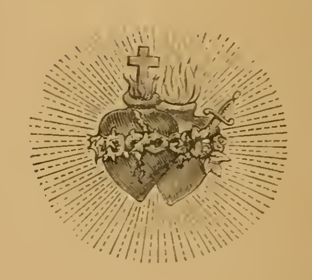
« Tu fus alors témoin de mon bonheur, cher voile blanc ; tu vis couler mes larmes que je cachais sous tes longs plis, peut-être même m'entendis-tu quand je dis au bon Dieu le premier secret de mon jeune cœur. L'entendis-tu, voile bien-aimé ? Oh ! si tu l'entendis, garde-le bien ; respecte les premières paroles d'amour d'une petite fille, et ne trahis pas un secret si cher à son âme.

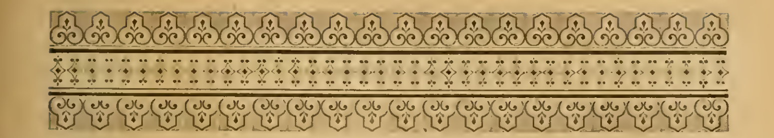
« Jusqu'à présent tu ne l'as pas révélé, et lorsqu'on voit que je t'aime de préférence à toutes mes parures, que je te baise avec transport, on n'y soupçonne rien de mystérieux à cause de mon jeune âge. Maman elle-même ne sait rien encore. car elle me disait un de ces jours : « Elisa, « il faut donner ton voile à ta sœur, je veux t'en « acheter un autre plus grand et plus beau. » Moi te donner, cher voile du plus heureux jour de ma vie ! Oh ! non, je n'y consentirai jamais. Mes compagnes aussi me raillent à ton sujet ; elles me disent : « Laissez donc ce voile qui n'est « plus à la mode, qui ne sied plus à votre taille « de quinze ans. » Non, non ; viens, voile béni, viens, que je te place de nouveau sur mon front. Voile arrosé si souvent de mes pleurs de joie, viens, que je me serre dans tes plis avec transport !...

« Mais lorsque mes quinze ans seront passés, il viendra un jour où, parée pour une cérémonie solennelle, il faudra bien enfin te dire adieu, voile chéri. Alors pour la dernière fois, tu couvriras mon front ; mes amies m'entoureront silencieuses et tristes, et pourtant moi je serai inondée de bonheur !...

« Oh ! ne m'accusez pas d'inconstance, vous qui savez combien j'aimais le voile de ma première Communion ; et toi, simple mais cher

objet de ma parure, ne sois point jaloux. Te souviens-tu du premier secret de mon jeune âge, de cette première parole d'amour qui sortit de mon cœur transporté d'allégresse ? En ce jour solennel, mon secret sera connu, j'accomplirai mes promesses ; je t'échangerai, ô mon cher voile blanc, pour le voile des chastes épouses du Seigneur. Mais je ne souffrirai pas qu'après ce beau jour tu serves à un usage profane ; non, je te porterai moi-même sur l'autel de Marie, et je t'offrirai à elle comme un gage de mon éternelle reconnaissance... »





La Première Communion d'une Protestante.

Le trait qui suit, raconté par la *Semaine catholique* de Séez, manifeste l'attrait béni de la sainte Eucharistie. L'auteur du récit s'exprime en ces termes :

« Il y a quelques mois, je demandais à une protestante rentrée dans le sein de l'Eglise catholique le secret de sa conversion.

« — Oh ! monsieur l'abbé, c'est pour pouvoir « communier que j'ai voulu être catholique. »

« Voici alors ce qu'elle me raconta :

« — J'étais venue en France dans une famille amie. Un matin, au milieu d'une excursion dans vos belles montagnes, j'entrai par hasard dans la pauvre église d'un petit village. Le curé était à l'autel. Je vis une jeune fille se lever.

« Je la suivis du regard, marchant vers la grille

du chœur. Le prêtre se retourna, tenant l'hostie blanche entre ses mains ; il s'approcha et donna l'hostie à la jeune fille. Emue sans m'en rendre compte, j'attendais avec impatience qu'elle se relevât. Quand elle revint, les mains jointes et les yeux baissés, sa figure était radieuse.

« J'avais plusieurs fois, dans les cérémonies du culte protestant, participé à la cène. Je me rappelais quels efforts d'esprit je faisais pour exciter en moi une foi quelconque au signe qu'on me présentait ; la cène était pour moi un devoir obligé, mais pénible. Là, sous mes yeux, la communion venait de m'apparaître radieuse et souriante.

« Je rejoignis mes compagnons de promenade, qui m'attendaient déjà depuis un instant sur le cimetière du village et s'étonnaient de me voir rester si longtemps à l'église. A moi, le temps n'avait point paru long, et je n'oublierai jamais ce premier quart d'heure passé dans une église catholique.

« Le lendemain, je revins seule ; la jeune fille était à la même place ; je me mis à prier comme elle, et quand elle se leva, je ne sais quelle force me poussa à me lever avec elle ; je la suivis, et le prêtre, qui ne me connaissait pas, me donna l'hostie. A ce moment, je ne sais ce qui se passa autour de moi, mais au dedans il me semblait

voir une gloire, des rayons de lumière partant de l'hostie et éclairant tout mon intérieur.

« Quand je me relevai, il n'y avait plus personne à l'église. J'eus peur. Je courus au presbytère et je m'écriai :

« — Monsieur le curé, je suis protestante et j'ai « communié ; ai-je mal fait ? J'ai pourtant été « bien heureuse et mon cœur est encore tout « brûlant. »

« Le bon prêtre me fit plusieurs questions ; il me dit :

« — Mon enfant, les catholiques seuls peuvent « communier dignement ; et si vous m'aviez « consulté tout à l'heure, je vous aurais dit que « vous ne pouviez pas le faire : mais votre bonne « foi est si grande, tout cela est tellement extra- « ordinaire, que je n'oserais pas dire que vous « avez profané l'adorable Sacrement. »

« Je m'en allai, triste de ma témérité ; cependant la tristesse n'était qu'à la surface ; au dedans je ressentais la joie la plus profonde et la plus suave. Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée : me faire catholique pour pouvoir communier. J'obtins avec assez de peine le consentement de mon mari, et deux mois après je faisais ce que l'on appelait ma première communion : pour moi c'était la seconde. »

« Ainsi parla cette femme.

« Le lecteur comprendra aisément quel fut mon étonnement ; il n'y avait plus à discuter des circonstances passées ; mais je me dis intérieurement : Voilà bien une âme qui a reconnu Jésus à la fraction du pain.

« Elle n'a pas dit son nom, ni demandé le secret ; je livre à mes lecteurs ce récit tel qu'il m'a été fait. »





UNE NOBLE ENVIE

A X... se trouve en garnison un régiment de cavalerie dont nous nous abstenons d'indiquer l'arme et le numéro. Le colonel de ce régiment, officier chrétien entre tous, a demandé une messe militaire pour son régiment. Il ne force personne à y assister, mais il y est lui-même très assidu et donne chaque dimanche un piquet d'honneur pour entourer l'autel.

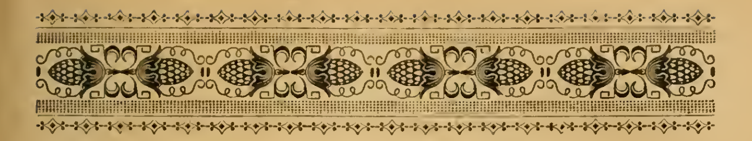
Dans ce même régiment se trouve un jeune volontaire, garçon fort pieux, mais d'une énergie qui a su, plus d'une fois, mettre à la raison certains mauvais plaisants, persuadés ou feignant de croire que les chrétiens sont obligés de pratiquer la patience jusqu'au ridicule. Ce jeune homme s'approche fréquemment de la sainte communion. Un jour, son confesseur crut devoir l'engager à communier le dimanche suivant à

la messe militaire devant tous ses camarades. Le jeune militaire promit, mais il comptait sans le piquet d'honneur, dont justement il faisait partie ce dimanche-là.

Communier à cette messe-là même était sa pénitence sacramentelle ; demeurer à son rang, le mousqueton au côté, était sa consigne ; que faire ? Au *Domine, non sum dignus*, le jeune homme quitte tout d'un coup le piquet d'honneur, se rend droit devant le colonel, et présentant l'arme, comme on doit le faire quand on s'adresse à un officier supérieur, demande la permission de quitter son rang et d'aller à la sainte Table.

Le colonel permet bien vite, puis, tout ému, il dit à un autre officier, son voisin : « Ah ! si j'avais un prêtre ici près de moi, ce garçon n'irait pas communier seul. »





LE CIBOIRE SAUVÉ

I

Episode de l'invasion prussienne.

TRAIT HISTORIQUE

En ces jours où la pauvre France,
Foulée aux pieds de son vainqueur,
Le front sanglant, l'âme en souffrance,
Agonisait, percée au cœur ;

Une armée impie et sauvage,
Torrent de feu venu du Nord,
Porta le deuil et le ravage
Dans un bourg de la Côte-d'Or.

Les maisons paraissaient noyées
Dans ces flots qui montaient toujours,
Et les colombes effrayées
S'enfuyaient devant ces vautours.

Mais la bourgade est trop petite
Pour abriter tant de soldats...
Humblement chacun les invite
A diriger plus loin leurs pas...

Ce fut en vain : mais, le dirai-je ?
Les soldats, braquant le canon,
Epouvantable sacrilège !
Bombardent Dieu dans sa maison !...

Un frisson parcourt l'assemblée,
L'épouvante est dans tous les cœurs...
Toute l'église est ébranlée
Sous les coups des envahisseurs.

Par malheur, en ces jours d'alarmes,
Le bon pasteur était absent.
Sa douce main séchait les larmes
D'un pauvre infirme agonisant :

Le cœur ému, l'âme en prières,
La foule emplissait le saint lieu.
Beaucoup, armés de leurs Rosaires,
Montaient la garde devant Dieu.

« Sauvons, sauvons la sainte Hostie !
« S'écriaient les pieux croyants
« Ne livrons pas l'Eucharistie
« Aux fureurs de ces mécréants !

« Comment faire ? Ah ! quelles tortures !
« En l'absence du bon pasteur,
« Où trouver des mains assez pures
« Pour toucher le Corps du Seigneur ?

« Séraphins ! déployez vos ailes,
« Venez en cet humble séjour,
« Et jusqu'aux voûtes éternelles
« Portez le Corps du Dieu d'amour ! »

Malgré cette ardente prière,
Les anges restent dans le ciel,
Laissant aux anges de la terre
L'honneur de porter l'Eternel.

Près de l'autel, silencieuses,
Des vierges priaient à genoux.
Le temps presse, ô vierges pieuses !
Sauvez le Corps de votre Epoux !

« Non, non ! répondirent les vierges,
« C'est au prêtre à porter l'Agneau,
« A nous de suivre avec les cierges
« L'Arche du Testament Nouveau. »

Un jeune enfant, plein d'innocence,
Au front pur comme un lis en fleur,
Est invité par l'assistance
A porter le Corps du Seigneur.

« Non, dit l'enfant, fussé-je un ange,
« Je n'oserais toucher à Dieu,
« Mes pieds ont effleuré la fange,
« Je suis indigne du saint lieu. »

O bonheur ! près du sanctuaire,
Quel est ce tout petit enfant,
Porté sur le bras de son père
Et comme au ciel vêtu de blanc ?

En contemplant sa tête blonde,
Son sourire et ses grands yeux bleus,
On croirait voir en ce bas monde
Un séraphin venu des cieux.

Cher enfant, pour sauver l'Hostie,
Monte, sans crainte, au saint autel ;
On peut toucher l'Eucharistie
Quand on est pur comme le ciel !

Aussitôt, ravissant spectacle !
L'enfant de sa petite main,
Ouvre, en tremblant, le tabernacle,
Et sort le Prisonnier divin !

Porté sur les bras de son père,
L'enfant tient le ciboire d'or,
Et, s'éloignant du sanctuaire,
Cache, en lieu sûr, son cher trésor.

Et quand la barbare cohorte,
Comme un océan soulevé,
De l'église eut brisé la porte,
Le saint Ciboire était sauvé !

II

Episode de la Commune, à Paris.

Le 9 avril, à dix heures du soir, les fédérés cernent l'église Saint-Jean-Saint-François, située rue Charlot, s'emparent de toutes les issues et mettent les scellés sur toutes les portes.

Le lendemain matin, le cher frère A.... chargé de la maîtrise de cette paroisse, se rend à son école à l'heure habituelle. Il est bien étonné de voir un poste de gardes nationaux devant l'église. Les figures sinistres qu'il aperçoit, quelques blasphèmes saisis au passage et à l'adresse de son habit religieux, ne lui expliquent que trop le motif de leur présence.

En mettant le pied dans sa classe, il reconnaît le fonctionnaire qui gardait la porte de la maîtrise donnant communication avec l'église. C'était un brave homme qui, certainement, ne désirait pas le triomphe de la Commune ; et pourtant, comme tant d'autres, il la soutenait de ses armes et de sa personne, soit par crainte, soit par nécessité.

— Bonjour l'ami !... lui dit le Frère, que faites-vous là ? Quelle besogne pour un homme comme vous ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, cher Frère, c'est affreux !

— Moi, j'ai un service à vous demander, mon brave.

— Lequel ? tout ce que vous voudrez, pourvu que je le puisse ; je suis à vous.

— J'aurais à prendre quelque chose dans le Tabernacle. Pourrais-je entrer dans l'église ?

— Pas possible, ma consigne est sévère, très sévère : je suis fusillé si je laisse entrer qui que ce soit.....

— Alors, comment faire ?

— Renoncer à votre dessein ou vous exposer à être fusillé.

— Cela m'est bien égal d'être fusillé, pourvu que j'aie le temps de prendre ce que je veux.

— Vous n'avez pas peur, cher Frère ? et pourquoi ?... Eh bien ! Je suis chrétien, moi. Je sais ce que vous voulez prendre dans le Tabernacle : c'est le bon Dieu. Allez et faites vite. Si vous êtes aperçu vous serez fusillé et moi aussi ; mais allez, le temps presse : on doit me relever dans quelques minutes.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le Frère vole au Tabernacle, prend le Saint Sacrement déposé sur un corporal et s'enfuit, emportant son précieux trésor dans la communauté.

Le garde national se jette à genoux, présente les armes et accompagne le Frère jusqu'à la porte qui donne sur la rue Charlot.

L'ange de l'EUCHARISTIE avait éloigné tout regard indiscret. L'église a été pillée, l'autel démonté et le Tabernacle profané ; mais le Corps adorable de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a été préservé d'une horrible profanation.





UNE VICTIME VOLONTAIRE

Marie-Antoinette Duchemin fut une fidèle adoratrice du Très Saint Sacrement de l'autel. Il serait difficile de faire entrevoir ce que cette âme renfermait d'admirable beauté.

Dès sa première Communion, Marie-Antoinette s'était enflammée de l'amour de Notre-Seigneur. Cet amour lui inspira par la suite la pensée de s'offrir à Dieu en victime. Elle le fit en ces termes : « Vive Jésus ! mon bien-aimé, si le « sacrifice de ma vie peut vous être agréable et « contribuer tant soit peu à obtenir la conserva- « tion des Ordres religieux en France, je vous « l'offre de tout mon cœur, *sans regret ni res- « triction*. Si l'abandon de mes plus chères espé- « rances peut être du moindre poids dans la ba- « lance de votre miséricorde, j'y renonce sur

« l'heure et absolument. Mais, Jésus ! si ce sacri-
« fice peut être remplacé par celui d'une vie
« religieuse tout entière passée dans toutes les
« souffrances qu'il vous plaira, de corps, d'âme,
« d'esprit, de cœur, et offerte aux mêmes inten-
« tions ; si une vie d'hostie peut avoir le même
« résultat, ne me le refusez pas. »

C'est elle encore qui s'exprimait en ces termes enflammés :

« J'ai demandé au bon Dieu l'amour de tout
« ce qui souffre, mais surtout l'amour des âmes
« qui ont causé la soif brûlante de Jésus sur la
« croix. Oh ! que je voudrais avoir pour les âmes
« l'amour qu'ont eu tous les Saints, l'amour de
« tous ceux qui sacrifient leur patrie, leur fa-
« mille, leurs amis, pour s'en aller au loin ga-
« gner des âmes !... Donner Jésus aux âmes,
« donner des âmes à Jésus, le plus possible, à
« quelque prix que ce soit !... »

Toute la vie de Marie Duchemin pourrait se résumer dans l'amour de Dieu, la charité pour les autres et l'abnégation d'elle-même. Nous l'avons dit, ces saintes dispositions remontaient à l'époque fortunée de sa première Communion. C'est à cette époque que le feu de l'amour s'était allumé dans son cœur innocent :

« — Non, jamais, dit-elle, je n'oublierai jamais
« ce 19 juin, où, sous le voile de ma première

« Communion, je me donnais déjà sans réserve « au bon DIEU. C'était comme un essai, mais « aussi sérieux que doux. »

Marie, si l'on excepte un temps d'épreuves par où passent les plus saints, eut surtout une piété affective et confiante. Ecoutons encore comment, onze ans après sa première Communion, son cœur s'extasiait à la pensée de l'adorable Eucharistie :

« Ah ! je ne m'étonne plus qu'après des mil- « lions de siècles, le bonheur du ciel soit tou- « jours nouveau, puisque le ciel de la terre est « aussi plus doux à mesure que plus d'années « nous séparent de la première visite de JÉSUS ! »

A peine âgée de seize ans, elle éprouvait trois désirs ardents qui la consumaient : le premier avait pour objet le vœu d'appartenir corps et âme au Seigneur JÉSUS ; les deux autres se rapportaient à la sainte Eucharistie : l'un regardait la présence permanente de Notre-Seigneur au tabernacle de la chapelle de sa pension ; l'autre une grâce qu'elle n'avait cependant pas osé solliciter, ne s'en croyant pas digne, la grâce de la Communion quotidienne ; et en effet l'année 1874 lui avait apporté l'accomplissement de ces trois désirs. A partir de ce moment, tout le temps qu'elle ne donnait ni au travail, ni au prochain, elle le consacrait à la prière dans la chapelle de

la Maison ; c'était là qu'elle prenait son repos ; et afin que l'on ne remarquât ni combien de fois elle y allait, ni combien de temps elle y restait, elle avait soin de s'y rendre par la route où elle risquait le moins d'être vue.

« Ce n'est pas seulement de l'amour, disait-elle, « que j'ai voué à mon Jésus, c'est de la passion : « toutes les grâces temporelles ne sont rien « auprès d'une petite étincelle de cet amour qui « embrasait le cœur des Saints. » Et ailleurs : « Je donnerais toutes les joies humaines pour « une seule communion, dût-elle être faite sans « douceurs et sans sentiments. » Et encore : « Oh ! « que c'est doux, oh ! que c'est beau, le cœur à « cœur de l'action de grâces ! »

Bientôt, elle faisait un pas de plus dans la voie du renoncement par un vœu définitif. A cette occasion elle écrivait : « O Jésus, puisse cette « perte totale de mon cœur dans le vôtre, de ma « volonté dans la vôtre, de mes affections dans « les vôtres, être telle qu'il ne reste plus en moi « une seule fibre de mon cœur humain ! Puisse « chaque seconde de ma vie être un acte d'amour « pur, parfait et brûlant ! Que cet amour croisse « sans cesse, qu'il ne souffre jamais ni affaiblis- « sement, ni éclipse. »

Comme nous l'avons déjà insinué, Marie Duchemin aspirait à entrer dans un Ordre reli-

gieux, et c'est la Visitation qui avait le plus d'attrait pour elle : d'abord, à cause de la parenté spirituelle qui unissait à l'âme de saint François de Sales son âme si pure, si simple et si douce ; enfin pour ce motif que la Visitation convenait mieux à ses aspirations religieuses et à sa faible santé. Mais l'amour de JÉSUS dominait toutes ses autres aspirations. Elle disait : « J'aime sans doute en lui-même mon Ordre « chéri ; jaime mon bienheureux Père, saint « François de Sales ; j'aime ma vénérée Mère, « sainte Jeanne de Chantal ; mais avant tout, « par-dessus tout. j'aime le Sacré-Cœur de JÉSUS ; « c'est Lui qui m'attire ; c'est pour Lui que je « quitte tout. »

Mais, ce n'était pas au couvent que DIEU l'appelait, c'était dans son paradis. Elle mourut soudainement et après quelques heures seulement de souffrances. Marie-Antoinette s'était offerte en victime, son sacrifice était accepté ; du même coup, DIEU récompensait son amour en lui faisant grâce d'une prolongation de vie qui aurait retardé pour elle les joies de la vision béatifique.

Elle fut ravie au ciel, en 1879, à l'âge de vingt-cinq ans.

(*Notice sur Marie-Antoinette Duchemin*, par l'abbé Gounelle.)



AU BAL ET AU SPECTACLE

Celui qui reçoit le baptême s'engage à renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres. « Par les pompes du démon, il faut entendre les vanités du monde et ses plaisirs dangereux. » Voilà ce que dit le catéchisme.

Parmi les vanités du monde les plus vaines et parmi ses plaisirs les plus dangereux, il faut ranger les bals et les spectacles. Voilà ce que dit la raison. L'âme chrétienne a donc le devoir d'y renoncer.

En fait, un grand nombre de personnes, baptisées et fréquentant les Sacrements, fréquentent aussi les bals et les spectacles. C'est un point sur lequel elles auront un jour à s'expliquer avec le divin Juge, à moins que des nécessités de position, sur lesquelles les illusions sont trop

ordinaires, n'excusent, à l'égard de ces pompes du démon, une conduite moins radicale.

Voici, à ce sujet, ce que raconte de Mgr de la Bouillerie, ancien évêque de Carcassonne, mort coadjuteur de Bordeaux, un des amis de ce saint prélat.

Mgr de la Bouillerie avait alors vingt-sept ans : il était à Rome, suivant les cours du Collège romain, en vue d'entrer dans les ordres : « Par condescendance pour des conseils qui lui avaient été donnés et selon le désir de sa famille, il avait d'abord gardé l'habit laïque et conservé ses relations avec le monde. Lié, notamment, avec la famille de l'ambassadeur, il fréquentait les salons et se mêlait aux fêtes de l'ambassade, où l'élégance de ses manières le faisait fort rechercher. Mais il me conta à quelle torture morale il se trouvait alors en proie, lorsque les sentiments de sa piété, et surtout le souvenir de ses Communions, venaient le chercher au milieu des bals. — « Il me semblait alors, me disait-il, que le parquet des salons me brûlât les pieds, et mon cœur était bien loin du lieu où m'avaient appelé des convenances mondaines. »

Cette impression de nouveau converti et de pieux communiant lui a dicté une de ses plus suaves directions.

« Vous avez lu, dit-il à sa Philothée Eucha-

ristique, dans l'admirable livre de l'*Introduction à la vie dévote*, les sages conseils que donne saint François de Sales aux personnes que leur condition *oblige* à fréquenter les bals et les autres réunions dangereuses. Il veut que ces personnes songent souvent à la mort, à l'enfer, aux angoisses de tous ceux qui souffrent ; puis, à la vie si différente des âmes qui passent les jours et les nuits à louer DIEU ; puis, à JÉSUS et à MARIE, aux Anges et aux Saints, « qui les ont vues aux bals et à qui elles ont fait grande pitié. »

« Ces conseils sont excellents et je vous engage à les suivre. Mais vous avez une dévotion spéciale à laquelle se rattachent et vos pensées les plus constantes et vos plus saintes affections ! Vous êtes dévouée à l'EUCHARISTIE... Ne souffrez pas qu'elle demeure étrangère, même à la vie mondaine *qui vous aura été imposée !*

« L'EUCHARISTIE, lorsque vous vous trouverez dans le monde, sera pour vous plus que n'a été l'Ange soufflant l'air pur autour des trois Hébreux dans la fournaise de Babylone.

« Quand vous vous disposerez à prendre part à une fête mondaine, consultez l'EUCHARISTIE. *Elle réglera votre tenue extérieure et vous dira la sage réserve que vous impose la modestie chrétienne.*

« Si l'éclat de cette fête éblouit tellement vos

yeux qu'elle fasse sur vous une dangereuse impression, souvenez-vous de l'EUCHARISTIE et de ses fêtes bien plus douces, quand, au milieu de l'encens, de la lumière et des fleurs, elle vous apparaissait sur l'autel, exposée à vos regards, à votre amour, à vos adorations.

« Si vos oreilles entendent des discours qui flattent votre vanité et continuent dans les salons l'entretien du serpent et d'Eve, n'écoutez pas tous ces discours, et, empruntant la pensée de David, répétez au fond de votre cœur : « *Les impies m'ont raconté leurs fables, mais elles ne valent pas votre parole* », ô DIEU du tabernacle !

« Et si la joie et les plaisirs du monde tentent de vous persuader qu'on y trouve le vrai bonheur, rappelez-vous que vous avez été plus heureux quand vous avez pleuré au pied du tabernacle.

« Mais surtout, si l'ombre du péché essayait d'obscurcir votre âme, songez, songez bien vite que vous êtes à la veille peut-être ou au lendemain d'une communion !... Est-ce ainsi que vous remerciez DIEU des grâces qu'il vous a faites ?...

« Qu'ajouterai-je, ô âme chrétienne ? La pensée de l'EUCHARISTIE, si elle domine en vous, s'emparera de tout votre être, elle le transformera et y laissera d'elle-même comme une inimitable empreinte. Je voudrais qu'en vous voyant dans le

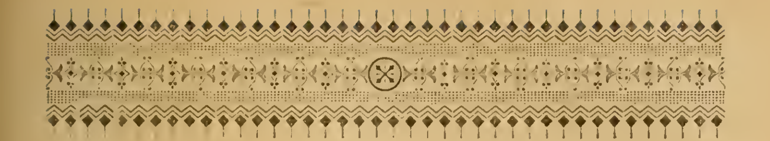
monde, chacun dit aussitôt : « Voilà une âme qui communie ! »

« Le poète a eu raison d'écrire : *même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes !*

« Le chrétien au milieu du monde, c'est l'oiseau qui se condamne à marcher et qui ne reprend les ailes de la colombe que pour voler vers le tabernacle. Je désire que l'âme chrétienne, même alors qu'elle suspend son vol et pose ses pieds sur le monde, je désire qu'elle persuade à tous qu'elle est de la nature de l'oiseau et que DIEU l'a faite pour voler.

« Du reste, ô âme chrétienne, en vous faisant part sur ce point du sentiment que je crois le meilleur, je m'empresse néanmoins de reconnaître que les nuances sont ici d'une délicatesse infinie. A telle âme, je donnerai le conseil de pratiquer sans crainte la doctrine que je viens d'exposer. Pour telle autre, je serai plus circonspect. Mais je dirai à toutes que si, malgré leur vie un peu mondaine, j'incline plutôt à leur recommander de ne point renoncer à l'EUCHARISTIE, c'est d'abord parce que le monde, sans cet appui divin, serait inévitablement plus dangereux pour elle ; c'est ensuite parce que j'ai l'espoir que peu à peu l'EUCHARISTIE les amènera d'elles-mêmes *à s'éloigner entièrement* du monde. »

(*Vie de Mgr de la Bouillerie*, par Mgr RICARD.



Le Jour de la Communion

Le jour de votre Communion, avez-vous porté quelquefois votre main sur votre poitrine comme sur un tabernacle ? S'y est-elle attachée, avec amour, comme si elle avait soutenu la tête de Jésus s'arrêtant de lassitude au puits de Jacob, ou endormi dans la barque de ses disciples : avec ardeur, comme pour sauver un trésor qu'on voudrait ravir ?

Quand les tentations sont venues, avez-vous été comme une mère qui dispute son fils aux lions, comme un homme qui tremble et s'enfuit, emportant un objet qui fait son bonheur et sa vie ? Oh ! fuyons, nous aussi : cachons-nous, si nous sommes trop faibles ; mais, s'il le faut, combattons et mourons sur nos richesses. C'est Jésus, et, avec lui, le ciel qui est dans notre âme. C'est

là que le DIEU de Jacob a dressé sa tente et déployé ses pavillons; c'est là que les saints le contemplent, que les anges l'adorent. Nous sommes devenus pour eux un spectacle d'innocence et de beauté, un sujet de ravissement et d'allégresse.

*
* *

Le jour de votre Communion, vos yeux se sont-ils fermés aux choses de la terre avec plus de recueillement et de piété? Se sont-ils tournés vers le ciel avec plus d'impatience et d'ardeur? La lumière vous a-t-elle paru plus pure, l'air plus doux? N'avez-vous pas senti autour de vous des émanations divines? Vos pieds ont-ils été plus empressés de courir où il y avait des pleurs à essuyer, des ignorants à instruire, des aumônes à répandre, des méchants à édifier? Vos lèvres ont-elles été pleines de pardon et d'indulgence, de mansuétude et de charité?

*
* *

Le jour de votre Communion, avez-vous porté la paix du Seigneur au milieu de vos parents, de vos amis? Par votre modestie et votre candeur, avez-vous été pour eux un objet de vénération, comme déjà vous en étiez un de tendresse? Les

avez-vous forcés, en vous bénissant, à bénir aussi DIEU qui porte au fond de l'âme une félicité qui déborde et va rayonner dans les yeux et sur le front? En vous voyant si heureux, ont-ils conçu le regret de s'être privés longtemps peut-être d'un bonheur semblable, et le désir leur est-il venu d'anticiper comme vous les joies célestes?

* * *

Le jour de votre Communion, que vous a offert la terre qui vous parût digne d'envie? — L'amitié des grands? — Un DIEU venait de vous dire : — *Donne-moi ton cœur*, et il vous donnait le sien. — La fortune? Vous aviez le gage le plus sûr des éternelles richesses. — Les honneurs? — Vous receviez le DIEU qui vous a préparé un royaume dès l'origine du monde. — Les plaisirs? — Votre cœur possédait le DIEU qui enivre les saints dans un intarissable torrent de délices.

Le jour de votre Communion, avez-vous dit à la colère : « J'ai avec moi l'Agneau de DIEU » : à l'avarice : « J'ai avec moi celui qui a dit : *Malheur aux riches!* » à l'orgueil : « J'ai avec moi celui qui résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles » ; à la haine : « J'ai avec moi celui qui fut appelé l'Homme de douleurs » ; à la vaine gloire : « J'ai avec moi celui qui naquit dans une

crèche et mourut sur un gibet » : au monde : « J'ai avec moi celui qui a maudit le monde » ; enfin à toutes les passions et à toutes les créatures : « J'ai avec moi le Dieu des vertus et le Seigneur du ciel et de la terre ; avec lui, je suis fort, avec lui, je suis heureux ? »

Le jour de votre Communion, avez-vous éprouvé que celui qui mange à cette table aura encore faim, que celui qui boit à cette source aura encore soif ? et avez-vous pris la résolution de venir souvent vous rassasier et vous désaltérer dans ces mystérieuses profondeurs de la charité d'un Dieu ? Vous êtes-vous souvenu que Jésus-Christ, dans le Sacrement comme sur la croix, dit encore, dit toujours : « *J'ai soif !* » La gloire de son Père et le salut des hommes ont allumé cette soif dans son cœur, et l'on dirait qu'il a besoin que nous l'aimions avec l'ardeur dont il nous aime !

*
* *

Le jour de votre Communion, vous êtes-vous senti pressé des saints désirs de la mort ? N'avez-vous pas éprouvé le besoin de consommer ce bonheur auquel il manquait quelque chose et cette charité qui demandait encore des flammes plus vives ? Votre mortalité ne vous a-t-elle point paru triste et pesante, et n'avez-vous pas sou-

haité d'en voir tomber les chaînes pour aller à Jésus-Christ dans la lumière et dans la gloire comme il est venu à vous dans l'obscurité et la douleur? Avez-vous compris qu'il n'est venu dans votre âme avec ce bonheur imparfait et caché que pour le disposer à l'union visible et l'extase infinie des cieux?

*
* *

Le jour de votre Communion, avez-vous envié le sort des âmes pieuses à qui leur pureté et leur ferveur permettent de communier souvent, et plus encore à celui du prêtre à qui ce bonheur est permis chaque jour? Le Prophète voyait dans le cœur du juste comme les degrés par lesquels, du fond de cette vallée de larmes, il s'élevait de plus en plus vers Dieu. Ne voulait-il pas parler de l'âme chrétienne, pour qui les communions sont ces degrés mystérieux qui la font monter sans cesse, en lui communiquant la vie et la sainteté de Jésus-Christ? Et ne l'avait-il pas compris, ce jeune missionnaire qui s'écriait après son ordination : « O bonheur! demain la messe, la messe après-demain, et toujours ainsi de messe en messe jusqu'au ciel! »

⁂

Mon Dieu, il est temps que je fasse un retour sur moi-même. Le jour de ma Communion ai-je trouvé ces sentiments dans mon cœur ? Ai-je porté à l'autel assez de foi, assez d'humilité, assez d'amour pour en retirer ces fruits merveilleux ? ou bien l'indifférence et l'oubli ne sont-ils pas venus tout refroidir et glacer ? Mon Dieu, je n'ai pu me rappeler sans attendrissement et sans larmes, la parole admirable et sublime de ce fervent missionnaire ; pourquoi cette parole ne serait-elle pas la mienne ? O Jésus, que désormais je vous reçoive assez souvent pour que je puisse m'écrier comme lui, avec la même reconnaissance et la même ardeur : « Demain la Communion, bientôt encore la Communion, et toujours ainsi de l'une à l'autre jusqu'au ciel ! »





RÉCIT D'UN FAIT MIRACULEUX

Tiré des Merveilles de l'Eucharistie

Une nuit, deux voleurs ayant pénétré dans une église s'emparèrent d'un ciboire d'argent. Comme ils traversaient une forêt pour s'échapper, ils ouvrent le vase sacré et jettent les divines espèces aux pieds d'une ruche sauvage. Un jardinier, passant par là, entendit le murmure extrêmement mélodieux d'abeilles nombreuses, et s'arrêta quelque temps à écouter, sans se rendre compte du phénomène. Son étonnement fut plus grand lorsque, repassant le lendemain avant le jour, il vit au-dessus de la ruche une lumière extraordinaire, avec un essaim d'abeilles, lesquelles, contrairement aux mœurs de ces insectes, volaient et s'animaient comme au plus brillant soleil.

Persuadé qu'il y avait là quelque mystère, il en donna avis à un prêtre de sa connaissance, et celui-ci à l'évêque. Le prélat jugea prudent de s'y rendre en personne. Arrivé là, il voit, entend, examine, et juge qu'il y a prodige. Par ses ordres, on convoque le peuple à une grande procession et on entoure la ruche.

Alors seulement on y fait une ouverture assez grande pour y distinguer ce qui se passe à l'intérieur.

O merveille ! on découvre une sorte d'autel en cire, admirablement travaillé, avec un ciboire en cire aussi, et au milieu les saintes hosties.

Le peuple, à cette vue, éclate en chants de joie : on entonne plusieurs psaumes, et on revient à l'église voisine, l'évêque portant dans ses mains le précieux ciboire, qu'il confia au tabernacle où, pendant de longues années, il fut conservé en témoignage du miracle.





LE MIRACLE DE TOULOUSE

Saint Antoine de Padoue, le premier saint de l'Ordre des Frères-Mineurs qui ait été canonisé après saint François, remplissait l'Italie et le midi de la France du bruit de ses miracles. Il combattait avec une telle puissance l'hérésie des Albigeois, que, de son vivant même, on l'avait surnommé le *Marteau des hérétiques*. — Prédécesseurs des protestants, les Albigeois niaient, entre autres vérités, la présence réelle.

Saint Antoine de Padoue alla les attaquer au centre même de leurs complots, à Toulouse.

Un jour que l'homme de Dieu venait de réduire au silence un hérétique des plus tenaces, celui-ci, ébranlé mais non converti encore, lui dit comme dernier argument :

— Laissons là les paroles ; venons-en aux faits.

Si vous, Père Antoine, vous pouvez, par quelque miracle, prouver, en présence de tout le peuple, que le Corps du CHRIST est bien réellement présent dans l'Hostie consacrée, j'abjure toute hérésie, et je me soumets au joug de la foi.

— J'accepte! dit aussitôt le grand serviteur de DIEU, plein de confiance en la toute-puissance et en la miséricorde de son divin Maître.

— Eh bien! reprend l'Albigeois, voici ce que je demande. Pendant trois jours, je vais enfermer mon mulet et le priver de toute nourriture. Après quoi je vous l'amènerai en présence de tous, et je lui offrirai de l'excellente avoine; et vous, vous vous présenterez avec ce que vous dites être le Corps de JÉSUS-CHRIST. Si l'animal affamé laisse là sa pâture pour accourir à ce DIEU qui, d'après vous, doit être adoré de toute créature, je croirai tout de bon à l'enseignement de l'Eglise catholique.

Saint Antoine de Padoue souscrivit à l'épreuve, tout étrange qu'elle était, et il se mit en prières.

Au jour fixé, le peuple était accouru de tous côtés et remplissait la grande place où devait se faire l'épreuve : catholiques et hérétiques, tous étaient dans une attente facile à concevoir. Près de là, dans une chapelle, le Saint célébrait la Messe avec une ferveur toute séraphique.

Alors parut l'Albigeois, traînant son mulet et

portant une mesure d'avoine. Une foule d'hérétiques le suivaient.

Au même moment saint Antoine de Padoue sort de la chapelle tenant dans ses mains le très saint Corps du Seigneur ; et, au milieu d'un profond silence, il crie d'une voix forte, en parlant au mulet :

— Au nom et par la vertu de ton Créateur que, malgré mon indignité, je tiens réellement présent ici dans mes mains, je t'ordonne, pauvre animal, de venir immédiatement t'incliner humblement devant lui. Il faut que les hérétiques reconnaissent que toute créature est soumise au DIEU Créateur que le prêtre catholique a l'honneur de toucher de ses mains sur l'autel !

En même temps on présente l'avoine au mulet affamé. Mais celui-ci, ne faisant pas même attention à la nourriture, s'incline devant JÉSUS-CHRIST, plie les jarrets et s'agenouille devant le Sacrement de vie, comme pour l'adorer.

A cette vue, les catholiques éclatent en transports ; les Albigeois sont frappés de stupeur et de confusion. Ils se retirent furieux, et seul le maître du mulet, tenant la parole qu'il avait donnée à saint Antoine, abjure l'hérésie entre ses mains.





PETIT EXAMEN DE CONSCIENCE

SUR LA

Présence réelle de Jésus au T. S. Sacrement

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme-Dieu, Fils de Dieu, à qui son Père a donné les nations en héritage, est réellement présent et vivant au milieu de nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel.

Le croyons-nous et y pensons-nous ?

Si nous le croyons et si nous y pensons, mettons-nous nos actes en rapport avec notre foi ?

Il est dans nos églises et dans nos tabernacles. Quand nous passons devant une église, lui envoyons-nous, du fond du cœur, un respectueux et affectueux hommage ? Entrons-nous dans l'église, toutes les fois que nous le pouvons ? Quand nous y

entrons, l'élan de notre âme va-t-il droit au tabernacle? Notre génuflexion montre-t-elle que nous sentons la présence du divin Maître et que nous l'adorons?

Il s'offre, tous les matins, sur l'autel du saint Sacrifice, adorant pour nous, expiant pour nous, remerciant pour nous, intercédant pour nous. Ne nous contentons-nous pas d'assister à la messe du dimanche, quand nous devrions nous associer tous les jours à ce qu'il fait tous les jours pour nous?

Il veut se donner à nous dans la sainte communion. Agissons-nous de manière à pouvoir prendre très fréquemment, quotidiennement même, s'il nous est possible, ce divin aliment de notre vie spirituelle? Ne restons-nous pas éloignés de la Table sainte, sinon par indifférence ou par tiédeur, au moins par faux respect ou par pur scrupule? Nous rappelons-nous assez la parole de Notre-Seigneur : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui?* »

Nous en Lui! Lui en nous! Quelle union! Quel état divin! *Y pensons-nous?*

Il sort souvent de son Tabernacle pour nous montrer plus miséricordieusement son Sacrement d'amour et pour bénir son peuple. Il parcourt les parvis du temple ou les rues de la cité, prodiguant à tous, sur son passage, les trésors de ses grâces.

Il va porter aux mourants la force dont ils ont besoin pour le dernier combat. Savons-nous reconnaître ces bienfaits en lui rendant les honneurs qui lui sont dus, en faisant partie, quand nous le pouvons, des confréries du Très Saint Sacrement, des œuvres d'adoration diurne et nocturne et des autres œuvres qui ont sa gloire pour but?

Roi éternel des siècles, Créateur et souverain Seigneur de toutes choses, *il devrait voir l'humanité tout entière à ses pieds*. En est-il ainsi? Non. Quels que soient ses abaissements volontaires dans l'Eucharistie, les hommes trouvent le moyen de l'humilier plus encore. Il est oublié, même par les bons, injurié par les pécheurs, les impies et les sacrilèges. Quand l'autel, où il réside, devrait être le centre de la vie des nations comme de la vie des âmes, le monde, dominé par les sectes, tend à élever devant lui un trône au roi du mal et veut donner à Satan ce qui n'appartient qu'à Dieu.

Sommes-nous vraiment contristés de cet oubli, de ce mépris, de ces injures? Savons-nous faire des sacrifices pour les réparer? Aimons-nous Jésus au Très Saint Sacrement en proportion de la haine dont les méchants le poursuivent? Employons-nous notre temps, nos forces, notre intelligence, notre influence, nos ressources, à le faire aimer par nos frères, à lui rendre dans la société

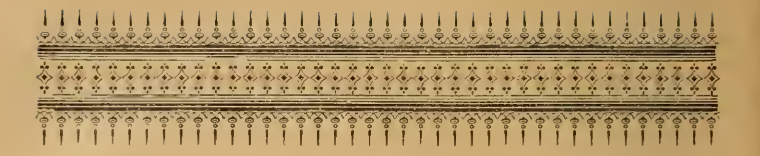
comme dans les cœurs la place à laquelle il a droit?

Notre-Seigneur Jésus-Christ, Homme-Dieu, à qui son Père a donné les nations en héritage, est réellement présent et vivant au milieu de nous dans le Très Saint Sacrement de l'autel.

Le croyons-nous et y pensons-nous?

Si nous le croyons et si nous y pensons, mettons-nous nos actes en rapport avec notre foi?





UN MARTYR DE L'AMOUR

ENVERS LE

SAINT SACREMENT

Le baron Arthur S., fils d'un riche seigneur protestant, visitait en touriste les principales villes de la poétique Italie. Il se trouva à Livourne à l'époque de la Fête-Dieu, qui se célèbre avec une majesté sans pareille dans la belle cité toscane.

Un soleil radieux versait à flots ses rayons, l'air était réjoui par le magnifique concert des cloches, les palais et les maisons avaient revêtu des tentures riches et variées, de splendides reposoirs étaient dressés de distance en distance, et les rues, jonchées de fleurs, se remplissaient d'une foule silencieuse et recueillie, qui s'agenouillait

sur le passage de DIEU eucharistique, porté par le saint archevêque sous un baldaquin d'or, et escorté par le clergé et la noblesse de la ville.

Seul le jeune baron portait la tête haute au milieu de tout ce peuple incliné, et riait ironiquement de la superstition des papistes.

Tout à coup, l'ironie disparaît de sa physionomie ; une pâleur de mort le couvre, tandis qu'il tombe à genoux et qu'un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Qu'était-il donc arrivé ?

Le seigneur protestant lui-même va nous l'apprendre.

« Tandis que je regardais d'un œil incrédule le centre de l'ostensoir, il me sembla que le Sauveur JÉSUS jetait sur moi un regard indicible de douceur, de tristesse et de reproche ; il se passa alors en moi quelque chose d'indescriptible, je tombai à genoux, je crus et j'adorai. »

C'était Saul, terrassé sur le chemin de Damas.

Il abjura l'erreur et entra dans la Compagnie de JÉSUS.

Son amour pour l'auguste Sacrement de nos autels était admirable. Il lui consacrait sa plume et son éloquence, passait de longues heures en adoration au pied du tabernacle, et offrait chaque jour sa vie en sacrifice d'expiation pour les outrages faits à JÉSUS-Hostie.

Vers le temps pascal, il fut envoyé par ses supérieurs, en qualité d'auxiliaire à un vieux curé, dans une paroisse des montagnes de la Sabine, particulièrement infestées à cette époque par des bandes de voleurs.

Un soir, très tard, le bon curé fut appelé près d'un malade, et le Père S., voulant attendre son retour, contemplait de sa fenêtre le magnifique ciel étoilé de l'Italie, dans le majestueux silence d'une nuit dont rien ne troublait la sérénité. Ses regards aussi se dirigeaient vers la modeste église, située à quelques pas du presbytère, et son cœur de prêtre et d'apôtre adorait avec amour le divin Prisonnier, et portait une sainte envie à l'humble lampe du sanctuaire, qui projetait sa douce lumière à travers les vitraux.

Soudain il croit voir une ombre se mouvoir dans le lieu saint, il se rend droit à l'église, dont il trouve la porte entr'ouverte.

Un regard vers l'autel le glace d'effroi : deux voleurs sont là devant le tabernacle ouvert et se disposent à s'emparer du précieux ciboire, renfermant les Espèces sacrées. Que faire?... Il sait qu'au fond de l'église, sous la tour, il y a des pioches à sa disposition ; un moment il veut s'en emparer pour assommer les sacrilèges.

« Non, se dit-il, la main qui consacre le Pain de vie ne se lèvera pas sur ces malheureux. »

Il s'avance doucement, et avant que les malfaiteurs se soient aperçus de sa présence, il est derrière eux ; puis, sa haute stature lui venant en aide, il saisit le saint Ciboire.

Effrayés, ahuris, les brigands cherchent à fuir ; mais ne se voyant aux prises qu'avec un homme tout seul, ils ne veulent pas perdre leur précieux butin, et se ruent sur le prêtre, afin de lui arracher le dépôt sacré. Mais, appuyé contre l'autel, et tenant le ciboire pressé contre sa poitrine, le Père S... lui fait un rempart de son corps, et, malgré les coups des voleurs, il ne faiblit, il ne bouge pas. Dans leur rage impuissante contre sa force surhumaine, ils lui tirent un coup de pistolet à la tête, et le généreux prêtre s'affaisse, blessé à mort, mais, par un effort suprême, ses mains serrent toujours le trésor divin.

« Seigneur ! au secours ! s'écrie-t-il. Les forces m'abandonnent ! »

A cet instant, rentrent à l'église le curé et le sacristain avec deux hommes qui les avaient accompagnés dans leur course nocturne.

Les voleurs ont hâte de fuir : mais quel spectacle se présente aux yeux du vieux prêtre et de ses compagnons !.... Au pied de l'autel est étendu, presque sans vie, celui qu'ils avaient quitté plein de santé une heure plus tôt : il a à la tête une large blessure d'où jaillit un flot de sang, et ses

deux mains défaillantes étreignent contre son cœur le saint Ciboire, tout inondé de son sang. Un sourire céleste effleura ses lèvres, quand il le remit au curé, que l'émotion suffoquait.

« Ne pleurez pas, mon saint ami, lui dit le mourant avec une expression radieuse ; le désir le plus véhément de ma vie s'accomplit : je meurs pour le DIEU captif de nos tabernacles. »

On se hâta de chercher des secours ; mais bientôt les traits du saint religieux s'altérèrent et son visage revêtit ces apparences de la mort prochaine auxquelles personne ne peut se méprendre. Au pied même de l'autel, il reçut en viatique le DIEU qui s'est fait Victime par amour pour nous, et avant que le soleil illuminât l'orient de ses premières clartés, le glorieux martyr adorait sans voile Celui qu'il avait tant aimé sur la terre.





La vallée des délices ou le S. Viatique vengé.

Aux antiques arceaux de la cathédrale de Fribourg-en-Brisgau, on voit encore un vitrail représentant des mineurs occupés à extraire de l'argent de la montagne, et une inscription rappelle que cette verrière est un *ex-voto* des habitants de la « Vallée des délices. »

Or, la vallée de la forêt Noire qui porte ce nom favorable semble le porter par dérision. car c'est une vallée d'enfer, inculte et désolée.

Mais si vous interrogez quelque paysan, il vous dira qu'il n'en fut pas toujours ainsi.

Autrefois d'heureux habitants remplissaient ce lieu ; une belle bourgade s'y élevait au milieu de champs fertiles : le froment y était toujours bon et abondant. les fruits exquis. et. pour comble. le flanc de la montagne donnait de riches et intaris-

sables filons d'argent. La voix publique avait désigné ce paradis sous le nom de « Vallée de délices », et les habitants avaient certes raison de venir remercier le bon DIEU et sa benoîte mère au Dôme de Fribourg en apportant la verrière en question.

Mais le bonheur est lourd à porter, et il demande plus de vertu que la misère ; ces pauvres riches, accablés des dons du ciel, oublièrent de remercier l'auteur de tous les dons.

Quand on cesse de remercier DIEU de ses bienfaits, on est sur le point d'en abuser ; ils en abusèrent avec surabondace.

Peu à peu l'église, toujours remplie, devint déserte la semaine, puis le dimanche même.

Les gens avaient trop de biens à administrer, trop de récoltes à rentrer, trop d'argent à ramasser, pour avoir le temps de prier, et ils assuraient que la religion n'oblige pas à se priver de si grands bénéfices.

Les fils trouvaient que, lorsque les parents sont aisés, c'est un devoir de s'amuser pour tenir son rang et ne point paraître ridicule. Le plaisir, la chasse, la pêche prenaient le temps de la messe : on ne peut pas organiser de si longues parties sans prendre toute la journée.

Les parents souriaient. « Ils sont riches, disaient-ils, il faut bien qu'ils dépensent leur

argent, nous ne voulons pas en faire des manœuvres comme nous. Il faut que jeunesse se passe ! »

Leur jeunesse passait en effet, et ces jeunes fruits pourrissaient avant d'être mûrs.

Enfin un dimanche, au moment de donner au peuple le trésor de la parole de DIEU et d'offrir le saint sacrifice, le vénérable curé ne vit dans le saint lieu que l'enfant de chœur qui lui servait de sacristain, petit orphelin qu'il avait séparé de ce peuple et élevé lui-même. Tout au fond, il y avait aussi un pauvre berger et son fils, qui n'osaient s'avancer aux bancs des riches.

Ces riches avaient pour mission, sur la terre, de leur donner l'exemple. Ils étaient absents parce que c'était le carnaval.

Le vieux curé ne prêcha pas ce jour-là, mais il pleura et dit la messe devant l'enfant de chœur, le berger et son fils.

* * *

Le carême passa : personne ne fit pénitence ; la grande semaine commença, personne ne se confessa ; le jeudi saint arriva, avec le souvenir de l'institution de l'Eucharistie, testament suprême de JÉSUS à ses enfants, personne ne communia.

Non seulement le banquet sacré fut déserté (tandis que les églises étaient pleines aux vallées

voisines), mais dans la « Vallée de délices » on choisit ce jour trois fois saint pour un grand festin sacrilège où l'on mangerait saucissons et viandes défendues, par défi à la miséricorde de DIEU.

*
* *

Cependant, à cette heure, le pauvre berger était malade en sa cabane sur la montagne, et il eut un vif désir d'être fortifié du Corps de Notre-Seigneur.

— Je vais mourir bientôt, dit-il à son fils, va vite vers notre curé, et demande-lui en grâce de me porter le viatique.

Le fils courut par le raccourci pour obéir à la volonté de son père. Il n'était pas encore revenu lorsqu'une frayeur étrange s'empara du moribond ; il se soulevait de toute sa force pour regarder la vallée, et il était dans l'angoisse la plus vive : une horrible vision pénétrait tous ses sens.

Le fils revient et, voyant les traits contractés de son père, et ses yeux hagards tournés vers la vallée, il est épouvanté à son tour et croit que le dernier moment du malade est venu.

Mais son père, en retombant sur sa couche, s'écrie d'une voix grave et forte :

— O mon fils, qu'il est terrible de tomber dans les mains du DIEU vivant !

— Que craignez-vous, père, n'avez-vous pas toujours aimé le bon Dieu ?

— Je crains pour la Vallée, car un châtiment épouvantable va tomber sur elle à cause des profanations de ce saint jour ; la mesure est comble. Ce pauvre monsieur le curé, que je voudrais le sauver ! Il n'aura plus le temps ; regarde à la porte s'il n'est point sorti de la Vallée et s'il n'arrive point.

— Pas encore, mon père, mais il ne peut tarder ; il a appelé l'enfant de chœur pour tout préparer et il m'a dit : « Va en avant, je te suis. »

— Il sera trop tard, reprit douloureusement le berger.

Puis :

— Regarde à la fenêtre, ne vois-tu pas de nuage au ciel ?

— Pas un seul nuage, le ciel est magnifique.

— Espérons ! fit le père en murmurant une prière.

*
* *

Une clochette se fit entendre dans le sentier ; le fils du berger ouvre vite la porte aux trois habitants de la vallée ; c'étaient l'enfant qui agitait la cloche, le vieux prêtre qui récitait les psaumes, et l'Homme-Dieu qui habite véritablement avec nous, quoique les recensements n'en

tiennent point compte. Jésus-Christ conduisait hors de Sodome le prêtre qui le portait et l'enfant pur qui l'annonçait.

Et ces trois habitants étant sortis de la vallée des Délices, rien ne pouvait plus en détourner la colère de Dieu. Hélas ! aucun ne s'était joint à la procession comme on l'aurait fait autrefois.

Le fils du berger, en ouvrant la porte, a vu du côté de la vallée, au-dessus de la montagne, un point noir qui, lentement, grandissait encore.

Le moribond fait sa dernière confession, reçoit le viatique; puis, regardant le prêtre avec amour :

— Vous êtes donc sauvé !

— Que voulez-vous dire ?

— Ne voyez-vous pas de nuage au ciel ?

— Si, père, un nuage bien noir monte lentement, dit le fils en considérant la nuée ; il a commencé à paraître sur la montagne quand M. le curé est entré.

Aussitôt le berger raconta la vision qu'il avait eue pendant qu'il attendait le saint viatique.

Le bon prêtre ne comprit que trop.

« C'était le moment, dit-il, où un nouveau crime s'accomplissait ! »

En effet, alors que le Saint-Sacrement cheminait sans honneur en ce jeudi saint qui lui est consacré, et que le prêtre le portait à travers

la riche cité chez le pauvre berger, les malheureux habitants de la vallée des Délices, au lieu de se prosterner, de prier et de suivre, étaient sortis au bruit de la clochette pour blasphémer, et, au milieu d'épouvantables dérisions, ils invitaient le prêtre qui portait le Sauveur à prendre place à leur orgie sacrilège.

Cependant, tandis que le prêtre donnait la communion sur la montagne au mourant, eux, en bas, voulant au moins profaner la matière des saintes espèces, dans une rage satanique, renversaient le vin, dit la tradition, et coupaient les pains, enlevaient la mie pour se chausser de la croûte comme de souliers et exécutaient, en méprisant le pain qu'il est défendu de perdre, une danse infernale.

Là-haut, à la cabane, on considérait la nuée grandissant encore et cachant peu à peu le disque du soleil comme au vendredi saint.

— Fuyez cette vallée, disait le moribond, elle va devenir la vallée des châtiments ; fuyez, moi je n'ai plus rien à redouter ici-bas.

Et il rendit son âme à DIEU.

La nuée descendait toujours et couvrait la vallée.

Le prêtre et les enfants, après avoir donné une sépulture provisoire au mort, suivirent son conseil et s'enfuirent vers le sommet de la montagne.

Alors, comme si elle avait attendu ce moment, la nuée fit entendre un fracas horrible et les tonnerres en sortirent de toutes parts.

Les impies, qui, tout à l'heure, plaisantaient de cette obscurité, tombèrent à genoux ; ils étaient vaincus ! mais c'était trop tard.

Un déluge d'eau fétide, comme les nuées n'en donnent jamais, s'abattit sur la plaine, couvrit les repas sacrilèges et noya ce peuple.

Et quand l'eau fétide se fut écoulée, il ne restait pas pierre sur pierre d'aucun des édifices, excepté l'église.

Elle était là, debout, comme une signature du Maître qui avait retiré ses dons. Elle est debout comme un témoignage, mais ses murailles conservent la trace verdâtre du passage des eaux et aucune peinture ne peut s'y attacher.

Quant à la terre, elle est demeurée empoisonnée, elle a perdu sa fertilité, et quand on revint fouiller au flanc de la montagne, on n'y trouva plus les mines d'argent dont le souvenir seul subsiste sur l'ex-voto de Fribourg-en-Brisgau.





L'EXPIATION

Au fond d'un vallon solitaire perdu au milieu des collines nues et sauvages qui s'élèvent au bord de la ville de Romans (Drôme), se trouve une maison d'assez chétive apparence. Rien dans son extérieur n'attire l'attention des rares touristes qui s'égarent dans ces lieux désolés. A cette maison pourtant se rattachent de curieux et instructifs souvenirs, qu'il est bon de conserver, comme une preuve saisissante de la justice et aussi de la miséricorde de Dieu. Il y a près de cent ans, cette maison était habitée par un sieur D..., personnage assez important dans la commune de P..., qu'il administra même quelque temps en qualité de maire. Lorsqu'arrivèrent les jours de 1793, D... se laissa emporter dans le courant de l'impiété qui entraînait alors tant

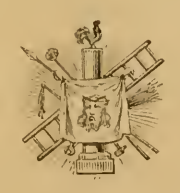
d'esprits. Un jour, il trouva plaisant d'essayer une farce ignoble et sacrilège. On vit, dans les rues de Romans, D... et un de ses amis revêtus des ornements sacerdotaux, un calice à la main, parodier les cérémonies religieuses. Leurs bouffonneries étaient accueillies par les applaudissements de la populace. Soudain les rires cessèrent, il se fit un grand silence. L'ami de D... venait de tomber mort à ses pieds. Il se sentit lui-même atteint de douleurs aiguës, qui le contraignirent de se rendre immédiatement à son logis, distant de la ville de Romans d'environ une lieue. Arrivé chez lui, D..., dont les douleurs avaient cessé dans l'intervalle, se jette sur son siège, l'esprit tout bouleversé par ce qu'il vient de voir et d'éprouver. Alors les douleurs reviennent l'assaillir ; il lui faut se lever et marcher. Machinalement et comme sous l'empire d'une force mystérieuse, il se met à tourner, dans la pièce qui servait de cuisine et de chambre à coucher, autour d'un pilier que l'on peut voir encore aujourd'hui. Dès qu'il s'arrête, il est saisi de violentes douleurs qui le forcent à reprendre sa marche. L'expiation avait commencé.

Il tourna ainsi pendant huit ans, soit dans la cuisine, soit autour d'un puits qui se trouve dans le petit jardin attenant à la maison. Il n'y avait de repos pour lui ni le jour ni la nuit. Deux heures seulement par jour lui étaient accordées pour

vaquer à ses affaires. Ces deux heures passées, les douleurs lui revenaient et ne le quittaient que lorsqu'il s'était décidé à reprendre son interminable promenade.

A la longue, ses pas avaient creusé, tant autour du pilier qu'autour du puits, un fossé assez profond qu'il fallut combler.

D... s'humilia sous la main de Dieu qui le frappait et reconnut ses torts. Il avait de nombreux visiteurs attirés par le bruit de son malheur. Il les accueillait avec beaucoup de bonté et d'humilité, et les exhortait à profiter de la terrible leçon que Dieu leur donnait dans sa personne. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il fit appeler un prêtre et reçut les sacrements de l'Eglise avec une grande piété. Dieu le délivra de ses douleurs les huit derniers jours et lui permit de mourir dans son lit.





UN CALVINISTE

CONFONDU PAR UNE FILLE DE CINQ ANS

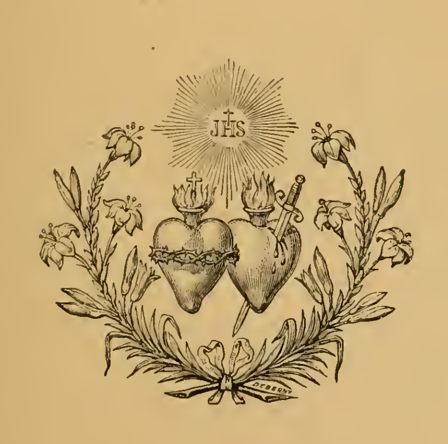
Sainte Jeanne-Françoise Frémiot n'avait que cinq ans, lorsqu'un seigneur calviniste vint conférer de religion avec le président Frémiot, qui l'avait attiré chez lui pour tâcher de le ramener à la vraie foi. L'enfant, qui jouait dans un coin du salon, entendant la discussion, s'élance tout à coup en face de l'hérétique :

« — Monsieur, lui dit-elle, vous devez croire que Jésus-Christ est dans la Sainte Eucharistie, puisqu'il l'a dit. En niant cela vous en faites un menteur. »

Le seigneur, surpris de cette apostrophe, essaie de soutenir son erreur ; elle lui tourne le dos. Il lui offre des dragées, elle les refuse : il les met

malgré elle dans son tablier, elle s'approche de la cheminée et les jette au feu.

« — Ainsi, dit-elle, brûleront les hérétiques pour n'avoir pas cru ce qu'a dit Jésus-Christ. Si vous aviez donné un démenti au roi, le président mon père vous ferait mourir ; eh bien ! ajouta-t-elle en montrant du doigt un tableau de saint Pierre et de saint Paul appendu dans le salon, voilà deux présidents qui vous condamneront pour les démentis que vous osez donner à Dieu. »





Pensées du Curé d'Ars

sur

L'EUCHARISTIE

Lorsque vous voyez une église, disait le Curé d'Ars, c'est la maison de Dieu : il y est en corps et en âme ! Et si vous passez près de l'église, vous y entrez pour adorer Notre-Seigneur. Comment peut-on passer près d'un ami sans lui souhaiter le bonjour ? Et Notre-Seigneur n'est-il pas notre meilleur ami ?

« Lorsque la cloche vous appelle à l'église, si l'on vous demandait : « Où allez-vous ? » vous pourriez répondre : « Je vais nourrir mon âme. » Si on vous demandait, en vous montrant le Tabernacle : « Qu'est-ce que c'est que cette porte « dorée ? — C'est l'office, c'est le *garde-manger*

« de mon âme. — Quel est celui qui en a la clef, « qui fait les provisions, qui apprête le festin, « qui sert à table ? — C'est le prêtre. — Et la « nourriture ? — C'est le précieux Corps et le « précieux Sang de Notre-Seigneur... » O mon Dieu ! mon Dieu ! que vous nous avez aimés !...

« Mes enfants, quand vous entrez à l'église et que vous prenez de l'eau bénite, quand vous portez la main à votre front pour faire le signe de la Croix, regardez le Tabernacle : — Notre-Seigneur Jésus-Christ l'entr'ouvre au même moment pour vous bénir.

« Il est là pour vous consoler. Aussi devons-nous lui rendre visite souvent. Combien un petit quart d'heure que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités pour venir le prier, le visiter, le consoler de toutes les injures qu'il reçoit, lui est agréable !... Lorsqu'il voit venir avec empressement les âmes pures, il leur sourit...

« Ecoutez bien ça, mes enfants. Dans les premiers temps que j'étais à Ars, il y avait un homme qui ne passait jamais devant l'église sans entrer. Le matin, quand il allait au travail ; le soir, quand il revenait, il laissait à la porte sa pelle, et il restait longtemps en adoration devant le Saint-Sacrement. Oh ! j'aimais bien ça !... Je lui ai demandé une fois ce qu'il disait à Notre-Seigneur pendant les longues visites qu'il lui

faisait. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Eh ! monsieur le Curé, je ne lui dis rien. JE L'AVISE ET IL M'AVISE ! » Que c'est beau, mes enfants, que c'est beau !!! »

Et les larmes noyaient la voix du serviteur de DIEU lorsqu'il racontait ce trait.





La Sainte Eucharistie
et les sauvages
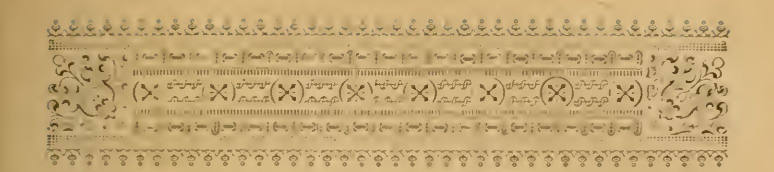
Monseigneur Durieu, des Oblats de Marie, évêque de Marcopolis et missionnaire dans l'extrême Nord de l'Amérique, écrivait en date du 8 octobre 1880 :

« Laissez-moi vous parler de ma visite à une tribu sauvage vivant dans les montagnes... La journée était belle, mes compagnons étaient gais, ils conduisaient la *robe violette*. Quand je disais mon bréviaire, mon chapelet, etc., ou que je faisais une lecture, le chef de la bande disait aux autres : « Notre Père, la robe violette, s'entretient avec « le chef d'en haut. Taisons-nous et laissons aller « notre cœur auprès de Jésus-Christ dans l'Eucha- « ristie, disons-lui de nous aider à être bons. » Tous alors se taisaient jusqu'à la fin de mes prières....

« Ces bons néophytes ont une grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Leur plus grand bonheur est d'aller prier Notre-Seigneur dans son Tabernacle. Les petites filles de six à dix ans vont au bon JÉSUS, par groupes de quinze à seize. La plus âgée parle au nom de ses compagnes. Voici une de leurs adorations enfantines :

« — O grand chef JÉSUS-CHRIST, tu es venu demeurer avec nous. Oui, tu es là, dans cette petite maison (Tabernacle), je ne puis pas te voir, tu as voulu te faire si humble, tu t'es caché sous l'apparence du pain. Mais je sais que tu es là, toi qui es venu sur la terre, qui es mort pour nos péchés, qui es maintenant assis à la droite de DIEU le Père. C'est toi qui as voulu te mettre dans l'Eucharistie et rester avec nous. Tu es ici dans l'église, tu me vois à genoux, tu entends ma prière. O bon JÉSUS ! nous ne voulons pas que tu restes tout seul, nous voulons te tenir compagnie ; nous voulons te dire que nous t'aimons beaucoup, plus que notre père et que notre mère. Rends bon notre cœur, rends-le fort contre le péché, afin que nous corrigions le mal qui est en nous et que nous puissions bientôt te faire entrer dans notre cœur. O JÉSUS ! vois comme nous t'aimons ! Pour toi nous serons obéissantes, chastes, et patientes... »

Telle est la foi de ces pauvres sauvages. — Et la nôtre ?...



S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure.

Pour commencer l'office de la Fête-Dieu, le Souverain Pontife Urbain IV manda auprès de lui les hommes qui unissaient le plus d'érudition à une sainteté profonde, les deux plus beaux génies de son siècle : l'angélique Thomas et le séraphique Bonaventure.

« — Frères, leur dit-il, je veux établir, dans toute l'Eglise, la plus grande et la plus touchante solennité ; je veux célébrer le Sacrement d'amour et de miséricorde ; j'attends de vous un ouvrage digne de ce grand objet. »

Les deux religieux étonnés refusent en vain de se charger d'une tâche que leur humilité leur montre comme au-dessus de leurs forces ; toute résistance est inutile, il faut se soumettre aux ordres du Vicaire de Jésus-Christ.

Au jour fixé, Thomas et Bonaventure se présentent devant l'assemblée qui doit juger leur travail.

« — Commencez, frère Thomas », dit le Pape.

Le saint religieux, raconte un pieux auteur, lit d'abord les antiennes des diverses parties de l'office, les leçons, les répons ; tout était pris dans la sainte Ecriture et merveilleusement choisi. Le Pape garde le silence ; Bonaventure ne peut contenir un geste d'approbation, réprimé d'abord par le respect.

Thomas passe à l'hymne du matin *Sacris solemniis*.

Des larmes coulent des yeux de Bonaventure ; on entend sous sa robe le frôlement d'un papier dont les fragments tombent sur le sol.

Le ravissement du frère Bonaventure se contient à grand'peine ; d'autres petits morceaux de papier tombent encore aux pieds du saint moine. La lecture de la prose semble fixer surtout l'attention d'Urbain. Savant théologien, il trouve dans le *Lauda Sion* un traité complet de la plus haute et de la plus sublime théologie sur le mystère du jour.

Thomas finit par le *Pange lingua*, dont la quatrième et la cinquième strophes résument le sacrement de l'Eucharistie. Il cesse de parler, on écoute encore...

Le Pape dit enfin :

« — A vous, frère Bonaventure. »

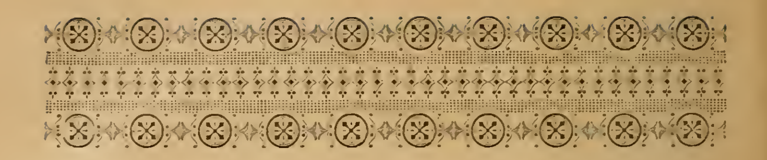
Le religieux se jette aux pieds du Pontife et s'écrie :

« — Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, révélées à mon frère Thomas par une grâce spéciale du Très-Haut. Oserai-je vous l'avouer, Très Saint Père ? j'aurais cru commettre un sacrilège si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici, Très Saint Père, ce qui en reste. »

Et le moine montrait au Pape les morceaux qui couvraient le plancher.

Le Pontife admira la modestie de Bonaventure autant que le génie de Thomas.





La petite Colombe d'Argent

(Légende)

Dans un monastère de Naples, renommé par sa régularité et sa ferveur, vivait une jeune enfant qu'on appelait Colombe.

Douce, candide et pure comme l'oiseau dont elle portait le nom, Colombe faisait le charme de ses compagnes et l'orgueil de sa tante, abbesse du monastère.

A peine âgée de six ans, cette enfant bénie soupirait sans cesse après Jésus ; son plus ardent désir eût été de le recevoir dans son cœur par la sainte communion.

En ce temps-là le Saint-Sacrement n'était pas renfermé dans un tabernacle de pierre ; on le mettait dans un vase d'argent ou d'or suspendu sur l'autel, et ce vase avait ordinairement la forme

d'une colombe. Pouvait-on choisir un plus touchant symbole ?

Souvent la jeune enfant dont je raconte l'histoire allait à la chapelle et disait dans sa foi naïve : « Ah ! si la colombe pouvait descendre et m'apporter Celui que j'aime ! »

Les assiduités de l'enfant auprès du petit oiseau de l'autel devenant de jour en jour plus longues et plus fréquentes, elle languissait, cette frêle plante, loin de Celui qui l'avait charmée.

Triste et plaintive, elle répétait en pleurant : « Viens, ma sœur, me donner Celui que j'aime ! »

Bientôt son visage perdit son éclat, ses lèvres leur sourire, ses yeux leur vivacité ; ses pas languissants la ramenaient sans cesse auprès du cher oiseau qui gardait son Jésus, et plus que jamais elle disait : « Ah ! si la colombe pouvait me donner Celui que j'aime ! »

La colombe ne descendit pas, et la pauvre petite Colombe devint si faible, si faible, qu'il fallut la porter à la chapelle.

Elle se faisait placer juste au-dessous de la colombe d'argent, et pendant de longues heures elle la contemplait dans une douce et ineffable extase.

L'oiseau semblait aussi regarder avec amour sa petite compagne lorsqu'elle lui disait : « Viens, ma sœur, me donner Celui que j'aime ! »

Un jour, oh ! qu'elle était faible, la pauvre pe-

tite! on la porta, après beaucoup d'instances et de prières, à sa place favorite : elle voulait une dernière fois voir son Jésus.

Arrivée à la chapelle, Colombe supplie qu'on veuille bien la laisser seule. Les religieuses, inspirées sans doute par Dieu, n'eurent pas le courage de contrarier l'enfant et se retirèrent.

Cependant une petite fille, amie de la pauvre malade, resta derrière un pilier pour la garder.

Colombe, se croyant seule, croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux vers l'oiseau en disant :

« Oh! si tu pouvais descendre jusqu'à moi et me donner le Bien-Aimé de mon cœur! »

Et la colombe cette fois descendit vers celle qui l'appelait.

Un nuage vaporeux les enveloppa soudain comme une gaze légère, et pas un regard étranger ne put pénétrer ce mystère.

La petite fille qui se trouvait dans la chapelle, témoin de ce prodige, courut avertir les religieuses. A leur arrivée, l'oiseau avait déjà repris sa place, et Colombe paraissait prier encore.

On s'approcha d'elle, mais ses yeux étaient clos; un doux sourire errait sur ses lèvres pâlies, et son cœur ne battait plus.

L'âme de l'enfant s'était envolée dans le baiser de Jésus et on trouva une hostie de moins dans la colombe de l'autel.



L'AVEUGLE ET L'EUCHARISTIE

La *Controversia*, journal de Madrid, rapportait en 1888 le fait suivant :

« Ces jours derniers, une procession se déroulait dans la ville de Tolède. Des fidèles suivaient pieusement le Saint-Sacrement.

« Un aveugle, pauvre et connu dans toute la ville, se fit porter sur le passage du cortège. Sur sa demande, on le plaça tout près du reposoir dressé dans une des principales rues. Sa prière fut ardente comme sa foi. A l'exemple de l'aveugle de l'Evangile, le pauvre vieillard disait :

« Seigneur Jésus, faites que je voie ! »

« Le pieux infirme priait ainsi, les bras en croix, lorsque soudain, à la vue de toute la foule, il est instantanément guéri. Quelle joie ! Il se lève et, sans le secours d'autrui, suit la procession

à la cathédrale. au milieu de tout un peuple profondément ému. »

Que cet éclatant miracle *ranime notre foi* en la présence réelle de Jésus dans le Saint-Sacrement de nos autels ; qu'il nous excite à *communier* avec grande ferveur, et à *visiter, chaque jour,* l'hôte divin qui s'est constitué prisonnier d'amour dans nos saints Tabernacles !





Un Sonnet a Jésus-Hostie

O mon âme! ton Dieu, qui est ton ami fidèle, se fait ouvrir le Cœur par le fer meurtrier de la lance : c'est le nid qu'il te destine pour y prendre un délicieux repos : tourterelle errante, vole vers le nid, vole vers le nid.

Afin de te dérober aux dangers d'un monde perfide, ton Bien-Aimé t'ouvre avec tendresse un large port, c'est ton asile assuré dans les tempêtes : frêle nacelle agitée par les flots, entre dans le port, entre dans le port.

Une lance cruelle fait jaillir du Côté de Jésus une fontaine d'eau vive pour étancher ta soif : biche altérée, cours au ruisseau, cours au ruisseau.

O mon âme, Dieu te découvre dans son Cœur ton nid, ton port, ta fontaine, que dis-je? il t'y découvre même ton ciel... Courage donc, ô mon âme! Monte au ciel, monte au ciel.

(*Traduit de l'italien.*)





Fruits d'une bonne Première Communion.

Le duc de Bourgogne avait sept ans accomplis lorsqu'il fut remis aux mains de Fénelon.

Cet enfant, par son caractère, donnait autant à redouter qu'à espérer de sa nature. Tous les écrits du temps confirment ce qu'en a dit Saint-Simon.

Il était né terrible. Ses premières colères faisaient trembler. Il était dur, irascible jusqu'aux emportements contre les choses inanimées, incapable de souffrir la moindre contradiction, même des heures et des éléments, entrant dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès; passionné pour tous les plaisirs : la bonne chère et la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, et où le danger avec lui était

extrême ; enfin, livré à toutes les passions et transporté à tous les plaisirs ; souvent farouche. naturellement porté à la cruauté. barbare en raillerie, saisissant le ridicule avec une justesse qui écrasait. De la hauteur des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance quels qu'il fussent.

L'époque de la première communion fut décisive pour le duc de Bourgogne.

Fénelon l'y prépara avec les soins les plus dévoués. Il le prenait à part tous les soirs, pendant les six mois qui précédèrent cette grande action qui a sur toute la vie de si souveraines influences et là, avec toute l'action de sa parole, il lui révélait les splendeurs du mystère auquel il allait participer et lui inculquait les dispositions qu'il y devait apporter. Peut-on penser sans émotion à ces entretiens intimes entre l'homme de génie et l'enfant, entretiens qui avaient Dieu pour objet, et les plus exquis, les plus sublimes sentiments pour moyens ? Le christianisme donne seul de tels spectacles. Le duc de Bourgogne fit, à l'édification de toute la cour, sa première communion, pour laquelle on déploya un appareil solennel. Fénelon y officia et y prêcha lui-même. On a retrouvé dans ses manuscrits quelques-unes des pensées qu'il développa à cette occasion. Elles sont telles qu'on pouvait les attendre de son cœur. Lui-même ne

put retenir ses larmes, et le jeune prince, selon l'abbé Proyart, en versa d'abondantes.

Une révolution sensible s'opéra, à dater de ce jour, dans tout son être. « Depuis la première communion de M. le duc de Bourgogne, écrit Mme de Maintenon, nous avons vu disparaitre peu à peu tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnaient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Ses progrès dans la vertu étaient sensibles d'une année à l'autre. D'abord raillé de toute la cour, il continua à se faire violence pour détruire entièrement ses défauts et il était devenu l'admiration des plus libertins; sa piété l'a tellement métamorphosé, que, d'emporté qu'il était, il est devenu modéré, doux, complaisant; on dirait que c'est là son caractère, et que la vertu lui est naturelle. »

L'exemple de Mme Elisabeth, sœur de Louis XVI, n'est ni moins admirable ni moins concluant.

Elle était née fière, inflexible, emportée comme le duc de Bourgogne. Il y avait chez elle à dompter des défuts trèsa regrettables dans une princesse de sang royal. Toute pleine d'orgueil de son origine, elle exigeait auprès d'elle des instruments souples de sa volonté. Elle disait qu'elle n'avait pas besoin d'apprendre et de se fatiguer inutilement, puisqu'il y avait toujours pour les princes des hommes qui étaient chargés de penser pour eux.

Ce fut l'abbé Montégut, chanoine de Chartres,

son précepteur religieux, qui fut chargé de faire pénétrer dans cette âme rebelle les douces influences de la religion. Il commença, comme avait fait Fénelon pour le duc de Bourgogne, à raconter à son élève les faits divins de la Bible et à les lui expliquer ; il s'attacha surtout à lui faire goûter l'Evangile, cet Evangile sublime qui est tout ensemble l'école du devoir et la source des consolations.

Elle s'appliqua à cette étude avec une pénétration au-dessus de son âge. On eût dit qu'une secrète inspiration l'avertissait que c'était là la meilleure et la première des sciences. A mesure que son intelligence se développa, ces préceptes s'enracinèrent profondément en elle. La religion lui apparut comme une chaîne de devoirs et de consolations dont le premier anneau, attaché au ciel, attire sans cesse l'humanité vers son origine et sa fin.

Elle ne chercha pas, comme les esprits de son temps, à pénétrer les mystères impénétrables ; elle se soumit fermement à la loi de l'Eglise, sachant combien est infinie la grandeur de DIEU et combien notre propre nature est limitée.

La révélation suppléait suffisamment pour elle à l'infirmité de notre intelligence, car c'est à sa lumière que nous marchons dans la charité qui est notre voie, et vers le ciel qui est notre but.

Aussi les traits de piété et d'abnégation que son instituteur mettait sous ses yeux étaient-ils reçus avec cet empressement facile qu'elle devait mettre un jour à en offrir elle-même des exemples.

L'amélioration qui se produisit dans son caractère prouva l'excellence de cette éducation religieuse que rien ne remplace et qui suffit à remplacer tout le reste. Son humeur hautaine et violente se changea en une douceur et une humilité désormais inaltérables. Elle retint de sa première opiniâtreté ainsi tournée vers le bien cette fermeté de principes, cette noblesse et cette énergie de sentiments qui la rendirent plus tard supérieure à toutes les épreuves qui traversèrent sa vie.

Le moment vint où cette jeune princesse, douée des sentiments les plus purs et de la plus douce piété, fut admise à faire sa première communion.

Les dispositions angéliques qu'elle apporta à ce grand acte frappèrent toute la cour. Le 17 avril 1770, devant le roi, la reine et les princesses, Mme Elisabeth s'approcha de la sainte Table, et reçut avec des larmes de joie et d'attendrissement Celui qu'elle devait aimer uniquement ici-bas, le DIEU qui remplira désormais sa vie, et qu'elle bénira dans la mort même comme son Sauveur, son Epoux et son Père.

On ne peut rappeler sans émotion et sans profit

ces beaux souvenirs. Voilà comment la religion transforme les jeunes âmes réputées les plus rebelles, et comment elle suffit à faire des natures les plus violentes des types accomplis de douceur et de vertu chrétienne. Voilà les fruits d'une bonne première communion.





RODOLPHE DE HABSBOURG

Rodolphe était un pauvre petit seigneur, dont le château en ruine s'aperçoit encore sur la route de Zurich à Bâle. La légende raconte que plus d'une fois, au retour de la chasse, il rapiéça lui-même ses chausses trouées.

Un jour qu'il poursuivait un sanglier dans une vallée abrupte, il rencontra au bord du torrent grossi par les pluies, et qui grondait au fond de la gorge, un prêtre qui portait le Viatique et ne savait comment passer.

Voyant son embarras, Rodolphe s'approcha de lui, sauta à terre, et, prenant son cheval par la bride, il dit au prêtre :

« — Mon père, mettez-vous en selle à ma place : c'est le seul moyen de traverser le torrent; mon cheval a trop souvent porté la mort dans ces forêts : qu'il porte aujourd'hui l'espérance et la vie ! »

Le prêtre accepta une offre si généreuse, car le cas était pressant; et quand il eut atteint l'autre rive, Rodolphe s'agenouilla au pied d'un chêne et il pria pour celui qui allait mourir.

Le prêtre revint bientôt et voulut mettre pied à terre :

« — Non, lui dit Rodolphe, restez, gardez le cheval, il est à vous, et que désormais il soit au service de Dieu. »

Le lendemain, comme Rodolphe allait visiter l'abbaye de Fahr, il rencontra une vieille religieuse, appelée sœur Berthe, qui le salua du titre d'empereur.

« — Que voulez-vous dire? » fit Habsbourg la regardant d'un air étonné.

« — Je veux dire que vous avez fait hier une noble et sainte action, et c'est en récompense de votre belle conduite que vous et vos descendants vous vous asseoirez sur le trône impérial.

« — Que Dieu m'y garde, si telle est sa volonté! » répondit humblement Rodolphe.

Deux ans plus tard, la prédiction de Berthe se réalisait.

Rodolphe désigné par le Pape, qui avait connaissance de sa vertu et de sa piété, était élu empereur par les princes allemands et faisait son entrée à Vienne.



SAINT HYACINTHE

Le Saint-Sacrement et la Vierge de Kiovie.

Saint Hyacinthe se trouvait dans la ville de Kiovie, en Russie, où la piété des fidèles lui avait construit un très beau couvent. Un matin, en descendant de l'autel où il avait célébré la sainte messe, on lui apprend qu'une horde de Tartares vient de se jeter sur la ville et qu'ils vont mettre tout à feu et à sang. Le Saint rassemble à la hâte ses religieux et se dispose à sortir du couvent, après avoir caché le Saint-Sacrement sous sa tunique.

Soudain, comme il passait devant une haute statue de la sainte Vierge, au pied de laquelle il avait coutume de prier, une voix plaintive et suppliante s'échappa des lèvres de la sainte image. La Vierge s'adressait à Hyacinthe :

« — Eh quoi! mon fils, dit-elle, me laisserais-tu à la merci des barbares? »

Hyacinthe regarde la statue les yeux tout remplis de larmes, et, faisant allusion à ses grandes proportions, il s'excuse en ces termes :

« — Mais, ma Mère, comment pourrais-je emporter un bloc de pierre d'un si grand poids?

« — Essaie, reprend la voix, et tu vas éprouver si ce que je te demande est au-dessus de tes forces. »

Hyacinthe porte la main sur la statue et il la trouve si légère qu'il la peut facilement soulever et placer entre ses bras.

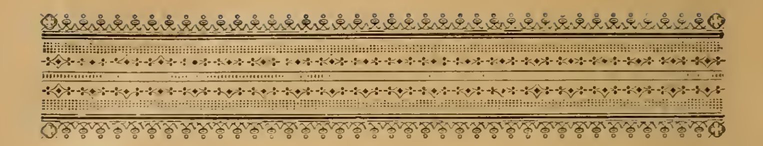
Chargé de ce nouveau et pieux trésor, Hyacinthe et ses religieux se dirigent vers la seule porte de la ville dont les Tartares ne se sont pas encore saisis, et prend le chemin de la Pologne.

Mais à peu de distance se présente un large fleuve, c'est le Boristhène. Comment le traverser? On n'aperçoit nulle part ni pont ni bateau. Plein de confiance en la puissance de Jésus-Christ qui repose sur sa poitrine, et en l'intervention maternelle de Marie dont il porte la sainte image, Hyacinthe s'avance hardiment sur les flots, laissant traîner son manteau; il ordonne à ses frères de le suivre; ceux-ci s'empressent d'obéir à l'invitation de leur supérieur,

et, sur cette embarcation improvisée, toute la pieuse troupe traverse le fleuve à pied sec.

Cet insigne miracle est raconté, avec beaucoup d'autres dont saint Hyacinthe fut également le héros, dans le décret de sa canonisation. Ce décret, signé par le Pape Clément VII, est de l'année 1594.





LA COMMUNION QUI NE FINIT JAMAIS

La Communion sur la terre est un avant-goût du ciel ! le Ciel est une Communion qui dure toujours et ne finit jamais. C'est ce qui faisait dire aux saints qu'ils *mouraient* de douleur de ne pouvoir mourir.

Voici un récit touchant de Mgr de Ségur :

Une pieuse et excellente dame avait une fille digne d'elle.

Mais depuis l'âge de douze ans, la pauvre enfant avait été prise d'un mal étrange, devant lequel, comme il arrive si souvent, la médecine était demeurée impuissante.

Elle était arrivée à vingt et un ans, sans avoir quitté le lit depuis le commencement de son infirmité.

Elle souffrait beaucoup, et malgré cela ne se plaignait jamais.

Douce et aimable, gracieuse avec tout le monde, reconnaissante des moindres petits soins, elle était pour tous un sujet d'édification.

Sa bonne mère l'aimait d'une tendresse facile à comprendre.

Depuis de longues années, elle communiait, autant que possible, chaque semaine.

Le jour de sa mort DIEU permit qu'on lui portàt la sainte communion le matin.

Rien cependant n'annonçait les approches de la mort.

« — Ma Sœur, dit la jeune infirme à la religieuse qui la soignait, voulez-vous me donner à boire ? »

La bonne Sœur lui ayant présenté la tasse, la jeune fille la lui rendit avec un sourire, en disant :

« — Que vous ètes bonne ! »

Et penchant la tête, elle rendit le dernier soupir.

La bonne mère était là, continue avec émotion le bon prélat. Elle m'envoya prévenir ; j'accourus aussitôt, et priai avec elle auprès de l'ange qu'elle venait de perdre.

« — Vous devez ètre bien malheureuse ! lui dis-je en me relevant.

« — Malheureuse ? répondit-elle doucement, oh !

non ! je souffre bien, mais je suis contente, parce que je sais que mon enfant est avec DIEU. »

*
* *

Une semblable parole, ajoute le saint prêtre, me fut dite par un pauvre père.

Lui aussi venait de voir s'en aller l'unique soutien de sa vieillesse, un beau et bon jeune homme de vingt-deux ans.

« — Mon cœur est brisé, disait-il, en étouffant ses sanglots.

« Mais j'ai tout de même une grande joie au fond de mon âme : mon enfant est sauvé.

« Vous savez ce qu'il était pour moi, combien je l'aimais et combien il m'aimait.

« Eh ! si le bon DIEU me proposait de me le rendre, je ne l'accepterais pas.

« Mon fils est sauvé, sauvé pour l'éternité ! Tout le reste n'est rien. »

Allez, allez aux pieds de JÉSUS, vous tous qui avez perdu l'objet de votre tendresse.

Allez au Roi du ciel, dans le sein duquel vous retrouverez un jour ceux que vous avez tant aimés ici-bas.

Ils ne sont pas morts, mais ils vivent d'une vie qui ne finira jamais.

En DIEU vous pouvez les voir et vous entretenir encore avec eux.

*
* *

Une jeune fille. un ange de douceur. venait d'être frappée dans ce qu'elle avait de plus cher.

Chacun. autour d'elle, pleurait et s'abîmait dans la douleur.

Elle. calme et sereine dans le malheur. soignait les uns. consolait les autres. et semblait oublier sa propre peine pour s'occuper de celle d'autrui.

Sa famille venait de se retirer dans la chambre voisine de celle qui était occupée par la mort.

Pour elle. elle pleurait dans l'amertume de son cœur.

Tout à coup. elle se lève et va s'agenouiller auprès du cercueil recouvert du drap funèbre.

Et là, paisible et souriant au milieu des larmes, elle pria.

Et son âme. ardente comme les cierges qui l'entouraient. alla retrouver dans le sein de Dieu sa chère amie envolée.

Devant cette dernière prière de ces deux âmes. le ciel dut s'attendrir.

*
* *

Un père était en voyage si loin. si loin que sa femme ne put pas le prévenir que la plus jeune

de ses filles était tombée subitement malade et qu'elle était partie pour le ciel.

Le père arrive au logis; la première figure qu'il aperçoit est celle de sa fille aînée, charmante enfant de quinze ans, mais muette de naissance.

Etonné de la voir seule, le père dit :

— Où est ta sœur ?

La jeune fille le regarde avec des yeux pleins de larmes.

— Où est ta sœur ? demande de nouveau le père avec inquiétude.

L'enfant ne pouvait pas répondre, mais elle alla prendre une cage où une tourterelle était enfermée, et, ouvrant la porte, elle rendit la liberté à l'oiseau. La colombe prit son vol gaiement, et la muette la suivit des yeux dans l'azur du ciel.

Le père comprit et fondit en larmes.

*
* *

Une mère n'avait qu'une fille de douze ans, riche des dons de la nature, plus riche encore des dons de la grâce. Le jour de sa première Communion, l'heureuse enfant dit à Jésus : « Mon doux Sauveur, je vous demande aujourd'hui de mourir, si je dois en vivant perdre mon innocence. »

Sa prière fut exaucée. En la voyant si belle et si pure, JÉSUS ne permit pas que le souffle du monde vînt la ternir ; et le soir de ce même jour il la plaça dans son paradis.

La mère était brisée de douleur ; mais la foi parlait plus haut que la nature. En contemplant sa fille couchée sur son oreiller de fleurs, portant sur sa tête une couronne de roses blanches, tenant dans ses mains le crucifix et des fleurs, elle s'écriait : « JÉSUS, JÉSUS, JÉSUS, je vous remercie de ce que vous avez daigné choisir mon enfant bien-aimée pour la joindre au chœur de vos épouses ! »

Non, non, la mort, pour le vrai chrétien, ce n'est plus la mort, c'est la vie, c'est le ciel... Volontiers il dit avec le grand apôtre saint Paul : *Ma vie c'est* JÉSUS-CHRIST, *et mourir m'est un gain !*





L'EUCHARISTIE

SOURCE DE DÉVOUEMENT

L'HOMME est sublime dans son immolation, lorsque dans les temps de calamités publiques il expose généreusement sa vie pour voler au secours de la vie menacée de ses frères. Or, c'est par la Communion que s'opèrent encore ces grands sacrifices.

Mais, me direz-vous, est-ce que le dévouement n'est pas possible en dehors de l'EUCHARISTIE ?

A DIEU ne plaise que je veuille nier le dévouement admirable qu'inspirent l'enthousiasme et quelquefois l'amour des hommes ! Mais se dévouer généreusement et constamment le peut-on sans l'EUCHARISTIE ? — Ecoutons les leçons de l'histoire.

En 1662, la peste faisait d'innombrables

victimes dans les campagnes. L'Helvétie, alors dans la réformation, avait dit à DIEU : « Va, nous n'avons plus besoin de toi, nous ne croyons plus que tu sois dans le tabernacle » : Calvin avait chassé DIEU du cœur de l'homme ; et DIEU permit qu'une occasion favorable se présentât à ces Apôtres sans EUCHARISTIE d'exercer leur dévouement sur un grand théâtre. Or, voici ce qui est raconté dans les registres du conseil d'Etat de la ville de Genève. Il n'y avait alors qu'un consistoire composé de douze ministres du saint Evangile. Leur président en tête, ils se présentent devant le conseil d'Etat, et voici, sans changer une seule parole, leur propre langage :

« Nous reconnaissons, dirent-ils, qu'il serait de notre devoir, dans ces temps de calamités publiques, de voler au secours de la vie menacée de nos frères ; mais nous conjurons le conseil d'Etat de la république d'excuser notre faiblesse, DIEU ne nous ayant pas accordé la force nécessaire pour braver le péril, à la réserve de Matthieu Jéneston qui s'offre d'y aller si le sort tombe sur lui. »

Ainsi, tout le collège avait abdiqué ; et pendant que, pour satisfaire au désir de ses prêtres, Vincent de Paul se voyait dans la nécessité d'en appeler au sort pour en détacher douze, quand tous voulaient partir, il fallait chez les autres

tirer au sort le dévouement d'un seul qui n'acceptait encore le fardeau qu'avec répugnance.

Cependant DIEU voulut montrer que si rien ne produit rien, il y a quelque chose dans le sacrement de l'EUCHARISTIE.

Presque à la même époque, la peste, comme un nuage noir, couvrit tout à coup le beau ciel de l'Italie. Milan ne comptait que des victimes. La peste de Milan, mon DIEU ! que de tristes et lamentables souvenirs ! La mère fuyait sa fille. le fils abandonnait sa mère ; les forçats eux-mêmes refusaient de porter secours aux hommes, quoi qu'on leur promît la liberté comme récompense. Eh bien, écoutez Charles Borromée. Quelle différence entre son langage et celui du président du consistoire, qui ne croyait plus à la présence adorable de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement !

« Cher collaborateur, écrit-il à chacun de ses prêtres. les plus tendres soins que le meilleur des pères prodigue à son fils unique dans ces temps affreux, les évêques, les pasteurs, les prêtres, les moines doivent les prodiguer à toutes les âmes rachetées du sang de JÉSUS-CHRIST. » Et il ajoute :

« Si la crainte du péril et de la mort vous arrête. montez à l'autel, et quand DIEU se sera donné à vous, vous vous souviendrez que vous devez vous donner vous-mêmes puisque JÉSUS-CHRIST est le gage de votre immortalité. »

Il dit, et deux cents et quelques prêtres meurent martyrs de la peste, ou plutôt martyrs de leur dévouement. Mais ce n'est pas mourir, c'est vivre que de s'ensevelir dans le triomphe de la charité.

Il y a quelques années, c'était en 1851, DIEU voulut encore démontrer que c'est toujours par l'EUCHARISTIE que sont engendrés le dévouement et l'amour. Le choléra était venu s'abattre sur la capitale de la France. Presque à la même époque, ce fléau de DIEU exerçait ses ravages à Dublin. Or, les ministres anglicans abandonnaient les pauvres malades ; et comme ceux qui n'étaient pas catholiques se plaignaient de n'avoir pas à leurs derniers moments leurs pasteurs pour les aider à bien mourir, l'archevêque protestant de Dublin leur adressa cette lettre circulaire :

« Vous vous plaignez, mes chers coreligionnaires, de ne pas voir près de votre lit de souffrances vos pasteurs, vos ministres ou vos évêques, comme les catholiques.

« Mais ne savez-vous pas que vous êtes affranchis de ces préjugés, de ces superstitions que l'on appelle les sacrements chez les papistes? Alors souvenez-vous, à votre dernier moment, qu'il n'est pas nécessaire que nous soyons près de vous, car vous êtes sauvés par la foi. Ne trouvez donc pas mauvais, qu'étant affranchis de ces superstitions, nous n'exposions pas en vain

notre vie qui est nécessaire à la société et à notre famille. »

Il avait dit bien vrai : étant affranchis du sacrement de l'amour, ils étaient affranchis de la générosité qu'il inspire; étant affranchis de cette superstition qui fait le martyr, ils avaient bien dit qu'ils n'avaient pas la force de se dévouer à leurs semblables.

De son côté. Hyacinthe-Louis de Quélen, de sainte et douce mémoire, adressait à son clergé ces admirables paroles :

« Chers collaborateurs, comme au temps de Belzunce, le moment est venu de montrer au pauvre peuple malheureux que nous sommes toujours ses amis. On dirait que DIEU a préparé cette calamité pour réconcilier le peuple avec le sacerdoce. Allons chez les pauvres, chez les riches, chez les malheureux, assiégeons les hôpitaux. »

Et il ajoutait avec une touchante simplicité :

« Si parfois la crainte de perdre la vie vous effraie, allez, vous dirai-je, à la source de vie, et quand un DIEU se sera donné à vous, vous ferez l'aumône de tout ce que vous avez aux malheureux que le fléau vient d'atteindre. »

Et le clergé de Paris imita le clergé de saint Charles Borromée. Ainsi, depuis dix-huit siècles, l'Eglise catholique enfante toujours l'héroïsme de la charité par l'EUCHARISTIE.

Si Pascal a dit : « Je suis obligé de croire au témoignage de ceux qui se laissent égorger pour attester qu'ils ont vu », ne sommes-nous pas obligés de croire au témoignage de la charité qui s'immole en disant : « C'est ainsi que le DIEU de l'EUCHARISTIE m'apprend à aimer mes semblables ? »

* * *

Mais si l'homme est sublime lorsqu'il donne sa vie pour ses frères, il est sublime surtout lorsqu'il consacre sa vie, quelque longue qu'elle puisse être, au soulagement de l'humanité souffrante.

D'où vient que l'Angleterre protestante, avec toute sa puissance, n'a pu faire une Sœur de Charité ? D'où vient que l'Allemagne, la Prusse, le Danemark, n'ont pu créer, je ne dis pas une association hospitalière, mais un seul homme qui se soit dévoué, corps et biens, à perpétuité, au soin des malheureux ?

Allez dans les hôpitaux catholiques : voyez cette vierge de vingt ans qui a fait le sacrifice de la jeunesse, de la beauté et peut-être d'une haute naissance. Elle est de garde ; c'est la sentinelle de la charité. Elle passe et repasse au milieu de ces lits de douleur ; elle n'entend que le cri déchirant de l'homme qui souffre et le râle des

agonisants. Il est minuit : elle s'arrête pour consoler un moribond, elle essuie la sueur froide qui découle de son front glacé, ouvre son cœur à l'espérance et recueille son dernier soupir. Après avoir couvert du linceul cette tête livide, elle pâlit ; elle porte la main à son cœur qui bat à se rompre, et son visage est inondé de larmes.

Que se passe-t-il au dedans ? son courage aurait-il faibli ?

— Non, non ! s'écrie-t-elle ; mais quelle vision et quelle épreuve ! Il m'a semblé voir ma mère à mes genoux ; elle me disait avec des sanglots et des larmes : « Ma fille, je n'ai que toi ; demain, de tes mains délicates tu enseveliras le cadavre d'un étranger ; et demain peut-être la mort viendra frapper ta mère, et tu ne seras pas près d'elle pour lui dire adieu et l'ensevelir..... Cependant je suis heureuse de souffrir et de me dévouer ; car je sens au dedans de moi une force qui n'est pas de moi, et je me souviens avec délices de ces paroles de saint Vincent de Paul : « Ma fille, lorsque le souvenir de votre famille, de la patrie absente, fera naître dans votre âme un terrible combat entre la nature et la grâce, allez à la communion ! » Trois fois il répète : « La communion ! la communion ! la communion !... Ranimée par l'amour de votre DIEU, vous lui direz alors : Comme vous, je veux m'immoler, je veux

rester fidèle aux pauvres, fidèle à ma vocation : *Sic Deus dilexit mundum*.... Tel est le secret de mon sacrifice... »

Eh quoi ! le cœur se fatigue du plaisir, et vous croyez qu'il ne se fatiguerait pas de l'immolation ! Le cœur se fatigue des fêtes, des harmonies les plus suaves, et vous voulez qu'il ne se fatigue pas des cris déchirants de la douleur ! Quoi ! le cœur se fatigue des jouissances, et vous ne voulez pas qu'il se fatigue parfois du martyre ! Non, non, en se consacrant au service des pauvres, elle ne laisse pas à la porte des hôpitaux son imagination, ses souvenirs.

Mais, quand sonnent les heures si dures de l'épreuve, elle va à la communion. C'est là que Dieu lui donne ces énergies qui la soutiennent : et quand elle répète avec le divin Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est* Jésus-Christ *qui vit en moi* », alors elle dit : « Arrière ! arrière ! » à ses doux souvenirs ; alors elle dit à sa mère : « Je te redis adieu pour toujours ! » Alors elle redit à sa sœur : « Adieu pour toujours ! » Alors elle dit à tous ceux qu'elle aime : « Adieu pour toujours !... Je ne cesse pas d'aimer en soulageant mes semblables : ils sont l'image de Dieu, et, dans la communion, Dieu se donne à moi pour m'apprendre à me donner à ceux qui souffrent. »

*
* *

Laissez-moi maintenant vous parler d'un autre sacrifice. Venez avec moi au sommet du mont Saint-Bernard ; voyez ce religieux de vingt ans qui va, pendant la nuit, prononcer ses vœux au saint autel. C'est après minuit que l'office commence. Il s'avance au moment de la communion, et le père du Saint-Bernard qui célèbre le terrible mystère, tenant dans ses mains l'Agneau sans tache immolé pour nous, l'arrête en lui disant : « Mon fils, que demandez-vous ? — Je demande humblement, mon Père, à entrer dans l'ordre hospitalier de Saint-Bernard. — Mon fils, avez-vous bien compris l'étendue des devoirs inséparables de votre fonction ? — Oui, mon Père, je suis prêt à mourir pour aller chercher mes frères qui s'égarent dans ces contrées glacées. — Sur quoi comptez-vous, mon fils, pour que votre courage ne faiblisse jamais ? — Sur le Dieu que vous tenez consacré dans vos mains et qui va devenir ma nourriture. » Il prononce des vœux, et pour gage de son héroïsme il reçoit le gage de la vie éternelle. Et quand il a Dieu dans son cœur, il brave l'avalanche, les neiges éternelles ; il semble dire dans le délire de l'amour : « Le soleil de Dieu est avec moi ; je ne crains pas les

orages glacés du Saint-Bernard. J'ai quelque chose du ciel : Dieu se donne à moi, je puis me donner à mes frères. »

* * *

Voyez l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Dieu. Les dignes enfants du saint fondateur aux trois vœux de religion en ajoutent un quatrième en s'engageant, jusqu'à leur dernier soupir, à soigner les insensés, à vivre avec les insensés et à dormir avec les insensés. Or, les constitutions de l'ordre vont nous révéler l'aliment de cet héroïsme.

Au chapitre du noviciat, il est dit : « Le Maître des novices, avant de présenter aux derniers vœux les postulants, s'assurera qu'ils ont une foi vive, profonde en la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; il doit s'assurer encore qu'ils ont un goût prononcé pour la sainte communion. Dieu seul pouvant soutenir le religieux au milieu de ces âmes en ruine qui ne peuvent pas même lui donner, en retour de son dévouement, un sourire d'affection et un sentiment de reconnaissance, Jésus-Christ seul sera leur force et leur récompense. »

Faut-il appeler en témoignage le plus fameux impie du dernier siècle ? Il voulait, disait-il, écra-

ser JÉSUS-CHRIST. Dans son *Essai sur les mœurs*, voici comment il s'exprime :

« Toutes les religions séparées de l'Eglise catholique et romaine n'ont imité qu'imparfaitement la charité généreuse qui la caractérise. »

Malheureusement, Voltaire n'a pas recherché la cause de cette différence mystérieuse.

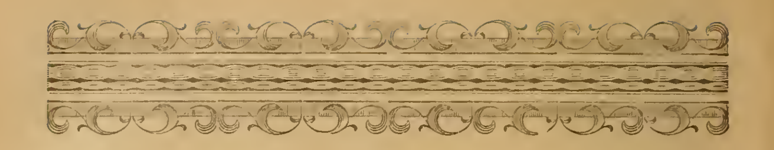
On raconte que les soldats français, arrivant en Egypte, présentèrent les armes en contemplant cette luxuriante végétation ; sous le poids de l'étonnement, ils demandent à leurs guides ce qu'ils peuvent faire pour que cette terre produise des épis dix fois plus riches que les nôtres et qui ressemblent aux aigrettes d'or de nos généraux. Les Egyptiens, avec un sourire d'orgueil national, se contentent de leur dire : « Suivez-nous. » Parvenus sur les rives du Nil qui, à cette heure, ne ressemblait pas à un fleuve : « Voici, disent-ils à nos soldats laboureurs, voici le principe de la fécondité des riches campagnes que vous avez parcourues. » Et les soldats répondent : « Nous ne comprenons pas. — Vous ne savez donc pas, reprennent leurs guides, que deux fois par an, par la puissance d'Allah, ce fleuve grossit, déborde et envahit comme une mer nos campagnes ? Après avoir séjourné quelque temps sur notre sol, il se retire lentement, mais en laissant sur la terre un limon béni

qui la féconde. Nous n'avons qu'à jeter le grain. et des moissons splendides sourient à nos espérances...»

Ah ! si les ennemis de l'EUCHARISTIE qui sont obligés, comme le patriarche de Ferney, de reconnaître que toutes les religions séparées de l'Eglise catholique ne reproduisent qu'imparfaitement la charité généreuse qui la caractérise, voulaient en connaître la cause, je leur dirais : « Venez et voyez. Contemplez ce Tabernacle : C'est de là que le fleuve de la bienfaisance, emprisonné dans ses étroites rives, déborde à chaque instant de la durée ; fleuve de bénédiction, il arrose le monde des âmes, les fertilise et leur fait produire les épis d'or de l'immolation et de l'amour. »

Nous n'en finirions pas, si nous voulions exposer tous les genres de dévouement enfantés par la divine EUCHARISTIE. — Tout ce qu'il y a de généreux dans le cœur de l'homme, tous les sacrifices de la terre, tous les bienfaits qui découlent sur l'humanité, tout cela dérive de la divine EUCHARISTIE comme d'une source inépuisable, et dont les eaux jaillissent dans l'éternité.





L'ŒUVRE DES TABERNACLES

Nous trouvons dans un compte rendu de l'Œuvre, à Dijon, ces belles pensées :

« En présence de tant de demandes et de besoins, ne ralentissons pas notre zèle, Mesdames. Faites une sainte propagande autour de vous. Entretenez de notre belle œuvre vos parentes, vos amies, vos voisines, si elles ne la connaissent pas encore, ou si, jusqu'à ce jour, elles n'ont professé pour elle que de l'indifférence.

« Si je pouvais parler par votre bouche, je leur dirais : « Vous ornez vos demeures, ces « tentes dressées dans le désert de cette vie pour « y abriter votre pèlerinage, je ne vous en blâme « pas; il n'est pas défendu de se préparer, comme « l'oiseau, un lieu plus ou moins agréable pour

« y prendre quelques heures de repos au milieu « des préoccupations et des peines qu'apporte « avec lui chacun des jours de cette triste vie. « Vous ornez le berceau de vos jeunes enfants, « et vous avez raison ; car l'enfant c'est l'inno- « cence, c'est la joie et l'espérance au sein de la « famille. Vous parez la jeune fiancée et vous « avez raison ; car elle va recevoir le sacrement « qui donne des citoyens à l'Etat et des saints « au Ciel ! Vous embellissez la tombe de vos pa- « rents ; car c'est la couche où ils attendent le « réveil de la bienheureuse éternité. Ne devez- « vous rien, ne donnerez-vous rien à la demeure « de Dieu, au berceau où naît chaque jour Jésus- « Christ, à l'Autel où il s'immole pour vous, au « Tabernacle où il demeure au milieu de vous, « à la Table Sacrée où il s'unit à vous, où il « devient notre vie, où il dépose dans notre âme « les germes féconds de la vie éternelle ?

« O comparaison, ô parallèle capable de rem- « plir d'effroi !

« Mais votre corps lui-même, cette enveloppe « grossière de votre âme, ce corps destiné à la « corruption du tombeau, vous ne croyez jamais « avoir assez fait pour l'orner. Vous le chargez « de diamants, vous l'enveloppez des plus riches « étoffes, vous le parez des ornements les plus « précieux ; et vous ne trouveriez rien à offrir

« pour revêtir le Corps de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ !

« O rapprochement terrible, qui sera fait un
« jour par ce doux et miséricordieux Jésus,
« devenu alors le Juge Souverain et justement
« implacable : *J'étais nu, et vous ne m'avez*
« *point revêtu !...* » Vous savez le reste.

« Voilà ce que je leur dirais. »





L'ŒUVRE DES ENFANTS ADORATEURS

Dans un village du diocèse de Cambrai, un bon curé, désolé de voir les âmes se perdre dans sa paroisse, ne savait comment faire pour procurer à Notre-Seigneur, présent sur l'autel, des adorateurs.

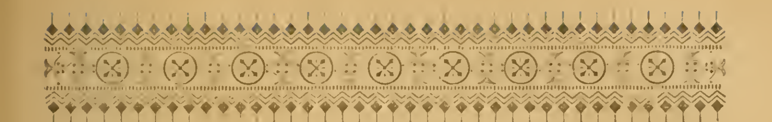
Deux religieuses venaient seules tous les jours adorer le Très Saint Sacrement. Trois âmes devant le bon Dieu, dans toute une paroisse ! Un jour, inspiré d'en haut, il attend à la sortie de l'école quelques petits enfants et leur dit ces paroles : « Mes chers enfants, savez-vous ce que faisaient à l'église les bonnes Sœurs que vous avez vues sortir ? Elles tenaient compagnie au bon Jésus ; voulez-vous les remplacer ? »

Plusieurs acceptèrent : bientôt il y en eut

vingt; aujourd'hui, ces enfants sont quatre-vingts qui viennent tous les jours, poussés par l'attrait de la présence réelle, faire leur adoration. Ils écoutent attentivement le catéchisme, apprennent à prier lentement, récitent le *Pater* et l'*Ave Maria ;* puis le bon prêtre les met en adoration : ces enfants prient ainsi de tout leur cœur pendant dix minutes ou un quart d'heure, et le soir ils reviennent à l'église.

Les parents, voyant le changement survenu dans leurs enfants, ne tardèrent pas à être touchés à leur tour, et la paroisse fut ainsi transformée.





Les Petits Apôtres de l'Eucharistie.

I

Un prètre de Savoie écrit au *Messager du Cœur de* Jésus :

Après vous avoir raconté les heureux résultats de la Communion mensuelle et générale des enfants sur la paroisse, je voudrais citer quelques traits de la vertu de mes petits paysans. Je n'avancerai rien que de parfaitement authentique : encore même la prudence m'oblige-t-elle à passer sous silence des traits d'héroïsme vraiment étonnants. La suite de ce récit vous expliquera ma réserve.

Je commence par les garçons. Il y a quelque temps, l'un de mes enfants de la Communion mensuelle prit à cœur la conversion de son père.

fort éloigné des Sacrements. Un jour donc, pendant la dernière mission, il crut l'occasion favorable, et s'armant de courage :

« — Papa, vous me feriez bien plaisir de venir vous confesser.

« — Laisse-moi tranquille avec tes confessions.

« — Eh bien ! papa, je ne mangerai que du pain et ne boirai que de l'eau, jusqu'à ce que vous promettiez de venir.

« — Nous verrons bien. »

Le soir, au repas, notre petit apôtre ne veut que du pain et ne boit que de l'eau.

« — Caprice d'enfant », dit le père.

Et il n'insiste pas. Le lendemain, au dîner, même répétition : du pain et de l'eau. Le père troublé s'inquiète, menace. Rien n'y fait ; l'enfant est inébranlable. Le soir, au souper, encore du pain et de l'eau. Le pauvre père n'y tint plus ; vaincu par la sainte obstination de son fils, il vint se confesser, et depuis il vit en bon chrétien.

Un autre de mes enfants avait un oncle bien arriéré aussi. Ancien soldat, il résistait à toutes les sollicitations de son petit neveu. *Onze fois* déjà celui-ci l'avait pressé de revenir à Dieu ; mais le militaire faisait la sourde oreille. A bout d'arguments, notre petit lui dit un jour à brûle-pourpoint :

« — Eh bien ! mon oncle, tu es un lâche. Quand

tu étais malade, tu promis de venir te confesser, et tu ne l'as pas fait. Pour un soldat comme toi, c'est lâche cela. »

Puis, après cette verte sortie, il embrasse son oncle tout abasourdi, et il l'amène triomphant au confessionnal, disant au missionnaire :

« — Cette fois il est là. »

Et le bon petit s'agenouillait sur les marches de l'autel dédié à Marie, récitant mains jointes et rayonnant d'allégresse une dizaine du Rosaire en actions de grâces.

Pour convertir son grand-père, ce cher enfant s'y prit d'une autre façon. Il se jeta à ses genoux, et le conjura si bien qu'il décida le vieillard à rentrer en grâce avec Dieu. Quels apôtres que les enfants en qui vit et règne Jésus-Christ !

Un autre de ces enfants me dit un jour :

« — Je désire communier une fois de plus par mois.

« — Pourquoi donc ?

« — Pour convertir les pécheurs de la paroisse. »

Et comme certain jour son instituteur laïque lui présentait à lire un livre dangereux de sa bibliothèque, l'écolier reprit :

« — Je ne lis pas ces mauvais livres ; dimanche dernier j'ai fait la communion. »

A ces mots l'instituteur de rire sottement ; mais notre petit de riposter :

« — Moi, je veux me bien conduire maintenant, pour n'avoir pas à rougir quand je serai grand. »

La flèche portait coup. Aussi que d'avanies le cher enfant n'a-t-il pas eu à subir de la part de son maitre *laïque !* Le voilà, depuis un mois, séminariste, se destinant au sacerdoce et proclamant que sa vocation est le résultat de ses communions mensuelles.

Mais la perle choisie de ces joyaux de l'Eucharistie est un jeune homme de seize ans. Dire son dévouement n'est pas facile. Vous le verriez, la veille de nos communions *solennelles* du mois, courir volontiers de porte en porte, laissant à chacun sa lettre de convocation. Faut-il faire de longs trajets aux hameaux environnants ? qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il gèle, peu importe, il ne recule pas. Toujours il est prêt à draper les tentures de l'église, à porter des fleurs, des rameaux, à clouer les bannières et les oriflammes. Je lui ai confié quelquefois le soin d'orner la lampe du sanctuaire. Avec quel soin il s'en acquittait, disant :

« — Elle lui témoignera mon désir de communier. »

Je l'ai envoyé solliciter le nom des personnes qui voudraient à tour de rôle assister à ma messe dans la semaine. Jamais personne n'y venait à mon arrivée ici. Il a fait ma commission avec

un zèle que Dieu a voulu couronner d'un succès, sinon complet, du moins bien consolant.

Enfin, parmi les garçons de la Communion mensuelle, j'ai recruté de petits apôtres bien dévoués. De temps en temps, je vais, le soir, visiter mes hameaux les plus lointains pour instruire les pauvres gens incapables de venir souvent à l'église. J'ai toujours été accompagné par deux ou trois de mes enfants, joyeux de porter mon surplis, l'eau bénite et d'aller aux maisons chercher mes auditeurs. Nous sommes revenus souvent à neuf heures du soir, causant de Dieu et de Marie, récitant le chapelet, racontant des histoires et heureux surtout, ces chers petits, quand je leur fais quelque récit sur la très sainte Eucharistie. J'en ai pris une collection dans Mgr de Ségur.

C'est dans l'un de ces pieux entretiens qu'un enfant m'interrompit en s'écriant :

« — Qu'on est sot de ne pas communier ! »

Un autre me disait :

« — Mon village est bien loin, mais serait-il encore plus loin, je ne manquerais point ma communion du mois. »

Et de fait, il est très fidèle au rendez-vous. En outre, ces causeries familières instruisent les enfants et parfois, à l'occasion, ils se font les champions de l'Eglise et de nos saints mystères. L'un

de mes jeunes communiants a le malheur de voir souvent, dans sa maison, la religion outragée, calomniée. Ce bon petit ne laisse rien passer sans réplique ; il défend la sainte Eglise de son mieux, comme il peut, mais toujours avec vigueur ; et quand il ne sait plus que répondre à des insulteurs obstinés :

« — J'en éprouve tant de chagrin, me dit-il, que je m'en vais. Je ne puis entendre ces attaques sans protester. »

Tels sont quelques-uns des beaux résultats que produit dans l'âme des *enfants du peuple* la fréquentation des Sacrements. Mais si les garçons donnent des exemples magnifiques, les jeunes filles rivalisent de générosité ; peut-être même ont-elles, en certains cas, dépassé leurs jeunes compagnons ; c'est qu'elles ont eu plus à souffrir. Nous laissons de nouveau la parole au pieux correspondant.

II

Dans ma paroisse on fut d'abord très flatté, touché même de voir tant de piété dans les enfants. Mais, au bout de quelque temps, plusieurs de mes paroissiens virent-ils là une condamnation de leur apathie ? c'est probable. Crurent-ils

que cette fréquentation de l'Eucharistie était exagérée ? c'est certain. Plus d'un répétait :

« Notre curé est *trop catholique*. Dans les paroisses voisines, on n'en demande pas autant. Communier une fois par an, c'est assez. »

Quelques-uns, se voyant sollicités par leurs enfants à se confesser, furent vexés ; d'autres pensèrent que je tendais à peupler le séminaire de leurs fils et les cloîtres de leurs filles.

De là défense de venir si souvent à la messe et à la sainte Table ; de là même, chez plusieurs, persécution violente contre des enfants. Ce qu'il a fallu d'énergie à ces derniers, aux jeunes filles surtout, pour résister, est à peine croyable, et pourtant c'est la réalité. A cette heure la persécution touche à sa fin, et j'ai la consolation de vous dire que *deux enfants* seulement ont cessé leur communion mensuelle ; tous les autres sont demeurés fidèles.

Cette constance est vraiment admirable, car on a poussé de force les jeunes filles aux danses, aux fêtes publiques, aux foires des environs, en leur disant :

« On te fera bien passer par là tes idées de dévote ! »

Parfois même on a renfermé des jeunes filles les jours de Communion mensuelle et le dimanche ; on a contraint des garçons à travailler le

dimanche, et ces pauvres petits n'obéissaient qu'en pleurant ; on les a même battus, quand ils demandaient à venir communier. Mais rien n'y fit. Nos jeunes héros demeuraient indomptables et, en définitive, ils sont restés vainqueurs.

Les jeunes filles en particulier eurent à subir des vexations de la part des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qui, furieux de n'avoir presque plus de danseuses pour leurs bals, les harcelaient partout. Mais un jour l'une d'entre elles, serrée de trop près par un jeune insolent, va droit à lui, en pleine rue, et lui applique un soufflet d'importance. On lui demande :

« — Pourquoi ce soufflet ?

« — Parce que je suis congréganiste et je veux qu'on le sache. »

On se le tint pour dit. Maintenant la jeunesse passe condamnation sur l'absence de nos congréganistes au bal public, car nulle n'a cédé, et je vous en ai dit le résultat.

A cette heure, la tempête est calmée. Je puis donc vous citer quelques traits de vertu. La prudence m'empêche de tout raconter ; j'en dirai assez toutefois pour montrer l'héroïsme qu'engendre la sainte communion dans l'âme d'un enfant.

A... est une jeune fille convertie par la Communion mensuelle. D'abord portée aux danses et

aux fêtes mondaines. elle y a renoncé après être entrée dans notre pieuse Association. Sa famille entreprit de la ramener au bal ; pour y parvenir, on la maltraite. on se moque. Mais à tout elle répondait simplement : « J'aime mieux les réunions de la Communion mensuelle et des Enfants de Marie. »

Cela n'a pas suffi ; elle a voulu étendre son zèle et préserver contre la danse d'autres jeunes filles moins expérimentées et plus faibles. Un jour elle apprend qu'une de ses amies va être entraînée ; elle sort, va la chercher, la mène passer la soirée avec elle ; et l'ayant sauvée du guet-apens qui lui était tendu, se félicite d'avoir préservé sa compagne d'un danger que courait sa vertu. — Une autre fois, au jour de la grande foire de l'endroit, des danses publiques avaient été organisées, et l'on comptait, pour les animer, sur la présence des nombreuses jeunes filles de la Communion mensuelle. Notre jeune apôtre voulant conjurer ce péril commande un grand gâteau, invite toutes ses compagnes à venir le manger avec elle au moment même où devait se tenir le bal officiel. Il y eut donc charmante fête dans sa maison : causeries, chants, lecture de vie de sainte, prière, rien ne fit défaut : mais on ne dansa point, et le péril fut conjuré. Huit jours plus tard, c'était Communion mensuelle : toutes

revenaient radieuses de leur victoire, mais surtout notre héroïne.

Voici une autre généreuse fille de quinze ans. Un jour on lui dit : « Tu vas venir au bal ce soir. je le veux. — Non, répond-elle ; je ne pourrais plus aller à la Communion mensuelle ni à la Congrégation. » Elle est pressée, menacée, frappée du poing, battue même de lanières de cuir. L'enfant souffrit tout, non sans larmes, certes ; mais elle aima mieux cela que s'exposer au danger ; et comme sa famille était allée aux danses, la jeune fille, attachée, resta seule, enfermée dans un taudis de la ferme. On rentra du bal ; l'enfant disait son chapelet. Défense lui fut faite de communier et d'assister aux réunions : la pauvre petite s'est souvent échappée en secret pour venir avec les autres. Surprise un jour, elle est battue ; mais sa persévérance et son énergie ne se sont jamais démenties.

Une autre disait : « Moi, j'élève mes petits frères pour en faire bientôt des Associés de la Communion mensuelle. » Et de fait, ses frères ont appris, grâce à elle, leurs prières, et envient le bonheur de leurs camarades plus âgés réunis chaque mois à la sainte Table.

J... est une jeune fille gagnée depuis huit mois à la pieuse pratique de la Communion mensuelle. Et déjà que de beaux faits à l'actif de cette en-

fant !... Elle étend son apostolat sur trois enfants de son âge, qu'elle amène à la Communion du mois. En lutte, dans le lointain village où elle demeure, contre les entreprises légères des jeunes gens, sa lutte est victorieuse. — Son frère se mariait cet été : « Ne craignez pas, monsieur le Curé : on ne dansera pas, je m'en charge » ; et l'on n'a pas dansé. — Hier, elle revenait d'une commune voisine où elle était louée depuis quinze jours ; elle entend la cloche de mon église ; et à sa mère, venue à sa rencontre, elle demande : « Qu'y a-t-il ? — C'est la Communion mensuelle aujourd'hui. » La voyageuse était à jeun à huit heures ; elle venait de faire à pied, dans la boue, cinq kilomètres. « Quelle chance ! dit-elle, je suis encore à jeun ! » Elle hâte le pas, cache dans un buisson son petit paquet et arrive à l'église. Par malheur la messe était commencée ; elle attend la fin et se confesse, en disant : « Je regrette bien de n'être pas arrivée à temps pour communier avec les autres ! mais ça n'y fait rien, n'est-ce pas, mon Père ? » Elle demande à une de ses compagnes son écharpe pour l'avoir à la sainte Table, et je communie cette pieuse enfant et sa mère devant tous les Associés, émus de tant de ferveur.

J'aurais à raconter des faits plus étonnants encore ; mais la prudence m'impose silence, et

je termine mon récit, déjà trop long, par ce trait d'une autre jeune fille de quinze ans, qui, pour rester fidèle au DIEU de sa première communion, a déployé maintes fois une énergie invincible. Je n'en cite que ce témoignage. Il prouvera que l'Eucharistie sait allumer dans le cœur d'un enfant la flamme d'un apostolat vraiment admirable.

Cette jeune fille était, l'an passé, à l'école très laïque du village, où une institutrice fait bon marché de religion, de prière et d'éducation morale. L'élève en eut le cœur navré ; elle se mit en tête de faire prier toutes ses compagnes avant la classe. Etant aimée, pour sa douceur, et respectée comme une des plus grandes, elle fit comprendre et admettre son idée par toutes les petites filles. Un jour, comme la maîtresse d'école frappait pour rappeler sur les bancs toutes ses élèves, celle-ci frappe aussi dans ses mains, et toutes les enfants de s'attrouper autour d'elle au préau de l'école. La pieuse enfant s'agenouille, et avec elle toutes les autres ; elle dit le « Je vous salue, MARIE », et quelques invocations ; ses compagnes répondent : toutes se signent et se relèvent. Stupéfaction de l'institutrice, moquerie et menaces. Mais peine inutile : la classe est restée fidèle huit mois à cette pratique : soir et matin, grâce à cette élève, on a dit la prière à l'école, en plein

air, sans doute, pour ne soulever aucune susceptibilité, mais on l'a dite.

J'ajoute aussi qu'en sus de la Communion *mensuelle*, plusieurs de mes enfants communient plus souvent ; mais la communion *solennelle* du mois entretient l'élan et la *ferveur générale*...

III

Une zélée adoratrice du diocèse de Cambrai ajoute les réflexions suivantes :

Dernièrement, une communauté religieuse de la ville de C..... avait ses trois jours d'adoration. Chargée de dresser la liste des adoratrices, je m'adressai aux personnes que je connaissais, et qui pouvaient, sans le moindre inconvénient, donner quelques instants à Notre-Seigneur ; beaucoup me répondirent qu'elles n'en avaient pas le temps.

Pourtant, je le savais bien, elles n'avaient vraiment d'autres occupations que de faire et refaire leur toilette, deux ou trois fois par jour ! Cette grave besogne, paraît-il, enchaîne et consume toute leur vie, et il ne leur reste pas une heure pour aller rendre leurs hommages à Jésus au Sacrement de l'autel.

Peut-être n'ont-elles pas besoin de Lui, qui sait ?

Quoi qu'il en soit, voici un contraste frappant :

C'est une jeune et pauvre ouvrière qui travaille du matin au soir pour gagner sa vie et secourir ses parents. — Je pourrais dire son nom, mais j'aime mieux le taire. — Je lui propose une heure pour un jour seulement ; elle prend une heure pour les trois jours, et elle demande de midi à une heure.

Je l'inscris sans plus de façon et sans penser à autre chose.

Le troisième jour, tandis que nous sortions ensemble de la chapelle :

« — Ma chère N..... lui dis-je, vous n'avez donc pas de travail en ce moment ?

« — Pardon, mademoiselle ; Dieu merci, je suis en journée.

« — Comment se fait-il alors que vous puissiez être en adoration à cette heure-ci ? C'est l'heure de votre dîner, et vous n'avez pas d'autre moment.

« — Oh ! mademoiselle, je m'arrange. Afin de me procurer le bonheur de venir devant le bon Dieu, je déjeûne *un peu plus fort* le matin, puis de mon goûter je fais mon dîner ; de la sorte mon heure me reste libre, et tout va comme ça.

« — Mais, mon enfant, ne souffrez-vous pas

d'un arrangement pareil ! Vous priver ainsi de votre repas !

« — *Je le retrouve auprès du bon* DIEU. Je vous assure que je ne souffre pas le moins du monde ; et puis quand même cela serait ! »

En disant ces mots, elle me regarde en souriant d'un sourire angélique, me salue et me quitte pour se rendre à son travail.

Je me sentis émue de ces quelques paroles. Les beaux sentiments que, sans le savoir, laissait percer cette pieuse fille, me firent du bien. Elle marchait devant moi, j'avais les yeux sur elle, et je me disais : Pourtant qu'une âme de bonne volonté est puissante ! que ne peut-on pas quand on veut réellement ?





Origine de l'Adoration nocturne à Paris.

I

Un vendredi du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa priait un pianiste célèbre d'aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs à l'église de Sainte-Valère. Or, au moment où le prêtre officiant élevait l'ostensoir pour le salut, le pianiste, juif de naissance et libertin, éprouva « comme des remords de prendre part à cette bénédiction dans laquelle il n'avait aucun droit d'être compris. » Une émotion étrange le ramena les jours suivants à Sainte-Valère. Il sentait son cœur s'enflammer vers un idéal inconnu, et des aspirations ardentes, mais confuses, le poussaient à revenir aux saluts, à la messe, aux offices de cette église.

La grâce continuant son œuvre, le nouvel Augustin, qui s'était rendu aux eaux d'Ems pour y donner un concert, se trouvait à la messe de la petite église catholique, quand, au moment de l'élévation, « la grâce divine se plut à fondre sur lui de toute sa force. » Jamais il n'avait versé de semblables larmes.

« Dès lors, dit-il, les prières du soir, l'oraison, la messe, les vêpres, les abstinences, la chasteté, j'observai tout avec facilité et empressement. » Quand il assistait à la messe, le moment de la Communion réveillait toujours en lui des élans, et, suivant son expression, lui donnait le sentiment d'*une privation qui le faisait mourir*.

Le 28 août 1847, en la fête de saint Augustin dont il prit le nom, dans la chapelle de la rue du Regard, élevée en souvenir de la conversion miraculeuse d'un autre juif, le P. Marie de Ratisbonne, assisté du docteur Gouraud et de la duchesse de Rauzan, ses parrain et marraine, le converti de Sainte-Valère reçut le baptême, et s'appela dès lors Augustin Hermann, en attendant de devenir le Père Augustin-Marie du Très Saint Sacrement.

« Un jour, raconte le saint homme de Tours, M. Dupont, une après-midi, le pieux converti, qui visitait volontiers les sanctuaires ou le Saint-Sacrement était exposé, étant entré dans la

chapelle des Carmélites, se mit à adorer Notre-Seigneur exposé dans l'ostensoir, sans compter les heures et sans voir que la nuit approchait. C'était en novembre. Une Sœur tourière arrive et donne le signal de la retraite ; un second avis devient obligatoire. Alors Hermann dit à la Sœur :

« — Je sortirai en même temps que ces personnes qui sont au fond de la chapelle.

« — Mais celles-ci ne sortiront pas de la nuit !

« Cette réponse de la Sœur était plus que suffisante et déposait un germe précieux dans un cœur bien disposé à ne pas le laisser s'évanouir en fumée. Celui qu'on appellera bientôt l'ange du tabernacle quitte la chapelle, se rend précipitamment chez M. de la Bouillerie, grand vicaire de Paris et son confesseur :

« — On vient, s'écrie-t-il, de me faire sortir d'une chapelle où des femmes sont devant le Très Saint Sacrement pour toute la nuit !.....

« M. de la Bouillerie répond :

« — Eh bien ! trouvez des hommes, et nous vous autoriserons à imiter les pieuses femmes dont vous enviez le sort aux pieds de Notre-Seigneur.

« Dès le lendemain, les bons Anges aidant, Hermann trouvait de l'écho dans plusieurs âmes. »

Les dames autorisées à passer la nuit en adoration dans la petite chapelle d'où l'on avait exclu

Hermann, appartenaient au Tiers-Ordre fondé par Mlle Dubouché et qui devait devenir la Congrégation des Dames Réparatrices. M. de la Bouillerie avait contribué à la fondation de ce Tiers-Ordre établi pour l'adoration du Très Saint Sacrement.

On devine la joie du pieux apôtre de l'adoration eucharistique, quand son jeune et zélé pénitent, le converti de l'Eucharistie, vint lui faire cette ouverture. Hermann, heureux de la réponse de son confesseur, se mit aussitôt à la recherche d'âmes pieuses, avides comme lui de payer à Jésus-Hostie retour pour retour, sacrifice pour sacrifice. Les premiers inscrits sur la liste furent le chevalier Asnarez, ancien diplomate espagnol, qui avait enseigné la langue espagnole à Hermann, au temps de sa vie artistique, et un capitaine de frégate.

Dautres se présentèrent ensuite, envoyés et recrutés aussi par M. de la Bouillerie, et, en peu de temps, leurs actives démarches avaient groupé vingt-trois hommes de bonne volonté. Ils se réunirent pour la première fois le 22 novembre 1848, rue de l'Université, numéro 102 (maison détruite aujourd'hui), dans une petite chambre occupée par le jeune artiste qui préludait aux rudes travaux de la vie monastique par toutes sortes de bonnes œuvres. Dix-neuf membres seu-

lement étaient présents, quatre adhérents ne s'étaient pas présentés.

M. de la Bouillerie présidait cette petite réunion, dont les membres s'étaient rapprochés, « dans l'intention, dit le procès-verbal de cette première séance, de fonder une association ayant pour but l'Exposition et l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement, la réparation des injures dont il est l'objet, et destinée en même temps à attirer sur la France les bénédictions de DIEU et à détourner d'elle les fléaux qui la menaçaient. »

Quel programme pour un si petit nombre d'hommes, presque tous de la plus humble condition ! A part le promoteur de cette réunion, connu par son talent musical et sa conversion éclatante, le président dont la position dans le monde donnait quelque relief à ce petit troupeau, deux officiers de marine qui cachaient leur distinction sous les dehors les plus modestes et, par amour pour DIEU, se faisaient les plus petits, les associés n'étaient guère que des employés obscurs, des ouvriers et des domestiques.

Voilà les instruments dont DIEU s'est servi pour établir l'Œuvre de l'Adoration nocturne, qui est devenue une des plus importantes du diocèse de Paris et qui existe dans plus de 50 autres diocèses, attirant partout les grâces les plus abondantes.

II

En 1863, le P. Hermann vint exprès de Londres à Paris, malgré le mauvais état de sa santé, pour prêcher la retraite annuelle aux pieux assosiés de l'Adoration nocturne. A son retour à Londres, il écrivait :

« Je suis revenu de Paris le cœur tout em-
« baumé de cette journée du dimanche de la
« Fête-Dieu. Mais le bon Jésus m'a fait payer les
« plaisirs que j'y ai goûtés : la traversée m'a
« rendu malade, bien malade pour quinze jours,
« avec une fièvre gastrique, etc.; cependant, je
« n'ai pas perdu la sainte messe un seul jour. »

L'ardeur de son zèle pour le Saint-Sacrement lui avait fait ajouter un vœu spécial à ceux qui font la base de la vie religieuse. Ce vœu était celui de travailler toute sa vie à propager la dévotion eucharistique. Aussi il ne faisait pas un sermon, il ne prêchait pas une retraite ou une mission, sans que ce grand intérêt si cher à son cœur n'y eût sa place, et l'on peut dire que le P. Hermann est l'homme de notre temps qui a eu la plus grande part au mouvement eucharistique qui sera une des gloires de l'Eglise au XIXe siècle. Son action a été surtout puissante en France, où il a beaucoup aidé à la propagation

de l'Adoration perpétuelle. Mais ce qui l'occupait surtout c'était l'Adoration nocturne. Il avait formé en 1851 et 1852 un projet d'union et de centralisation de toutes les œuvres d'Adoration nocturne de France pour les faire concourir, par une participation alternative, à une adoration perpétuelle nationale. Il écrivait à ce sujet le 9 novembre 1862 : « Nous sommes déjà depuis « un an occupés à réunir toutes les Adorations « nocturnes de France en un seul faisceau, pour « former une association une et indivisible, « dirigée par un comité central à Paris, afin « d'offrir au cher Jésus, au nom de toute la « France, une adoration nocturne continuelle. »

Ce plan, si élevé ne put être réalisé, et chaque localité continua isolément son œuvre. En 1863 le P. Hermann fut chargé par Son Eminence le cardinal Wiseman de ressusciter et de diriger dans la grande ville de Londres l'association de l'Adoration nocturne, qui, fondée quelques années auparavant, avait déjà cessé de fonctionner. Le 9 août 1863, l'association nouvelle passa la première nuit dans la chapelle des Carmes. Une lettre du P. Hermann datée de ce jour même annonçait ainsi ce fait important : « Heureuse « nouvelle ! L'adoration nocturne est commencée « à Londres. Nous venons de passer la nuit « devant le Très Saint Sacrement exposé dans

« notre chapelle de Kensington. Je suis dans une « grande joie et je demande que l'association de « Paris rende grâces à JÉSUS-CHRIST pour la « réussite de nos commencements. »

Après nos désastres de Sedan et de Metz, le P. Hermann, alors en Suisse, fut, à la demande de Mgr Mermillod, évêque de Genève, envoyé à la forteresse de Spandau près Berlin, pour y organiser le service religieux des prisonniers français au nombre de 6.000. « L'Allemagne sera mon tombeau », avait-il dit en partant. Mais ce pressentiment n'avait rien ôté à son entrain ordinaire. « Je me mets en route au nom du Seigneur « JÉSUS, et pour le service des pauvres âmes « qui souffrent; priez pour la réussite de cette « mission », écrivait-il à une personne de Bordeaux qu'il honorait de son amitié.

Le bien qu'il fit fut immense. Nos pauvres soldats venaient se confesser par centaines. La journée était très remplie : messe et sermon chaque matin, visite aux hôpitaux, confession des malades, viatique, extrême-onction, enterrements, distribution de vêtements, confession des soldats valides, correspondance, bréviaire et les mille commissions pour les soldats et leurs familles; il y aurait eu de quoi occuper plusieurs prêtres. C'est dans le plein exercice de cet admirable ministère, en donnant l'extrême-onction à

des variolés, qu'il fut saisi lui-même par la maladie. Lorsqu'on lui annonça le danger, il bondit de joie et pria Dieu de ne plus retarder le moment de la délivrance; il fit prier les assistants et les Sœurs et dirigea lui-même les prières jusqu'à la fin. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 20 janvier 1871, muni de tous les secours de notre sainte religion et entouré des tendres soins de la charité. Il fut enterré le 24 avec grande pompe dans l'église Sainte-Edwige à Berlin, ainsi qu'il en avait exprimé le désir au moment de mourir.





UN QUART D'HEURE

DEVANT LE

SAINT-SACREMENT

I

SOUVENT on ne sait comment s'occuper devant le Très Saint Sacrement ; on ne sait comment parler à JÉSUS ; on ne sait ce qu'il faut lui dire.

Nous reproduirons ici une page délicieuse, où JÉSUS lui-même dit à l'âme comment elle doit se tenir en sa présence.

Le bon JÉSUS se plait toujours à converser simplement avec les simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus.* (Prov., III, 32.)

Ecoutons-le :

Mon enfant, il n'est pas nécessaire de savoir

beaucoup pour me plaire, il suffit de m'aimer beaucoup.

Parle-moi simplement comme tu parlerais à ton ami intime.

N'as-tu pas *des personnes à me recommander?* — Dis-moi le nom de tes parents, de tes frères, de tes sœurs, de tes amis; après chacun de ces noms, ajoute ce que tu voudrais que je fisse pour eux... Demande beaucoup, beaucoup; j'aime les cœurs généreux qui s'oublient pour les autres. Parle-moi des pauvres que tu voudrais soulager, — des malades que tu as vus souffrir, — des méchants que tu voudrais convertir, — des personnes qui se sont éloignées de toi et que tu voudrais ramener à ton affection. — Pour tous récite une prière fervente. Rappelle-moi que j'ai promis d'exaucer toute prière qui vient du cœur, et n'est-ce pas une prière du cœur que celle qu'on fait pour les personnes qu'on aime et qui nous aiment?

N'as-tu pas *quelques grâces à me demander pour toi?* — Ecris, si tu veux, une longue liste de tous les besoins de ton âme, et viens me la lire.

Dis-moi simplement combien tu es sensuelle, orgueilleuse, susceptible, égoïste, lâche, paresseuse, et demande-moi de te venir en aide dans les efforts que tu fais.

Pauvre enfant! ne rougis pas; il y a au ciel bien des élus, bien des saints qui avaient tes défauts: — ils m'ont prié, — et peu à peu ils se sont corrigés.

N'hésite pas non plus à me demander les biens du corps et de l'intelligence: santé, mémoire, succès.....; je puis tout donner, et je donne toujours quand les biens sont utiles pour rendre l'âme plus sainte. Aujourd'hui que veux-tu, mon enfant?.....N'as-tu pas *des projets qui t'occupent?* Raconte-les-moi en détail..... A quoi penses-tu? que voudrais-tu? – S'agit-il de faire plaisir à ton frère, à ta sœur, à ceux de qui tu dépends? que veux-tu faire pour eux?

Et pour moi n'as-tu pas *quelque pensée de zèle?* Ne veux-tu pas faire un peu de bien à l'âme de tes amies, de ceux que tu aimes et qui peut-être m'oublient?

Dis-moi à qui tu t'intéresses, quel est le motif qui te pousse, quels sont les moyens que tu veux prendre?... Expose-moi ton insuccès, je t'en montrerai la cause; qui veux-tu intéresser à ton œuvre?

Je suis le maître des cœurs, mon enfant, et je les mène doucement où je veux...; je mettrai près de toi ceux qui te seront nécessaires, sois tranquille.

N'as-tu pas *d'ennuis?* Oh! mon enfant, raconte-

moi tes ennuis avec beaucoup de détails : — qui t'a fait de la peine ? qui a froissé ton amour-propre ? qui t'a méprisée ?

Dis-moi tout, et tu finiras en ajoutant que tu pardonnes, que tu oublies... et moi je te bénirai.

Appréhendes-tu quelque chose de pénible ? Y a-t-il dans ton âme ce vague effroi qui n'est pas raisonné, mais qui tourmente ? Confie-toi pleinement à ma providence. Je suis là, je vois tout, je ne te délaisserai pas.

Y a-t-il autour de toi des cœurs qui te paraissent moins bons qu'autrefois et que leur indifférence ou leur oubli éloigne de toi, sans qu'il te semble avoir rien fait pour les blesser ? Prie-moi pour eux, je les ramènerai, s'ils sont utiles à ta sanctification.

N'as-tu pas *des joies à me faire savoir ?* Pourquoi ne pas me faire part de tes bonheurs ? Dis-moi tout ce qui depuis hier est venu te consoler, te faire sourire, te porter à la joie ? C'est une visite inattendue qui t'a fait du bien, — une crainte qui s'est dissipée tout à coup, — une marque d'affection, une lettre, un sourire que tu as reçus, une épreuve qui t'a laissée plus forte que tu ne supposais.....

Tout cela, mon enfant, c'est moi qui te l'ai ménagé ; pourquoi ne t'en montrerais-tu pas reconnaissante et ne répéterais-tu pas : merci ?

La reconnaissance attire le bienfait et le bienfaiteur aime qu'on lui rappelle ses bontés.

N'as-tu pas *des promesses à me faire?* Je lis au fond de ton cœur. tu le sais; on trompe les hommes. on ne trompe pas DIEU : sois donc sincère.....

Es-tu résolue à ne plus t'exposer à cette occasion de pécher? — à te priver de tel objet qui te porte au mal. — à ne plus lire ce livre qui exalte ton imagination. à ne plus donner ton amitié à cette personne dont la présence éloigne la paix de ton âme?

Sauras-tu tout de suite être aimable. complaisante. pour celui ou celle qui t'a blessée?

Bien, mon enfant..... Va, maintenant. va reprendre ton travail de tous les jours: sois silencieuse, modeste, résignée. soumise. charitable; aime beaucoup la sainte Vierge.....

Et viens demain m'apporter un cœur plus dévoué encore et plus aimant.

Demain. j'aurai pour toi de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs.

(Extrait des *Paillettes d'or.*)

II

Entretien de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant la visite au Saint-Sacrement.

Que faites-vous, ô bon et très doux Jésus, dans votre solitude eucharistique ? Vous l'avez dit souvent à mon cœur attendri : vos délices sont d'être avec les enfants des hommes : mais mon âme, étonnée de vos délaissements, vous adresse toujours cette même question, et mes larmes brûlantes arrosent le pavé de votre temple désert. Et cependant, ô le divin ami des hommes, si vous ne résidiez parmi ces ingrats, qui donc les consolerait dans les afflictions si diverses et si profondes qu'enfantent l'erreur et l'incrédulité ? Mais vous avez dit : « *Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous soulagerai* », et, fidèle à votre promesse, vous exaucez le regard de leur espérance quand ils répondent à l'inspiration que vous leur donnez de le fixer en vous.

Vos délices, ô charité infinie, sont d'exaucer les humbles prières des âmes qui ont le bonheur de vous les adresser devant vos saints tabernacles. Qu'il soit donné, Seigneur, aux âmes privilégiées, que vous nourrissez souvent des fruits exquis de l'arbre de vie, de consoler votre Cœur

eucharistique, celui de votre sainte Eglise et de son bien-aimé Pontife, de l'indifférence d'une foule égarée, qui tend vers un bonheur chimérique ses mains empressées et son cœur frénétique.

O HOSTIE sainte, JÉSUS, Prêtre éternel, faites que vos prêtres soient saints, comme vous l'êtes vous-même. Pendant votre vie mortelle, vous disiez, en parlant de vos disciples chéris : « *Je me sanctifie moi-même pour eux.* » Inspirez à toutes les âmes qui désirent si ardemment la sanctification demandée, de concourir à cette œuvre si chère à votre cœur par l'imitation des vertus dont vous nous avez donné l'exemple, et dont vous déposez le germe en nous, quand vous nous unissez à vous par la sainte Communion.

O divine HOSTIE, JÉSUS, bon Pasteur, aidez le zélé missionnaire à conduire au bercail les brebis qu'il recherche avec tant de fatigues. Pour prix de ses héroïques sacrifices et de son martyre volontaire, donnez-lui de faire pénétrer dans la sainte liberté des enfants de DIEU les infortunés esclaves de l'erreur et du mensonge.

O HOSTIE sacrée, JÉSUS, la joie des anges, prévenez l'âme juvénile de vos pures délices. Que l'âme adolescente, fixée à cette puissante amorce, soit préservée des égarements de l'imagination, des dangereuses sensations d'un cœur immortifié

et des défaillances d'une volonté faible. Ecoutez favorablement, ô Victime de paix, les prières des âmes ferventes que votre miséricorde a retirées dans la solitude pour s'en faire un rempart contre les traits de votre justice, et que celles à qui vous avez donné mission de soulager vos membres souffrants leur procurent les consolations que vous avez promises à ceux qui vous les demanderont.

O divine Hostie, Jésus, Sagesse infinie, soyez dans le cœur et sur les lèvres de la mère chrétienne une loi de force et de douceur, qui lui survive dans la famille dont, pendant sa vie, elle aura été le phare lumineux. Amarrez à l'ancre de vos vérités le pavillon de sa famille, trop souvent, hélas ! ballottée sur la houle de la vie, et que, fixée à sa boussole, elle aborde avec elle la terre promise de votre sainte Eglise dont la divine Hostie est le lait et le miel.

O divine Hostie, Jésus, la couronne de tous les saints, venez à notre secours dans les combats de l'agonie, écoutez favorablement les prières que vous adressent des parents, des amis éplorés. Agenouillés autour de ce cher agonisant qu'ils ont tant de raison d'aimer, ils ne peuvent modérer leur douleur qu'en remettant entre vos mains miséricordieuses cette âme qui va leur être ravie, et sur laquelle une épouse et des enfants

chrétiens ont versé tant de larmes brûlantes. O Jésus, fils de Marie, écoutez les prières que vous adresse cette Mère du Dieu des miséricordes à l'heure suprême de ses enfants adoptifs, et faites-nous la grâce de vous recevoir en viatique à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

III

Méditation devant le Saint-Sacrement.

Seigneur, mon âme est effrayée de vos grâces, car noblesse oblige ; et quel blason implique de plus imposants devoirs que les titres glorieux d'enfant de Dieu et d'épouse du Christ ?

Quelle illusion dans ma piété, si je ne m'applique, aidé de la vertu du Très-Haut que vous me communiquez dans la sainte communion, à y pratiquer joyeusement les austères vertus du christianisme les rendant aimables par la douceur et l'humilité, ces plantes précieuses sur lesquelles s'epanouissent les lis de l'innocence et les roses de la charité, fleurs gracieuses dont le suave parfum produit la patience qui conduit au ciel !

Daignez, ô amour infini, les répandre de votre Cœur eucharistique dans mon cœur, qui est si

faible et si triste sans vous, afin que je puisse vous gagner des âmes.

Faites-moi part de vos saintes *tristesses*, ô mon Jésus, afin que je compatisse au malheur des infortunés pécheurs qui sommeillent dans les ombres glacées de l'erreur.

Faites-moi part de vos saintes *joies*, afin que je les réchauffe aux bienfaisants rayons du soleil de justice, et que, par une vie irréprochable, je les éclaire aux pures et sûres lumières de la foi et de la vérité.

Recevez, ô Jésus-Hostie, le don entier que je fais de moi pour être employé aux intérêts de votre gloire, à la sanctification de mon âme et au bien de ce cher prochain, que pour l'amour de vous, Seigneur, je veux aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces. Ainsi soit-il.

IV

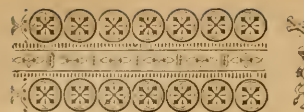
Ave Eucharistique.

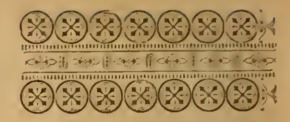
Je vous salue, Jésus-Hostie, le plus gracieux des enfants des hommes. Je vous salue, mon bien-aimé, céleste prisonnier qui veillez toujours sur moi. Vous êtes béni par tout ce qui existe.

béni surtout par mon cœur qui vous préfère à tout.

O sainte HOSTIE, force de l'âme exilée, divine EUCHARISTIE ; chef-d'œuvre du Cœur de JÉSUS, soyez mon amour et ma plus délicieuse pensée, maintenant que je vous adore caché sous les voiles Eucharistiques, et à l'heure de ma mort, venez, ô JÉSUS-HOSTIE, venez avec MARIE pour recevoir et sanctifier mon dernier soupir. Amen.







LE NOTRE PÈRE

DE

L'AME QUI VIENT DE COMMUNIER

Notre Père qui êtes aux cieux.

O JÉSUS ! c'est vous qui me dites : *Appelle-moi ton Père !* Mon Père !... oh ! que ce nom me fait du bien !

Mon père ! je sens — à cette heure surtout — que je ne suis pas seule sur la terre, et, quoi qu'il m'arrive aujourd'hui, je suis sûre que je serai gardée, protégée, consolée, aimée !

JÉSUS ! laissez-moi goûter le bonheur que me fait éprouver cette douce parole : *mon Père !* Oh ! je n'ai pas besoin, pour la sentir, de regarder le ciel... Vous êtes dans mon cœur, et là où vous

êtes n'est-ce pas le ciel ?... Oui, oui, mon cœur, à cette heure, c'est le ciel ; le ciel avec sa joie, avec sa paix, avec son amour ! et si je me garde innocente aujourd'hui, ma journée sera une journée du ciel... Plus heureuse en un sens, parce qu'il me sera donné de *souffrir* quelque chose pour vous.

Que votre nom soit sanctifié.

Sanctifier votre nom, ô mon Dieu, c'est *le prononcer avec respect.*

Je veux donc aujourd'hui réciter mes prières avec plus de lenteur, faire surtout le signe de la croix avec plus de piété. — Je veux, comme maintenant, vous voir tout le jour près de moi, m'écoutant avec bonté, me regardant avec affection, — mon cœur sera comme un sanctuaire dans lequel je ne laisserai rien entrer qui puisse vous déplaire.

Sanctifier votre nom c'est *le prononcer plus souvent.* Je veux, à chaque heure au moins, l'avoir sur mes lèvres ; — je veux surtout, quand j'aurai à faire une action importante ou que se présentera une difficulté à vaincre, murmurer doucement cette invocation qui, à elle seule, renferme tout l'art de bien vivre ! « Jésus, *doux et humble de cœur*, ayez pitié de moi ! »

Que votre règne arrive.

O Jésus qui êtes dans mon cœur, vous êtes là dans votre royaume, régnez-y complètement, souverainement. Dites, ô mon Roi, que voulez-vous de moi aujourd'hui? Vos commandements, mon règlement, mes devoirs ordinaires, voilà *vos ordres directs*, je ne les violerai pas, je vous le promets. — de plus, je regarderai tous ceux qui ont autorité sur moi, comme vos *chargés d'affaires*, me commandant en votre nom, et je leur obéirai.

Que m'importe le dérangement que me causera un ordre inattendu? — C'est vous que j'entendrai, vous, Jésus, à qui j'obéirai en tout et toujours.

Votre royaume encore *c'est le cœur des autres ;* et là aussi je veux vous faire régner.

Eh bien, ô mon Dieu, à qui aujourd'hui puis-je parler de vous? — Quels conseils puis-je donner? — Quels moments puis-je choisir afin que, sans blesser personne, sans faire parade d'un zèle peu discret, il me soit permis de dire quelques mots de piété?

O mon Dieu! donnez-moi l'occasion de vous faire aimer par quelqu'un.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au Ciel.

Oui, oui, qu'elle soit faite votre sainte, adorable et aimable volonté !

Que m'enverrez-vous aujourd'hui ? Des humiliations ? des contrariétés ? — des souffrances matérielles ? — une nouvelle pénible à laquelle je ne m'attends pas ? — un déchirement de cœur ? — un insuccès ? — Me verrai-je mal jugée, méprisée, soupçonnée faussemen ?

Tout ce que vous voudrez, ô mon Dieu, je l'accepte d'avance; et si je pleure par faiblesse, oh ! ne m'en veuillez pas ! — si je murmure, arrêtez-moi ; — si je me dépite, punissez-moi : — si je me décourage, relevez-moi !

Oui, oui, qu'elle soit faite votre sainte, adorable, et tout aimable volonté !

Et de plus, ô mon Dieu, si vous avez besoin, pour votre gloire, que je sois humiliée, que je devienne souffrante, inutile, qu'on m'abandonne... faites, faites, ô mon Père, je suis toute à vous.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Que je suis heureuse... ô Jésus, de dépendre de vous... me voici ; c'est moi votre enfant qui vous tends la main.

Donnez-moi *le pain matériel* qui m'est nécessaire : vêtement, nourriture, abri ; mais, mon DIEU, ne me donnez pas... pas trop de rien : et accordez-moi la grâce de partager avec ceux qui sont plus pauvres que moi, en faisant l'aumône aujourd'hui.

Donnez-moi *le pain de l'intelligence*, et faites-moi entendre ou lire, aujourd'hui, une de ces bonnes paroles qui élèvent l'âme et donnent des ailes à la pensée.

Donnez-moi *le pain du cœur*, ô mon Père ! que je sente un moment que je vous aime et que vous m'aimez ; — accordez-moi aussi de me dévouer pour quelqu'un.

Donnez-moi *le pain de l'âme :* la sainte Eucharistie ! ô JÉSUS ! J'ai communié tout à l'heure, que je puisse communier bientôt encore... sera-ce demain, ô JÉSUS ?

Et ces grâces accordez-les à tous ceux que j'aime et qui m'aiment : à... à... à...

Pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Quand je prononce le mot de pardon, il me semble que mon cœur se décharge.

Non, non, je ne veux pas seulement bannir la haine de mon cœur, je veux en effacer tout *sou-*

venir pénible. O mon DIEU ! si vous devez me pardonner comme je leur pardonne, quel bonheur ! Mais vous voyez bien que je ne veux du mal à personne, que j'oublie tout.

On m'a offensé par *paroles ;* je l'oublie ; — par *actions*, je l'oublie ; — par *omissions*, je l'oublie ; — par *pensées*, par *désirs*, je l'oublie. — Oh ! moi aussi je vous ai offensé de toutes ces manières, ô mon DIEU ; vous oubliez tout comme j'oublie, n'est-il pas vrai ? Je vais être bien bonne, pour que vous soyez bon pour moi.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

En quittant votre autel, je vais rencontrer la tentation ; ô mon DIEU, soyez avec moi ! dites-moi toujours : Prends garde, là est un danger !

Que je ne *cherche* jamais l'occasion de vous offenser ; — si je la cherchais par faiblesse ou entraînement, que je ne la *trouve* jamais ; — si je la trouvais, que je ne *succombe* jamais ; — et si je succombais, ô mon DIEU, relevez-moi vite : que tout de suite, tombant à genoux, je vous demande pardon, et que je cherche à me confesser le plus tôt possible.

Le péché ! voilà surtout le mal dont je vous prie de me délivrer ; les autres *peines* qui pour-

raient m'arriver, ne sont que des épreuves ou des expiations, je les veux parce que vous les voulez ; mais le péché, non, non, je ne le veux pas, ô mon Dieu, et au moment même où par faiblesse je me laisserais aller à le commettre, entendez ce cri que je pousse maintenant avec tant de sincérité : *je ne le veux pas ! je ne le veux pas !*

Je m'en vais, ô Jésus, je quitte votre autel, mais je vous emporte avec moi... allons travailler, allons prier, allons souffrir, allons nous dévouer ensemble !

(Extrait des *Paillettes d'or.*)





LA SOURCE

Venez, vous dont la vie est aride et brûlante
Comme un désert sans eau, sans grâce, sans beauté :
Voici la source consolante
De l'éternelle vérité.

Voici le seul miroir où brille en traits de flamme
L'image du seul Dieu qu'adore le chrétien ;
Voici la foi qui guérit l'âme,
Voici l'espoir qui la soutient.

Accourez, accourez, vous que la foule blesse,
Vous qui cherchez au monde un abri calme et sûr :
Venez laver votre faiblesse
Dans les torrents de l'amour pur.

Accourez, pauvres cœurs ! cette source féconde
Etanchera la soif qui vous mène au tombeau...
Toutes les richesses du monde
Ne valent pas sa goutte d'eau.

Louis Veuillot. — *Çà et Là.*



HYMNE A L'EUCHARISTIE

DIEU de Paix et d'Amour, lumière de lumière,
Verbe dont les splendeurs éblouissent les cieux ;
Je t'adore caché sous l'ombre du mystère
Qui te voile à mes yeux !

Ah ! qui me donnera des paroles ardentes,
Des paroles du ciel, une langue de feu,
Une angélique voix et des lèvres brûlantes,
Pour te bénir, mon DIEU !

Ton sang de Rédempteur a coulé dans mes veines,
Tes anges et tes saints ont envié mon sort ;
Et tu m'unis à toi par d'amoureuses chaînes,
Plus fortes que la mort !

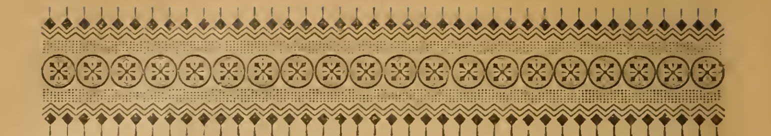
Ah ! depuis que mon âme à ton Ame est unie,
Je ne suis plus qu'amour, espérance et désirs ;
Ton Cœur est tout mon cœur, et ta Vie est ma vie,
Tes Soupirs mes soupirs !

Maintenant, ô Seigneur, les choses de la terre,
Sont vaines à mes yeux comme une ombre qui fuit ;
C'est un vaste désert que tristement éclaire
Le flambeau de la nuit !

Que ne puis-je habiter toujours en ta présence.
Comme le séraphin qui te contemple au Ciel ;
Comme la lampe d'or qui la nuit se balance
Devant ton saint autel !

Enlève-moi, mon Dieu, de la terre où l'on pleure,
Montre-moi ta beauté, cache-moi dans ton Sein ;
Les siècles pour t'aimer, les siècles sont une heure,
Mais une heure sans fin !





LE VRAI TRÉSOR

C'est dans la sainte Eucharistie
Que j'ai trouvé mon vrai trésor ;
Jésus pour m'y donner la vie
S'y tient dans un état de mort.
C'est à l'ombre de cette Hostie,
Qu'il a blessé mon pauvre cœur ;
Pour lui communiquer la vie,
Il s'en est rendu le vainqueur.

S'il ne fallait rien que ma vie
Pour recevoir ce Dieu d'amour,
Oh ! combien je serais ravie
De la donner cent fois le jour !
Si pour ce Dieu que j'aime
Il faut un parfait dénuement,
Je quitte tout, jusqu'à moi-même,
Pour Jésus au Saint-Sacrement.

Si mon époux veut la souffrance,
Par amour ne m'épargnez pas ;
Car pour avoir sa jouissance
Je veux souffrir jusqu'au trépas.

Pourquoi me cacher votre face,
Puisque je ne veux plus que vous ?
Hélas ! que faut-il que je fasse
Eloignée d'un objet si doux !

Coupez, brûlez ; c'est vous que j'aime,
Contentez-vous à mes dépens ;
Et si ma douleur est extrême,
C'est l'amour qui fait mon tourment.
Souffrir, aimer sont mes délices,
Je ne veux plus d'autres plaisirs ;
Le plaisir même est un supplice,
Et la souffrance est mon désir.





LE CŒUR ET LE TRÉSOR

Ubi est Thesaurus tuus, ibi est et Cor tuum. (S. Matth., VI, 21.)

SEIGNEUR, vous avez dit vous-même
Cette parole vraiment d'or:
Quel que soit le trésor qu'on aime,
Le cœur est avec le trésor.
Au pied de la divine Hostie,
J'ai compris ce mot du Seigneur :
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur.

Mon trésor serait-ce l'idole
Qu'on appelle l'argent ou l'or?
Que ronge le ver, ou qu'on vole?
Non : ce n'est pas là mon trésor.
L'or de la richesse infinie
Seul a pour moi de la valeur ;
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur.

Mon trésor est-ce le feuillage.
Qui m'abrite sous son réseau ?
Non : le bosquet, son doux ombrage
N'est que le trésor de l'oiseau !
Moi, j'aime mieux l'ombre bénie
Des tabernacles du Seigneur !...
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur.

Ou serait-ce l'eau qui serpente
Sous l'herbe autour de la maison ?
Non ; l'eau qui coule dans sa pente
N'est que le trésor du gazon...
Coulez sur moi, source de vie,
Source féconde du Sauveur !...
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur.

Que puis-je vouloir sur la terre,
Que puis-je désirer au ciel ?
Tout mon ciel est dans ce mystère,
Mon univers est à l'autel !
JÉSUS est mon unique envie,
Puisque seul il est mon bonheur.
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !

L'autel est la divine école
Où s'éclaire et grandit ma foi ;
Je m'y nourris de la parole
Qui fait aimer la sainte loi,
J'apprends la douce modestie,
L'humble charité, la ferveur.
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur.

Heureux celui qui vous contemple
Au tabernacle nuit et jour !...
Mais quand je m'éloigne du temple,
J'y demeure avec mon amour...
De moi la meilleure partie
Ne saurait vous quitter, Seigneur !
Mon trésor, c'est l'EUCHARISTIE :
C'est donc aussi là qu'est mon cœur !...

MGR DE LA BOUILLERIE.





LE BEAU SOLEIL DES CŒURS

Sur le ciel nébuleux de ma frêle existence
Brille une étoile d'or,
Dont l'éclatant rayon dissipe ma souffrance,
Qui seule de mon cœur est l'amour, l'espérance.
L'ineffable trésor.

Sur la route d'exil où tristement je passe,
Je n'ai vu qu'une fleur ;
Mais son vif incarnat ne perd jamais sa grâce.
De son parfum si doux je conserve la trace
Toujours au fond du cœur.

Cette étoile en mon ciel, cette fleur de ma vie,
Cet amour, ce trésor,
Oh ! c'est toi, Pain des anges, divine Eucharistie !
C'est toi, doux aliment, toi qui me fortifies,
Que j'aime avec transport.

Auprès de toi s'éteint la douleur, la tristesse ;
Quand mon cœur est bien las,
Je viens te confier cet ennui qui l'oppresse,
Et puis je crois ouïr de doux mots de tendresse
Que tu me dis tout bas.

Et cet accent divin me ranime et m'enflamme.
Je me relève fort et je voudrais souffrir ;
Souffrir pour te prouver la vigueur de ma flamme ;
Oui, donne de ta croix une part à mon âme
Ou bien fais-moi mourir.

Pain des Anges, par toi je supporte la vie ;
A ton seul souvenir.
Je me sens ranimée, et mon âme engourdie
N'aime plus rien que toi, toi seul es mon envie.
Toi seul es mon désir !

Oh ! qu'ils sont bons les jours où je sens ta présence,
En mon indigne cœur !...
Quand tu daignes combler ma plus chère espérance,
Quand ton amour s'unit à ma pauvre inconstance,
Oh ! c'est trop de bonheur !

Viens donc, petite Hostie ! enfin voici l'aurore...
J'ai soif, bien soif d'amour...
Oh ! viens, viens étancher l'ardeur qui me dévore...
Viens à moi aujourd'hui ; puis, demain, viens encore...
Viens à moi chaque jour !

Viens me faire goûter l'extase inénarrable,
Doux avant-goût du ciel...
Viens, je m'enivrerai de ce vin délectable ;
Puis, forte, de ma coupe, aliment ineffable,
J'épuiserai le fiel.

Oh ! quand je sens ta chair tressaillir en mon âme
Et ton cœur sur le mien.
Je braverais l'enfer du seul coup de la flamme
De mon amour ; bien haut je le proclame.
Par lui je ne crains rien.

A mon heure suprême.
O Jésus, mon Sauveur,
Viens te poser toi-même,
Comme un sceau sur mon cœur !
Sur mon âme expirante
Jette un regard de paix,
Et comble mon attente
De t'aimer à jamais...
Jésus, que sous des voiles
J'ai longtemps adoré,
Enfin tu me dévoiles
Ta céleste beauté !...



La Lampe du Sanctuaire

Quel est ce feu sacré qui brille avec mystère,
Et répand ses lueurs dans l'ombre du saint lieu ?
Est-ce l'œil enflammé d'un archange en prière,
Qui contemple, ravi, la majesté de Dieu ?

C'est la lampe du sanctuaire,
Qui brûle à l'autel nuit et jour :
Doux symbole de la prière,
Suave emblème de l'amour.

La lampe de l'autel nous instruit par sa flamme,
Elle dit : Adorez, implorez à genoux ;
Il est là, le trésor et l'amour de votre âme,
Jésus, son bien-aimé, son adorable époux.

Adorez avec foi le Dieu du tabernacle,
L'Agneau, le bon Pasteur, le doux Emmanuel,
Le Rédempteur vivant, le vrai pain du miracle,
La lumière du monde et la splendeur du ciel.

Une étoile autrefois apparut aux rois Mages
Et conduisit leurs pas au berceau du Sauveur.
O lampe, ta lumière appelle mes hommages
Pour le Maître des rois qui demande mon cœur.

Le monde est une mer sous un ciel plein d'orage,
Et je crains ses écueils, le naufrage, la mort;
Mais de ton feu sacré la clarté sans nuage,
Comme un phare béni, me désigne le port.

O lampe, comme toi, que mon cœur se consume,
Qu'il brûle de ferveur en présence de Dieu;
Qu'il ait la bonne odeur de l'encens qui parfume,
La douceur de ton huile et l'ardeur de ton feu!

Pendant les longues nuits, quand notre âme sommeille
Dans l'obscure prison de notre corps mortel,
Tu brilles devant Dieu, pour moi ta flamme veille.
Ah! dis-lui mon amour, mon amour éternel!

J. Richard.





Les Adieux du Soir

à

JÉSUS-EUCHARISTIE

I

La sainte obéissance, hélas ! a mesuré
Les instants du repos comme de la prière.
Et bientôt, m'arrachant à ce temple sacré,
Elle m'enlèvera ma joie et ma lumière...
Oh ! pourquoi me faut-il, doux prisonnier d'amour,
Vous laisser solitaire en cet humble séjour,
Où vous fait demeurer votre tendresse extrême ?
Je m'en vais du sommeil subir les tristes lois,
Et pendant mon absence, hélas ! aucune voix
Ne pourra vous redire : Ah ! combien je vous aime !

Mon cœur vous porte envie, objets inanimés...
Que ne suis-je, ô Jésus, cette heureuse lumière
Qui se consumera doucement à vos pieds,
Pendant que le sommeil fermera ma paupière !

Lampe aux reflets dorés, qui près du Dieu d'amour
Pouvez brûler sans cesse et la nuit et le jour,
Je voudrais partager votre bonheur suprême ;
Du moins je vous confie et ma voix et mon cœur,
Pour lui redire avec les Anges du Seigneur :
Divine Eucharistie ! ah ! combien je vous aime !

Que ne suis-je la fleur qui, dans ces lieux aimés,
Répand ses doux parfums, orne le sanctuaire !
Elle doit, ô Jésus, se flétrir à vos pieds,
Pendant que le sommeil fermera ma paupière.
Trois fois heureuse fleur, qui près du Dieu d'amour
Pouvez rester sans cesse et la nuit et le jour.
Je voudrais partager votre bonheur suprême ;
Du moins je vous confie et ma voix et mon cœur,
Pour lui redire avec les Anges du Seigneur :
Divine Eucharistie ! ah ! combien je vous aime !

Que ne suis-je, ô mon Dieu, cette corolle d'or
Du ciboire où Jésus, dans sa tendresse extrême,
Se fit captif pour moi et chaque jour encore,
A la voix d'un mortel, se renferme Lui-même !
Ciboire fortuné, du Dieu de mon amour
Vous conservez le corps, et la nuit et le jour ;
Je voudrais partager votre bonheur suprême ;
Du moins je vous confie et ma voix et mon cœur,
Pour lui redire avec les Anges du Seigneur :
Divine Eucharistie ! ah ! combien je vous aime !

Adieu ! l'heure a sonné, pour demeurer encore
Mon cœur soupire en vain, divine Eucharistie.
Anges du tabernacle, ouvrez sa porte d'or,
Sur ma lèvre daignez déposer une hostie !
Je la conserverai dans mon cœur plein d'amour
Jusqu'à l'instant béni qui me rendra le jour.
Songeant encore à lui pendant le sommeil même,
Sur ces dalles mes pas ont été les derniers,
Et demain dès l'aurore ils seront les premiers
Pour redire à Jésus : Ah ! combien je vous aime !

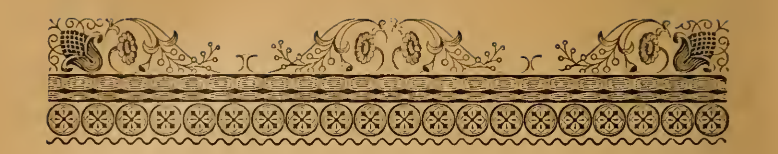
II

Humble et modeste sanctuaire
Où l'amour enchaîne mon Dieu !
Que j'aime à venir, solitaire,
Le soir, te dire un saint adieu...
Ici, les vains échos du monde
Jusqu'à l'âme n'arrivent plus...
Et le cœur que la paix inonde
N'entend que ta voix, ô Jésus !...

Ici, l'orphelin trouve un Père...
Et la veuve un céleste Ami...
L'indigent aime sa misère
Auprès d'un Dieu pauvre pour lui !...
Ici, la souffrance a des charmes,
La croix au cœur ne pèse plus...
Oh ! qu'elles sont douces les larmes
Qu'on répand près de toi, Jésus !...

J'ai peur pourtant de la tempête
Qui me semble gronder au loin...
Que de nuages sur ma tête,
Que d'épines sur mon chemin !...
Mais une voix me dit : Courage !
Souffre, aime, prie et ne crains plus ;
Pour t'abriter contre l'orage
N'as-tu pas le Cœur de Jésus ?

Pain des Anges, divine Hostie,
Que ne puis-je, à force d'amour,
Mériter que dans cette vie
Tu sois mon pain de chaque jour !...
Gloire, beauté, biens de la terre
Pour vous mon cœur ne battra plus...
Je jure au pied du sanctuaire
De n'aimer que toi, mon Jésus ! ! !



Jésus et la Bergerette

Une Bergerette rêvait!...
Elle rêvait à l'*agneau* qu'elle aimait!...
Si bon, si doux, si patient, qu'à peine
Elle pouvait en détourner les yeux!
Quand le ciseau tondait sa blanche laine
Il demeurait calme et silencieux.
On l'immola!! La bergerette en larmes
A son troupeau ne trouva plus de charmes.
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi!
L'*Agneau* que tu rêves, c'est moi. »

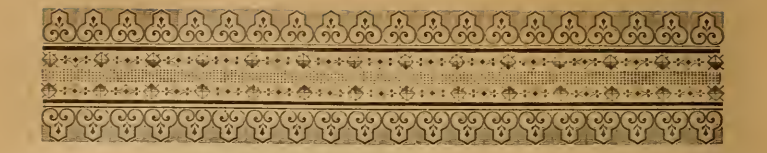
Une bergerette rêvait!...
Elle rêvait à la *fleur* qu'elle aimait!...
C'était un lis au fond de la vallée,
Se balançant quand soufflait le zéphir.
Pauvre bergère! elle fut désolée
Quand elle vit son beau lis se flétrir!
« Tu m'as trompée, ô lis, s'écriait-elle;
Je te croyais une fleur immortelle. »
Jésus lui dit : « Enfant réveille-toi!
La *fleur* que tu rêves, c'est moi. »

Une bergerette rêvait!...
Elle rêvait au beau *ciel* qu'elle aimait :
C'était la nuit, et la lune argentée
La couronnait de son rayonnement.
« Pourquoi, disait la bergère enchantée,
Ne pas voler vers toi rapidement ? »
Elle se fait des ailes de colombe,
Prend son essor !... hélas ! elle retombe !...
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi !
Le *ciel* que tu rêves, c'est moi !

Une bergerette rêvait !...
Elle rêvait à tout ce qu'elle aimait :
En chaque objet sa jeune âme sereine
Trouvait toujours un atome de bien ;
Mais, rien n'étant la beauté souveraine,
Son cœur aussi ne s'attachait à rien.
« Où donc es-tu, perfection suprême ?
Où donc es-tu ? Je te cherche et je t'aime ! »
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi !
L'amour que tu rêves, c'est moi. »

Mgr de la Bouillerie.





LE CIBOIRE DE CIRE

Vous souvenez-vous de l'histoire
 Du petit *Ciboire doré ?*
Il m'en vient une à la mémoire,
Tout aussi jolie, à mon gré !

Dans une église de village,
Des voleurs entrèrent la nuit.
Un ciboire de leur pillage
Devint le sacrilège fruit.

Pour l'Hostie, ils la méprisèrent,
Dédaignant ce trésor du ciel ;
Et fuyant ils la déposèrent
Au milieu d'une ruche à miel !

Or, écoutez, que de merveilles,
Lorsque le soleil se leva
Et quand le maître des abeilles
Près de sa ruche se trouva.

Au lieu de voir, cherchant pâture,
Ces petits insectes ailés
S'éparpiller à l'aventure
Parmi les fleurs, parmi les blés,

Du sein de la ruche bénie,
Où les abeilles s'ébattaient,
Il entendait une harmonie,
Comme si les anges chantaient.

L'atmosphère était embaumée !...
Puis, quand la nuit couvrit les cieux,
Lumineuse et tout enflammée,
La ruche parut à ses yeux.

Etonné d'un si grand prodige,
Le maître court chez son Pasteur :
« Venez vite, venez, vous dis-je,
Ici j'ai besoin d'un docteur ! »

Quand le prêtre vit la lumiere
De la ruche dorer les bords,
Et les abeilles en prière
Murmurer leurs pieux accords :

« Vraiment, dit-il, c'est une ruche
Telle que je n'en vis jamais.
Du démon serait-ce une embûche ?
Scrutons la chose de plus près ! »

Il ouvre la ruche !... Il admire !...
Les abeilles avaient formé
Un charmant ciboire de cire
Pour y placer le Bien-Aimé !

On sait que l'abeille dispose
Ses rayons de cire, d'abord ;
Puis qu'à mesure elle dépose
En chacun d'eux son beau miel d'or.

Mais quelle cire fortunée !...
Au lieu de contenir du miel,
Elle avait été façonnée
Pour recevoir le Dieu du ciel !

Divin Jésus, par ta parole,
Par ta grâce, par ton amour,
Rends-moi comme la cire molle,
Pour te recevoir chaque jour !

Je ne puis être que la cire !...
Car le miel, ô Jésus, c'est toi,
Plus savoureux qu'on ne peut dire
Quand tu daignes venir en moi !

Mais je reviens à mon histoire...
S'agenouillant devant son Dieu,
Le prêtre enleva le ciboire,
Pour le rapporter au saint lieu.

Tout le peuple lui fit cortége,
Chacun exprimait son bonheur,
On déplorait le sacrilège,...
Mais on bénissait le Seigneur !

A la belle cérémonie
Les abeilles l'on invita ;
Oh ! quelle céleste harmonie
Quand l'essaim, au salut, chanta !

Là, pour confirmer ce miracle,
Dont j'ai lu les détails écrits,
En présence du tabernacle,
Deux malades furent guéris.

Divin Jésus, par ta parole,
Par ta grâce et par ton amour,
Rends-moi comme la cire molle,
Pour te recevoir chaque jour !

Mon âme, au ciboire pareille,
Veut conserver soigneusement,
Comme la cire de l'abeille,
Le doux miel de ton Sacrement.

L'enseignement de cette histoire,
Avec moi vous l'avez tiré !...
Gardez-le dans votre mémoire
Comme le ciboire doré.

MGR DE LA BOUILLERIE.





Jésus, je veux te Voir !

Au sein de mon exil, pour calmer mes alarmes,
Adoucir ma douleur, pour essuyer mes larmes,
Et chasser loin de moi le sombre désespoir,
Jésus, je veux te voir !

Refrain

Mais c'est toujours la nuit !... Ah ! quand viendra l'aurore
Du beau jour sans déclin ?... Au ciel, Dieu que j'implore,
Me disais-tu bientôt, en comblant mon espoir,
Enfant, tu peux me voir !

Je te cherche partout, et partout le mystère
Semble t'environner... mais, quand la foi m'éclaire,
Là même où ma raison ne peut t'apercevoir,
Jésus, je veux te voir !

Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Je te cherche toujours, car je veux te connaître :
Ce besoin de mon cœur ne meurt que pour renaître !
Sans cesse je redis, même sans le savoir :
Jésus, je veux te voir !

Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Autel, vases sacrés, Hostie et Tabernacle,
Vous le cachez en vain... nulle ombre, nul obstacle
Sur mon ardent désir ne saurait prévaloir.
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Devant le tabernacle, une lampe scintille
Comme une étoile d'or... Dans sa flamme qui brille,
Et du soir au matin et du matin au soir,
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Dans ce vase d'amour, où toujours tu résides
En butte à la fureur de nouveaux déicides,
Que tes abaissements ne peuvent émouvoir :
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Le prêtre est à l'autel, offrant le sacrifice
Où ton sang va couler... Dans le divin calice
Qui du monde contient la rançon et l'espoir,
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Voici l'Agneau de Dieu, voici l'Eucharistie !...
Accourons au festin... Dans la petite Hostie,
Que nos cœurs embrasés sont venus recevoir,
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Quand l'autel disparaît sous des flots de lumière,
Que ton trône éclatant invite à la prière,
Au milieu des rayons du splendide ostensoir,
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

D'un nuage embaumé, d'une blanche couronne
Qui sans cesse grandit, quand l'autel s'environne,
A travers les flammes du mobile encensoir,
Jésus, je veux te voir !
Mais c'est toujours la nuit !... etc.

Le jour je veux te voir ; la nuit, te voir encore ;
Je veux te voir toujours, Dieu caché que j'adore :
Et jusque dans ton ciel, l'éternel reposoir,
Jésus, je veux te voir !

Refrain

Non, ce n'est plus la nuit ! Voici, voici l'aurore
Du beau jour sans déclin... Face à face j'adore
Le Dieu qui dans son ciel comble enfin mon espoir !
Jésus, je puis te voir !



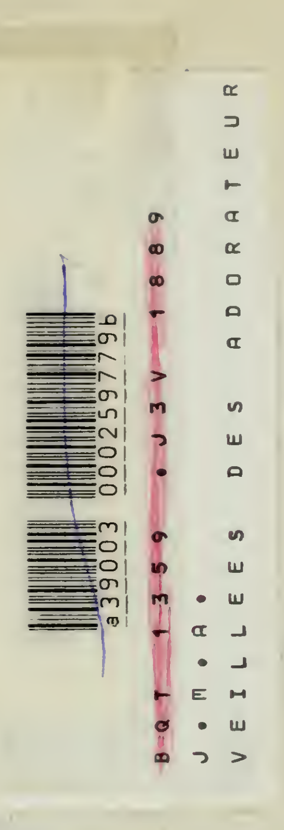


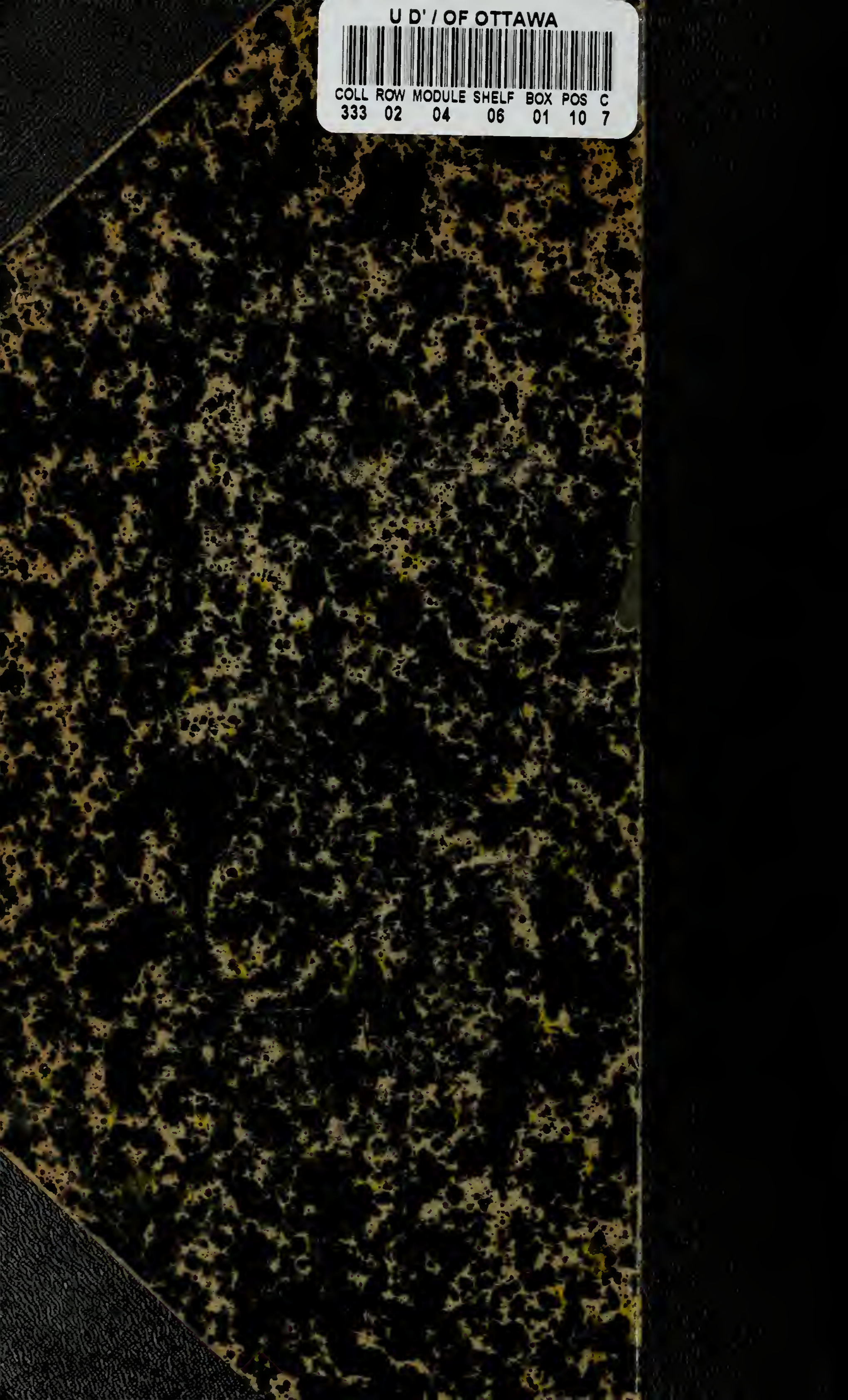
TABLE DES MATIÈRES





BAR-LE-DUC. — TYP. DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL,
SCHORDERET ET Cie.


a39003 000259779b
BQT 1359 • J3V 1889
J • M • A •
VEILLEES DES ADORATEUR


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 06 01 10 7